3 1761 08695523 4

THÉATRE CHOISI

DE

CALDERON

Tous droits réservés.

BRUXELLES. — IMP. ALFRED VROMANT.

C1465the

THÉATRE CHOISI

DE

CALDERON

TRADUIT PAR

L. SANDRET

Tome I

LA DÉVOTION A LA CROIX. — LA MAISON A DEUX PORTES.

335892
22. 2. 37.

PARIS
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE
195, Boulevard Saint-Germain, 195

1884

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/thtrechoisidecal00cald

Calderon de la Barca, un des écrivains de génie qui ont le plus illustré l'Espagne et la littérature dramatique, naquit à Madrid en janvier 1600, selon les uns, et, selon les autres, le 1er du même mois 1601, d'un des secrétaires du Conseil des finances, et d'une mère originaire des Flandres, tous les deux de famille noble.

Au sortir de l'enfance, quand il eut 9 ans, il entra au Collège des Jésuites de Madrid. Ses progrès dans la carrière des études furent rapides et éclatants. Dès l'âge de 14 ans, il annonçait déjà le grand dramatiste futur par une comédie, aujourd'hui perdue, mais qui, au dire des contemporains, n'était pas indigne de celui qui devait être un jour une des gloires de la scène espagnole. Il fut envoyé, dès cette époque, à Salamanque, pour suivre les cours de l'Université. Il s'y distingua dans les diverses

sciences qui formaient alors le cours d'études de la jeunesse. Toutes graves qu'elles fussent, et quoiqu'il se livrât avec succès au travail, il trouva le temps de composer alors plusieurs comédies qui furent représentées et qui commencèrent sa réputation. Il n'avait que 19 ans quand il quitta l'Université.

A 24 ans, il entra au service, comme ses illustres devanciers Cervantès et Lope de Véga. Il y resta douze ans, tant dans le Milanais que dans les Flandres. Il continua toujours, durant ce temps, à écrire pour le théâtre, et Lope de Véga, qui devait lui laisser le sceptre de l'art dramatique, le mettait, en 1630, au premier rang parmi les poètes comiques dans son *Laurier d'Apollon*.

A son retour à Madrid en 1636, il obtint du roi lettré Philippe IV l'intendance des fêtes de la cour, la décoration militaire de Saint-Jacques et ensuite une pension de 400 écus, somme assez considérable pour l'époque. Arrivé à l'âge de 50 ans, il embrassa l'état ecclésiastique, et, sans renoncer à composer pour le théâtre, il varia sensiblement dès lors la couleur de ses pièces. Ce fut à cette époque qu'il produisit plusieurs drames religieux et surtout ses *Actes sacramentaux* (autos sacramentales), sorte de

drames religieux, destinés à être représentés dans les grandes solennités chrétiennes. Dans ces pièces, malgré l'introduction de personnages allégoriques et fantastiques, l'action se développe avec autant de vivacité et d'intérêt que dans ses comédies.

Outre ses pièces de théâtre et ses *autos*, Calderon composa plusieurs poèmes, des *loas* ou éloges, des intermèdes, des poésies légères en nombre considérable. Mais de ses œuvres, dont le total se monte à un chiffre effrayant, il ne nous est resté que 108 comédies ou drames, et 72 *autos* précédés de leurs *loas*, qui leur servent en quelque sorte de prologues.

Calderon mourut le jour de la Pentecôte, 25 mai 1681, à l'âge de plus de 80 ans, premier chapelain de la congrégation des prêtres nés à Madrid, avec la réputation d'un grand dramatiste et d'un prêtre vertueux. Son tombeau s'y voit encore dans l'église de Saint-Sauveur, et l'Espagne a célébré avec pompe, en 1881, le centenaire de son grand poète.

L'admiration dont elle l'entoure est partagée par les autres nations, frappées également de l'éclat de cette brillante étoile du siècle d'or de la littérature espagnole.

Ce n'est pas seulement l'abondance des

drames et la variété des sujets qui étonnent dans Calderon. Lope de Véga avait composé plus de 1500 pièces de théâtre ; leur nombre, et leurs brillantes qualités n'ont point empêché celles de Calderon d'attirer l'attention et de ravir l'admiration, jusqu'au point de le placer au niveau, sinon au-dessus de son devancier.

Il est digne de ce haut rang, surtout par la merveilleuse fécondité de son imagination, qui lui fait créer des plans aussi variés qu'ingénieux, des incidents presque romanesques, quoique toujours vraisemblables, des situations frappantes presque toujours inattendues, des caractères vivants et d'une individualité bien accusée ; ajoutons un style d'une pureté et d'une élégance admirables. La réunion de ces qualités, et bien d'autres que nous ne signalerons pas dans cette courte notice, l'ont mis, pour beaucoup, au premier rang parmi les dramatistes espagnols.

Auprès de ces qualités, parlerons-nous de ses défauts ? Il se laisse trop aller à la déclamation. Peu de ses pièces, où l'action ne soit pas ralentie et l'intérêt refroidi par des tirades hors de propos ; défaut qui le fit appeler bavard par le roi Philippe IV. Dans les sujets historiques ou mythologiques, il a peu de respect pour la couleur locale et la vérité ; il habille tous ses

personnages de costumes espagnols, leur donne les mœurs et les sentiments de l'Espagne.

Mais s'il y a quelques taches dans les œuvres de ce brillant génie, elles n'en ont pas moins été une source d'inspiration pour les auteurs qui l'ont suivi, et un sujet d'admiration pour les critiques les plus distingués de toutes les nations.

Les deux pièces qui suivent ont été choisies pour donner une idée de la manière de Calderon dans deux sujets très différents. Nous avons essayé dans la traduction de reproduire fidèlement l'original. Peut-être cette scrupuleuse fidélité nuit-elle un peu à l'élégance. Mais du moins elle fera mieux connaître notre poète qu'une imitation arrangée au goût de l'écrivain (1). Ce n'est point un portrait plus ou moins flatté de Calderon, mais Calderon lui-même qu'il faut présenter au lecteur français.

(1) La traduction de pièces choisies de Calderon en 3 vol., par M. Damas-Hinard, publiée il y a une quarantaine d'années, est loin d'être fidèle. C'est plutôt une imitation qu'une traduction.

LA DÉVOTION A LA CROIX

Ce drame est celui sur lequel un célèbre littérateur allemand, Schlegel, se fonde pour appeler Calderon un grand maître dans la poésie dramatique chrétienne. *C'est en effet une des œuvres les plus remarquables de cet auteur.*

A une haute conception dramatique, se joint dans cette pièce une pensée profondément religieuse et, disons-le, nationale, dans cette Espagne où la croyance aux dogmes chrétiens faisait partie de la vie sociale. Calderon écrivait pour des catholiques fervents, chez lesquels les institutions politiques étaient le reflet d'une foi ardente. Ses auditeurs étaient tout disposés à accepter les miracles qui occupent une si large place dans son drame, puisqu'ils en forment le nœud et servent au dénouement.

Des Français du XIXe siècle, plus ou moins disciples de Voltaire, riront peut-être de ces moyens étranges. Mais reportons-nous au XVIIe siècle, plaçons la scène en Espagne, et souvenons-nous que les spectateurs sont des croyants ; nous jugerons alors le drame au point de vue du poète et du public, et nous reconnaîtrons que la Dévotion à la Croix *est une œuvre de génie.*

Les détails y sont traités d'une manière digne du sujet ; nous ne parlerons pas de la beauté du style qui disparaît dans une traduction. Eusèbe, le personnage principal, est dessiné avec vigueur et vérité ; Julie, son amante, est bien une femme espagnole, d'abord énergique esclave de l'honneur, puis, quand l'amour l'emporte, furie aveugle et indomptable ; son père Curcio, vigoureux vieillard, aussi noble dans sa fierté que dans sa tendresse paternelle ; des autres personnages, accessoires des principaux, les uns aident au développement du drame, les autres y mêlent la note gaie, que les auteurs de cette époque, comme Shakespeare, savaient introduire dans les sujets les plus sérieux.

Notre intention n'est pas d'analyser cette pièce ; contentons-nous de dire que tout l'intérêt se porte sur un jeune homme, placé dès sa naissance sous la protection de la Croix, dont il porte la divine empreinte sur la poitrine, et qu'il n'oublie pas de révérer même au milieu des excès les plus criminels ; jusqu'à ce qu'il trouve dans ce signe sacré l'absolution de ses crimes, et le salut à l'heure de sa mort. Sublime leçon d'espé-

rance, donnée aux pécheurs qui ont conservé quelque sentiment de foi, et qui finissent par recueillir le fruit de cette précieuse semence, si cachée qu'elle soit dans leur cœur!

PERSONNAGES.

EUSÈBE.
CURCIO, vieillard.
LISARD, fils de Curcio.
OCTAVE, son autre fils.
ALBERT, prêtre âgé.
CÉLIO, RICHARD, CHILINDRIN, } brigands.
GIL, paysan bouffon.
BRAS, TIRSO, TORIBIO, } paysans.
JULIE, fille de Curcio.
ARMINDE, sa suivante.
MENGA, paysanne bouffonne.
BANDITS ET PAYSANS.

LA DÉVOTION A LA CROIX.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE.

MENGA *et* GIL.

Terrain désert dans les montagnes. On aperçoit une croix.

(*en dedans.*)

MENGA.

Regarde par où va l'ânesse.

GIL.

Ho ! démon ; ho ! tête de mulet.

MENGA.

Regarde donc par où elle va ; hu, par ici !...

GIL.

Le diable t'enlève !... n'y a-t-il personne qui la prenne par la queue, quand mille pourraient le faire ? (*sur le théâtre.*)

MENGA.

Tu as fait une belle besogne, Gil.

*

GIL.

Tu as fait une belle besogne, Menga. Car c'est ta faute ; tu allais montée sur l'ânesse, et tu lui as dit à l'oreille de se mettre dans le trou, pour me faire enrager.

MENGA.

C'est toi qui le lui as dit, pour me faire tomber, moi ; c'est la vérité.

GIL.

Comment la tirer maintenant ?

MENGA.

Eh bien, vas-tu la laisser dans la boue ?

GIL.

Je ne suis pas assez fort, tout seul.

MENGA.

Je vais la tirer par la queue ; tire-la toi par les oreilles.

GIL.

Le meilleur remède serait de faire ce qui réussit à une voiture qui s'était embourbée l'autre jour dans la capitale. Cette voiture, avec l'aide de Dieu, traînée par deux rosses, paraissait au milieu des autres voitures, comme un pauvre honteux ; et bien certainement par la malédiction de ses parents (fâcheuse destinée !), elle allait de seuil en seuil, pour ne pas dire de porte en porte, et finit par s'embourber dans un ruisseau. Le maître avec des prières, le cocher avec

des coups de fouet, d'un côté par douceur, de l'autre par force, ici par caresses, là par menaces, essayaient de faire sortir les chevaux. Plus ils redoublaient d'efforts, plus la voiture restait immobile. Voyant qu'ils ne gagnaient rien par l'emploi de tous ces moyens, ils mirent devant la voiture une corbeille d'orge. Les chevaux, pour manger, tirèrent si bien, qu'ils toussèrent et arrachèrent la voiture. Nous pouvons faire la même chose.

MENGA.

Tes contes ne valent jamais deux sous.

GIL.

Menga, je souffre de voir un animal affamé, quand d'autres sont bien repus.

MENGA.

Je m'en vais sur la route regarder s'il passe quelqu'un de notre village, quel qu'il soit, pour qu'il vienne à ton aide ; car tu te remues si peu.

GIL.

Recommences-tu, Menga, à me quereller ?

MENGA.

Ah ! bourrique de mon âme ! (*elle s'en va.*)

GIL.

Ah ! bourrique de mon cœur ! Tu as été la plus estimable bourrique de tout le village. Jamais personne ne t'a vue en mauvaise compagnie. Tu n'étais pas coureuse. Tu aimais mieux rester à ton ratelier, que marcher, quand on t'emmenait dehors.

Car, loin d'être hautaine et impudique, je me hasarderais à jurer qu'aucun âne ne la vit mettre la tête à la fenêtre. Je sais que sa langue ne méritait pas un tel malheur, car toujours, pour ne pas mal parler, elle restait muette comme une statue. Ensuite, s'il lui reste quelque chose de son manger, elle le donne sur le champ à quelque ânesse pauvre (*on entend du bruit*). Mais quel est-ce bruit ?... Deux hommes descendent de cheval et viennent de mon côté, après avoir attaché leurs montures. Comme ils sont pâles! et aux champs de si bon matin ! C'est une chose certaine, ou qu'ils mangent de la terre, ou qu'ils sont constipés. Mais si c'étaient des brigands ;... c'est cela ! Enfin que ce soit ce que l'on voudra, je me cache par ici ; ils marchent, ils courent, ils entrent, les voici. (*Il se cache.*)

SCÈNE II.

LISARD, EUSÈBE.

LISARD.

N'allons pas plus loin. Cet endroit, bien caché, et écarté de la route, est bon pour mon dessein. Tirez l'épée, Eusèbe ; car c'est ainsi qu'avec des hommes comme vous je dégaine pour me battre.

EUSÈBE.

Quoique j'aie des raisons suffisantes pour me rendre sur le terrain, je voudrais savoir ce qui vous pousse. Dites-moi, Lisard, quel sujet de plainte je vous ai donné.

LISARD.

Il y en a tant, que la voix me manque pour les dire, la raison pour les peser, la patience pour les souffrir. Je voudrais, Eusèbe, les taire, et même les oublier, parce que les répéter, c'est renouveler l'offense. Connaissez-vous ces papiers ?

EUSÈBE.

Jetez-les à terre, et je les ramasserai.

LISARD.

Prenez. Pourquoi cette hésitation ? pourquoi ce trouble ?

EUSÈBE.

Malheur, mille fois malheur à l'homme qui confie ses secrets au papier ! C'est une pierre lancée, on sait qui la lance, on ne sait pas à qui elle arrive.

LISARD.

Les avez-vous déjà reconnus ?

EUSÈBE.

Ils sont tous de mon écriture ; je ne puis le nier.

LISARD.

Eh bien! moi, je suis Lisard, de Sienne, fils de Lisard Curcio. Le grand train, bien excusable, que mena mon père, ne tarda pas à engloutir la fortune que les siens lui avaient laissée. On ne sait pas quelle faute on commet, en ruinant ses enfants par des dépenses excessives. Mais la pauvreté, quoiqu'elle soit un déshonneur pour la noblesse, ne dispense pas d'obligations impérieuses ceux qui naissent avec elles.

Julie donc (le ciel sait combien il m'en coûte de la nommer) ou ne sut pas y être fidèle, ou ne parvint pas à les connaitre. Enfin, Julie est ma sœur, plût à Dieu qu'elle ne le fût pas! Et remarquez que les femmes ne s'attirent que par leurs avantages les billets doux, les paroles flatteuses, les cadeaux illicites et même les rendez-vous infâmes. Je ne vous fais pas un crime de tout cela ; j'avoue que j'en ferais autant, si une dame me permettait de lui faire la cour. Mais je vous fais un crime d'être mon ami, et, à cause de ce titre, vous partagez la faute qu'elle a commise, et même vous êtes plus coupahle. Si ma sœur vous plaisait pour en faire votre femme ; ce qui n'était pas possible, et je ne crois pas que vous ayez osé la voir pour un autre but, ni même pour celui-ci, puisque, Dieu vivant, j'aimerais mieux la voir morte dans mes bras que mariée avec vous ; enfin, si vous l'aviez choisie pour en faire votre femme, il était juste de manifester votre désir à mon père, plutôt qu'à elle. C'était le procédé convenable ; et alors mon père aurait vu s'il était bon de vous l'accorder. Je pense qu'il ne l'aurait pas fait : parce qu'un gentilhomme pauvre, qui, dans une pareille circonstance, ne peut unir ensemble la naissance et la fortune, afin de ne pas ternir l'éclat de son sang dans une fille célibataire, lui donne pour asile un couvent ; car la pauvreté est un crime. Ce refuge attend Julie ma sœur avec tant de hâte, que demain elle doit être religieuse, de bonne volonté, ou de force. Mais comme il ne convient pas qu'une religieuse conserve les gages d'un amour insensé, et d'un caprice ridicule, je les remets entre vos mains, avec la résolution obstinée non seu-

lement de les détruire, mais même d'en supprimer l'auteur. Tirez l'épée et que l'un de nous deux meure ici ; vous, pour que vous cessiez de lui faire la cour, ou moi, pour que je n'en soie pas le témoin.

EUSÈBE.

Retenez votre épée, Lisard, et puisque j'ai eu assez de sang-froid pour écouter vos paroles méprisantes, écoutez ma réponse. Et quoique le récit de mes aventures soit long, et qu'il semble que, étant nous deux seuls, c'est avoir trop de patience puisqu'il faut se battre et qu'il faut que l'un des deux meure, si le ciel permet que je sois cet infortuné, écoutez des prodiges admirables, des merveilles étonnantes. Il ne serait pas bon que par ma mort ils fussent ensevelis dans un éternel silence.

Je ne sais qui fut mon père, mais je sais que mon premier berceau fut le pied d'une croix et mon premier lit une pierre. Ma naissance fut étonnante, ainsi que le racontent les bergers qui me trouvèrent sur le penchant de ces montagnes. Ils disent que durant trois jours ils entendirent mes vagissements, mais qu'ils ne se hasardèrent pas dans la solitude où je me trouvais par la crainte des bêtes féroces. Aucune cependant ne me toucha ; qui peut douter que c'était grâce à la croix, qui me gardait sous sa protection ? Je fus trouvé par un berger, qui était venu par hasard dans ce lieu sauvage pour y chercher une brebis égarée. Il me porta à la ferme d'Eusèbe, qui s'y trouvait alors heureusement et lui raconta ma naissance extraordinaire. La bonté du ciel inspira la sienne ; il me fit transporter à sa maison, où il me

fit élever comme son fils. Je suis Eusèbe de la Croix, du nom de mon bienfaiteur et de celle qui fut ma première sauvegarde et ma première gardienne. Je portai les armes par goût, et je m'occupai des lettres comme passe-temps. Eusèbe vint à mourir, en me laissant héritier de sa fortune. Si mes commencements furent merveilleux, ma vie ne le fut pas moins, sous une étoile, qui me menace en ennemie et me protège avec bonté. J'étais encore petit enfant dans les bras de ma nourrice, quand ma sauvage nature, barbare au dernier degré, se révéla par sa cruauté. Car, seulement avec les gencives, animé d'une force diabolique, je déchirai le sein qui me nourrissait de son lait. Ma nourrice, affolée par la douleur et aveuglée par la colère, me jeta dans un puits, sans que personne sût où j'étais. On m'entendit rire, et l'on descendit dans le puits. On raconte que j'étais sur l'eau et qu'avec mes petites mains je formais une croix placée sur mes lèvres. Un jour que le feu prit à la maison, que la cruelle flamme empêchait de sauver ma vie, et que la porte fermée empêchait de sortir, je me trouvai libre au milieu des flammes, sans qu'elles m'eussent fait le moindre mal. Je remarquai depuis, en m'étonnant de trouver tant de clémenee dans le feu, que c'était le jour de la Sainte-Croix. Je comptais à peine quinze ans, quand je fus à Rome par mer; et dans une horrible tempête, le vaisseau qui me portait, désemparé, donna sur un rocher caché, et s'ouvrit brisé en morceaux. Saisissant une pièce de bois, j'abordai heureusement à terre, et il se trouva que cette pièce de bois avait la forme d'une Croix. Je cheminais dans cette

chaine de montagnes en compagnie d'un autre homme, et dans le sentier qui coupait deux routes, une Croix était plantée ; pendant que je m'étais arrêté pour y faire une prière, mon compagnon continua sa route, et lorsque je le rejoignis en me hâtant, je le trouvai tué par les mains sanglantes des brigands. Un jour, me battant dans une rixe, je tombai frappé d'un coup d'épée, sans que j'eusse pu me défendre. Quand tout le monde pensait trouver ma blessure sans remède, on ne vit que la marque de la pointe du fer sur une Croix que je portais au col, et qui avait reçu le coup en me sauvant. A la chasse une autre fois, dans ces forêts sauvages, je vis le ciel se couvrir de nuages épais ; bientôt il déclara au monde avec ses tonnerres une guerre épouvantable, il lançait ses traits en eau, et déchargeait sa mitraille en grêle. Tous cherchèrent sous le feuillage un abri contre l'orage, les plus humbles broussailles devinrent des tentes de campagne. La foudre, comme une sombre comète poussée par le vent, réduisit en cendres mes deux plus proches voisins. Aveuglé, dans mon trouble et mon saisissement, je me retourne pour voir ce qui s'était passé, et je retrouve à mes côtés une Croix. C'était, je pense, la même que celle qui protégea ma naissance, et dont je porte l'image empreinte sur la poitrine. Car le ciel ne m'a marqué de ce signe que pour faire connaitre publiquement l'effet d'une cause secrète, Mais quoique j'ignore qui je suis, j'ai assez de courage, je sens une inclination assez puissante, et mon cœur m'excite assez pour me donner la hardiesse de mériter Julie. Pour moi, la noblesse qui vient d'héritage ne vaut pas mieux que

celle qu'on acquiert. Voilà ce que je suis, et quoique je connaisse la raison de votre colère, et que je puisse vous donner une satisfaction suffisante, la passion me ferme les yeux quand je vous entends parler de cette manière; je ne veux plus vous faire d'excuses, ni accueillir votre plainte. Puisque vous voulez empêcher que je sois son mari, quand bien même sa maison la protégerait, quand bien même un couvent l'enfermerait, elle n'est pas en sûreté contre moi.... Ainsi veut mon amour au désespoir et ma patience rebutée, châtier vos dédains et laver mon affront.

LISARD.

Quand le fer doit parler, Eusèbe, que la langue se taise! (*Ils tirent les épées et se battent; Lisard tombe; il cherche à se relever et tombe de nouveau.*) Je suis blessé!

EUSÈBE.

Mais pas mort!

LISARD.

Non; j'ai encore assez de force dans le bras pour... Je suis perdu! la terre manque sous mes pieds!

EUSÈBE.

Que ta voix s'éteigne avec ta vie!

LISARD.

Ne me laisse pas mourir sans confession.

EUSÈBE.

Meurs, infâme!

LISARD.

Ne m'achève pas, par cette Croix sur laquelle le Christ mourut.

EUSÈBE.

Que cette parole te sauve de la mort ! Relève-toi, car quand tu pries au nom de la Croix, ma colère s'évanouit, et mon bras perd sa force ; relève-toi.

LISARD.

Je ne le puis ; déjà baigné de mon sang, je fais peu de cas de la vie, et je pense que mon âme attend pour sortir de mon corps, parce qu'elle ne sait entre tant de portes laquelle choisir.

EUSÈBE.

Allons ! appuie-toi sur bon bras, et ranime-toi. Près d'ici est un petit ermitage de moines pénitents, où tu pourras te confesser, si tu arrives vivant jusqu'à la porte.

LISARD.

Eh bien ! je te donne ma parole, pour la compassion que tu témoignes, que, si je mérite d'aller en la présence de Dieu, je demanderai que toi aussi tu ne meures pas sans te confesser. *(Il l'emporte dans ses bras.)*

SCÈNE III.

GIL, *sortant de sa cachette*, BRAS, TIRSO, MENGA *et* TORIBIO.

GIL.

A-t-on vu quelles obligations il doit lui avoir ! La charité est une belle chose, mais je l'en dispense ; le tuer et le porter dans ses bras !

TORIBIO.

Tu dis qu'elle était ici ?

MENGA.

Elle était restée ici avec Gil.

TIRSO.

Tiens, regarde-le de ce côté, tout interdit.

MENGA.

Gil, que regardais-tu ?

GIL.

Ah ! Menga !

TIRSO.

Que t'est-il arrivé ?

GIL.

Ah ! Tirso !

TORIBIO.

Qu'as-tu vu ? Réponds-nous.

GIL.

Ah ! Toribio !

BRAS.

Dis ! qu'a-tu vu, Gil ? de quoi te lamentes-tu ?

GIL.

Ah ! Bras ! ah ! mes amis ! Je ne le sais pas plus qu'une bête : il l'a tué, et chargé sur ses épaules ; sans doute il l'emporte pour le saler.

MENGA.

Qui l'a tué ?

GIL.

Que sais-je moi ?

TIRSO.

Qui est mort ?

GIL.

Je ne sais pas qui.

TORIBIO.

Qui l'a chargé sur ses épaules ?

GIL.

Je n'en sais rien.

BRAS.

Qui l'emporte ?

GIL.

Quelqu'un ; pour le savoir, venez tous.

TIRSO.

Où nous conduis-tu ?

GIL.

Je ne sais pas ; mais venez, tous les deux sont près d'ici. *(Ils s'en vont tous.)*

SCÈNE IV.

JULIE, ARMINDE.

(Une chambre dans la maison de Curcio.)

JULIE.

Laisse-moi, Arminde, pleurer ma liberté perdue. Mais, quand la vie finit, finit aussi le chagrin. N'as-tu jamais vu sortir de sa source un paisible ruisseau, dont le cours tranquille invite au doux repos ; et quand les belles fleurs le croient sans force, il passe par dessus leurs têtes, s'ouvrant un chemin par l'endroit le plus élevé ? Ainsi mes peines, mes chagrins ont éprouvé la même chose ; ils se sont amassés dans mon cœur et sont sortis par les yeux. Laisse-moi pleurer sur la rigueur d'un père.

ARMINDE.

Madame, prenez garde...

JULIE.

Quel sort plus heureux peut-il y avoir que de mourir de douleur ! La peine qui triomphe de la vie se change en béatitude. Non, la peine n'est pas bien grande, quand il ne faut pas sacrifier la vie pour l'éteindre.

ARMINDE.

Quelle cause nouvelle vous fait pleurer ?

JULIE.

Ah ! ma chère Arminde ! Toutes les lettres que j'avais d'Eusèbe, Lisard les a trouvées dans ma cassette !

ARMINDE.

Il a donc su qu'elles étaient là ?

JULIE.

Comme ma cruelle étoile a tout fait tourner contre moi ! Moi, hélas ! quand je le voyais aller tout inquiet, je pensais qu'il soupçonnait quelque chose, mais qu'il ne savait rien. Il vint à moi tout pâle, et à moitié tranquille et à moitié en colère, il me dit qu'il avait joué, Arminde, et qu'il avait perdu ; que je lui prêtasse un bijou, pour retourner au jeu. Si promptement que je m'apprêtasse à le lui donner, il n'attendit pas que je le tirasse de la cassette, il prit lui-même la clef et l'ouvrit avec emportement. Dans le premier compartiment, il trouva les lettres. Il me regarda et referma la cassette. Sans rien dire, ah Dieu ! il alla trouver mon père, et tous les deux (qui peut douter qu'ils ne s'occupassent de ma mort ?) s'entretinrent longtemps, enfermés dans son cabinet. Quand ils en sortirent, ils se dirigèrent ensemble vers le couvent, à ce qu'Octave m'a raconté. Si mon père a déjà exécuté ce qui a été résolu, j'ai juste sujet de m'affliger ; car s'il croit que j'oublie ainsi Eusèbe, avant de me voir religieuse, je me tuerai moi-même.

SCÈNE V.

Les précédentes, EUSÈBE.

EUSÈBE.

Personne n'est assez hardi, à moins qu'il ne soit désespéré, pour chercher un asile dans la maison de

sa victime. Avant que la belle Julie sache la mort de Lisard, je voudrais lui parler. Car je trouve un remède à mon cruel sort, si, ignorant mon forfait, l'amour la décide à s'enfuir avec moi ; et quand elle viendra à savoir le destin malheureux de Lisard, elle fera contre fortune bon cœur, se voyant en mon pouvoir. Belle Julie !

JULIE.

Qu'est-ce que ceci ? Toi, dans cette maison ?

EUSÈBE.

La rigueur de mon sort et ton amour m'ont fait braver ce danger.

JULIE.

Mais pourquoi es-tu entré ici, pourquoi cet acte de folie ?

EUSÈBE.

Parce que je ne crains pas la mort.

JULIE.

Mais quel est ton but ?

EUSÈBE.

Je veux aujourd'hui, Julie, te décider à donner une nouvelle vie à mon amour, un paradis à mon ardeur. J'ai su combien mes soins offensent ton père, que notre amour lui est connu, et qu'il prétend que tu prennes demain le parti qu'il désire, pour que mon bonheur et mon espérance soient perdus. Si c'était de l'affection, si c'était de l'amour, le sentiment que tu m'as témoigné ; s'il est vrai que tu m'as aimé, s'il

est certain que tu m'as désiré, viens avec moi. Tu vois bien qu'il n'est pas possible ici de te soustraire à l'obéissance que tu dois à ton père. Laisse ta maison, et ensuite songe qu'il y aura mille moyens d'arranger tout. Car, quand tu seras en mon pouvoir, il est impossible qu'il ne fasse pas contre fortune bon cœur, et qu'il n'accepte pas l'offense. J'ai des maisons de campagne pour te mettre en sûreté, des gens pour te défendre, de la fortune à t'offrir, et un cœur pour t'adorer. Si tu veux me donner la vie, si ton amour est véritable, décide-toi, ou la douleur va te rendre témoin de ma mort.

JULIE.

Ëcoute, Eusèbe..,

ARMINDE.

Mon maitre vient, Madame.

JULIE.

Ah ! Dieu !

EUSÈBE.

La fortune pourrait-elle montrer plus de rigueur envers moi ?

JULIE.

Pourra-t-il sortir ?

ARMINDE.

Pas possible qu'il s'en aille. Déjà votre père frappe à la porte.

JULIE.

Cruel accident !

EUSÈBE.

Terrible embarras ! que ferai-je ?

JULIE.

Il faut te cacher.

EUSÈBE.

Où ?

JULIE.

Dans ce cabinet.

ARMINDE.

Vite, j'entends ses pas. *(Eusèbe se cache.)*

SCÈNE VI.

Les précédents, CURCIO.

CURCIO.

Ma fille, si pour l'heureux état que tu dois désirer et qui t'est désormais assuré, tu ne donnes pas, en recevant mes félicitations, ton âme et ta vie comme remerciement, tu n'es pas reconnaissante du soin que j'ai pris de ton bonheur. Tout est arrangé, tout est si bien préparé, qu'il ne te reste plus qu'à te faire la mieux parée, la plus belle que tu pourras, pour devenir l'épouse du Christ. Vois, quel heureux sort ! Aujourd'hui tu l'emportes sur toutes tes compagnes, qui vont te porter envie, quand elles te verront célébrer ces noces divines. Que dis-tu ?

JULIE *(à part).*

Que puis-je faire ?

EUSÈBE *(à part).*

Je me donne la mort, ici même, si elle dit oui.

JULIE *(à part).*

Je ne sais comment répondre. — (*haut*) Seigneur, l'autorité de père qui est souveraine, donne le pouvoir sur la vie, mais non sur la liberté. En effet, ne convenait-il pas que je connusse d'abord votre dessein, et que vous, seigneur, vous connussiez aussi mon inclination ?

CURCIO.

Non ; ma seule volonté, juste ou injuste, est l'inclination que tu dois avoir.

JULIE.

Un enfant n'a-t-il pas la liberté de choisir un état, sans qu'un destin impie l'impose à son libre arbitre ? Laissez-moi penser à cela et y réfléchir mûrement. Ne vous étonnez pas de voir que je vous demande du temps. Un état pour toute la vie ne se choisit pas en un instant.

CURCIO.

Il suffit que j'y aie réfléchi et que j'aie dit oui pour toi.

JULIE.

Eh bien ! si vous vivez pour moi, prenez aussi un état pour moi.

CURCIO.

Silence, infâme ! silence, folle ! Je ferai de ces cheveux une corde pour t'étrangler, ou bien j'arracherai de ta bouche la langue hardie, que je me reproche d'écouter.

JULIE.

Je défends ma liberté, seigneur, mais non ma vie ; elle achève son triste cours, et mettra bientôt fin à votre courroux. Je ferais mal de vous refuser une vie que vous m'avez donnée ; c'est ma liberté, que le ciel m'a donnée, que je vous refuse.

CURCIO.

Vraiment, j'en arrive à croire ce que j'ai soupçonné intérieurement, que ta mère ne fut pas vertueuse, et qu'elle fit une tache à mon honneur. Car, aujourd'hui, ton obstination offense l'honneur de ton père, que le soleil n'égale pas en splendeur, en beauté, en éclat du sang et en noblesse.

JULIE.

Je n'ai pas compris ce reproche ; aussi je n'ai pu y répondre.

CURCIO.

Arminde, sors d'ici *(Arminde sort)*. Cette peine cruelle que j'ai gardée secrètement pendant tant d'années, mon chagrin aveugle et passionné oblige ma langue à te la révéler, comme mes yeux te l'ont fait connaître. La Seigneurie de Sienne, pour honorer ma noblesse, m'envoya pour faire en son nom obédience au pape Urbain III. Ta mère, qui vivait en réputation de sainteté, était à Sienne l'exemple des matrones romaines et des nôtres (je ne sais comment ma langue l'accuse, mais, infortuné, la présomption peut tellement nous égarer). Elle resta à Sienne, et je fus à Rome huit mois pour l'ambassade, parce qu'alors il fallait négocier un traité, pour que la Seigneu-

rie de cette ville fût dépendante du pape. Que Dieu fasse ce qui convient le mieux à cet état ; ici il importe peu, ou pas du tout. Je revins à Sienne, et je trouvai en y arrivant... (ici ma respiration s'arrête, ma langue devient muette, le cœur me manque) je trouvai (ah ! crainte injuste !) ta mère si avancée dans sa grossesse, qu'elle arrivait aux neuf mois. Elle m'avait déjà préparé par ses lettres mensongères à ce malheur, en me disant, que, lorsque je partis, elle avait quelques soupçons. Mais moi, je vis si clairement mon déshonneur, qu'en réfléchissant sur ma mésaventure, je m'imaginai être trompé. Je ne dis pas que ce fût la vérité ; mais quand on a le sang d'un gentilhomme, on ne doit pas attendre pour croire, il suffit de supposer. Qu'importe qu'un noble soit malheureux (ô loi cruelle de l'honneur, ô coutume barbare qui régit le monde !), si l'ignorance l'excuse ! Les lois mentent, oui, elles mentent ; parce que les mystères ne s'accomplissent pas, sans que quelqu'un ne leur donne une cause. Quelle loi rend coupable un innocent ? Quelle opinion blesse un homme libre ? C'est un autre mensonge ; ce n'est pas là un déshonneur, mais une disgrâce. Est-il bon que, dans les lois de l'honneur, il y ait également infamie pour Mercure qui le vole, et pour Argus qui le garde ! Que réserve le monde, s'il couvre de déshonneur l'innocent, que réserve-t-il à celui qui connait le déshonneur et qui le tait ? Pour moi, absorbé dans toutes ces réflexions, préoccupé de toutes ces contradictions, je ne vis pas le festin préparé sur ma table, je ne pris pas de repos dans mon lit. Je fus si dur envers moi-même, que mon cœur me traitait en

étranger, et mon âme en tyran. Quoique parfois je réfléchissais en faveur de ma femme et que je trouvâsse vraisemblable de la disculper, je fus tellement dominé par la crainte d'être outragé, que, tout en la connaissant chaste, je tirai vengeance, non de sa faute, mais de mes soupçons. Afin de rendre ma vengeance secrète, je feignis une partie de chasse ; un jaloux n'aime que la dissimulation ; j'allai dans la fôret, et pendant que tous mes compagnons étaient occupés à leur agréable amusement, avec des paroles amoureuses (que l'on s'en sert bien quand on ment ! et comme on les croit facilement quand on aime !), je conduisis Rosmire ta mère par un sentier écarté de la route. Éloignée par moi, elle arriva à un endroit secret de cette forêt, dont le soleil ne perça jamais l'entrée, parce qu'elle est défendue par des arbres, des feuillages et des branches mêlés dans un entrelacement champêtre, pour ne pas dire amoureux. Là donc, dans un asile où peut-être aucun mortel n'imprima ses pas, nous deux seuls....

SCÈNE VII.

Les précédents, ARMINDE.

ARMINDE.

Si le courage qui sied bien à un cœur noble, Seigneur, si l'expérience, qui a couvert si honorablement votre tête de cheveux blancs, ne vous fait pas faute dans le malheur présent, vous le montrerez par la fermeté de votre âme.

CURCIO.

Quelle raison t'oblige à interrompre ainsi mon discours ?

ARMINDE.

Seigneur...

CURCIO.

Achève, l'hésitation m'offense davantage.

JULIE.

Pourquoi t'arrêtes-tu ? Parle.

ARMINDE.

Je ne voudrais pas être la messagère de ma douleur et de votre infortune.

CURCIO.

Ne crains pas de parler, puisque je ne crains pas d'entendre.

ARMINDE.

Lisard, mon seigneur...

EUSÈBE. *(A part.)*

Il ne me manquait plus que cela.

ARMINDE.

... baigné de sang est apporté ici sur un brancard par quatre bergers ; il est tué (grand Dieu !) à coups de poignard. Mais il arrive devant vous ; ne le regardez pas.

CURCIO.

Ciel ! tant d'affliction pour un malheureux père ! hélas !

SCÈNE VIII.

Les précédents, des paysans portant sur un brancard LISARD *mort, le visage ensanglanté.*

JULIE.

Quel cruel courroux s'est ensanglanté dans sa poitrine ? Quelle main barbare s'est baignée dans mon propre sang, acharnée contre une victime innocente ? hélas !

ARMINDE.

Regardez, Madame.

BRAS.

N'approchez pas pour le voir.

CURCIO.

Éloigne-toi.

TIRSO.

Arrêtez, seigneur.

CURCIO.

Mes amis, je ne puis m'en empêcher. Laissez-moi voir ce cadavre froid. Dépôt malheureux de veines glacées, ruine du temps, débris ravagé par un destin impie, théâtre funeste de douleurs ! Quelle cruauté barbare (oh ! mon fils) a construit ce tragique tombeau dans le sable, pour que je fisse avec de vaines plaintes le triste linceul de mes cheveux blancs ? Dites-moi, mes amis, qui a été le meurtrier d'un fils dont la vie était la mienne ?

MENGA.

Gil peut le dire, car il a vu donner la blessure ; il était caché entre les arbres.

CURCIO.

Dis, mon ami, dis ; qui m'a ravi cette vie ?

GIL.

Je sais seulement qu'on l'appelait Eusèbe, quand il s'est battu avec lui.

CURCIO.

Y a-t-il plus grand déshonneur ? C'est Eusèbe qui m'a ravi la vie et l'honneur. (*S'adressant à Julie*) : Excuse maintenant l'extravagance de ses cruels désirs, répète qu'il n'a rêvé qu'un amour chaste, quand, à défaut de papier, il écrit ses infâmes amours avec ton propre sang.

JULIE.

Seigneur...

CURCIO.

Ne me réponds pas comme d'habitude. Prépare-toi à entrer aujourd'hui dans un nouvel état, ou prépare à ta beauté une sépulture prématurée avec Lisard. Ma vive affliction me pousse à vous unir ensemble aujourd'hui dans le même tombeau, lui mort pour le monde et vivant dans mon souvenir, toi vivante pour le monde et morte dans mon souvenir. Mais pendant que je prépare votre sépulture, pour que tu ne t'échappes pas, je fermerai cette porte. Reste avec le cadavre, de cette manière sa mort va t'apprendre à mourir. (*Ils s'en vont tous, Julie reste seule auprès de Lisard mort, Eusèbe sort de sa cachette.*)

SCÈNE IX.

JULIE, EUSÈBE.

JULIE.

Cent fois je veux te parler, cruel Eusèbe, et cent fois le cœur me manque, le souffle me fait défaut et ma langue devient muette. Je ne sais pas, non je ne sais pas comment je pourrai parler. Car au même instant, je suis suffoquée par un courroux mêlé de pitié, et par une pitié jointe à la colère. Je voudrais fermer les yeux à la vue de ce sang innocent qui demande vengeance, en coulant à gros bouillons, et je voudrais trouver une excuse dans les larmes que tu répands ; mais enfin, des blessures et des yeux qui les voient, sont des bouches qui ne mentent jamais. D'un côté l'amour, de l'autre le crime présent, je voudrais en même temps te punir et t'excuser. Dans l'aveugle confusion de mes pensées, la clémence me sollicite et le ressentiment l'emporte. Est-ce ainsi que tu cherches à m'attacher à toi ? est-ce ainsi, Eusèbe, qu'au lieu de caresses, tu prétends m'obtenir par les cruautés ? Quand j'attendais que le jour de mon mariage fût fixé, tu veux, qu'au lieu de noces paisibles, je célèbre de tristes funérailles ? Quand, par affection pour toi, j'étais rebelle à mon père, tu me donnes des vêtements de deuil, au lieu de joyeuses parures ? Quand, en risquant ma vie, je faisais mon possible pour t'aimer, au lieu d'un lit nuptial, ah ciel ! tu me prépares un tombeau ? Et quand je t'offre ma main, méprisant les devoirs rigoureux de l'honneur, tu m'offres la tienne baignée dans mon sang ? Quel plai-

sir trouverai-je dans tes bras, si pour arriver jusqu'à moi, au lieu de donner la vie à notre amour, tu me forces à me heurter contre la mort ? Que dira de moi le monde, quand il saura que j'ai toujours, en perdant le souvenir de l'injure, la société de son auteur ? Et puis, quand je voudrais l'ensevelir dans l'oubli, seulement te voir dans mes bras serait raviver tous mes souvenirs. Alors donc, quoique je t'adore, je remplacerai les plaisirs amoureux par la colère et je demanderai vengeance. Car, comment veux-tu qu'une âme puisse être assujettie à des sentiments si différents, qu'elle attende le châtiment, en désirant qu'il n'arrive pas ? Il suffit, puisque je t'ai aimé, que je te pardonne ; mais n'espère pas me voir, ni me parler de ta vie. Cette fenêtre qui ouvre sur le jardin pourra te donner passage ; tu peux t'échapper par-là. Fuis le danger ; car, si mon père vient, qu'il ne te trouve pas ici. Va-t-en, Eusèbe, veille à ne plus te souvenir de moi. Tu me perds aujourd'hui, parce que tu l'as voulu ; va-t-en et vis assez heureux pour jouir tranquillement de tes biens, sans que les chagrins t'en fassent payer la jouissance. Pour moi, une cellule sera pour toujours une étroite prison, si non un tombeau, car mon père veut m'enterrer. Là je pleurerai les rigueurs d'un destin si impitoyable, d'une fortune si cruelle, d'un penchant si fort, d'une étoile si contraire, d'un amour si malheureux, d'une main si barbare, qui m'a ravi la vie, sans me donner la mort, puisque, au milieu de tant de chagrins, je vis et je meurs toujours.

EUSÈBE.

Si tes mains sont plus cruelles que tes paroles pour

te venger de moi, tu me vois soumis à tes pieds. Mon crime me fait prisonnier, ton amour est la prison, mes fautes sont les chaines, captivité que l'âme redoute, ma conscience est le bourreau ; si tes yeux sont les juges et qu'ils prononcent ma sentence, elle sera nécessairement une sentence de mort. Mais la renommée alors dira : cet homme meurt, parce qu'il a aimé. Car mon seul crime est de t'aimer. Je ne songe pas à me disculper, ne crois pas qu'on puisse excuser une aussi grande faute. Je ne veux qu'une chose, que tu me tues et que tu te venges. Prends ce poignard, et perces-en un cœur qui t'offense, prends une âme qui t'adore et verse un sang qui est à toi. Si tu ne veux pas me tuer ; pour que ton père arrive à se venger, je lui dirai que j'étais dans ton appartement.

JULIE.

Assez ; et pour dernière raison que j'ai de te parler si longtemps, tu dois faire ce que je te dis.

EUSÈBE.

J'y consens.

JULIE.

Alors, va-t-en, là où tu pourras sauver ta vie. Tu as de la fortune et des gens qui pourront te défendre.

EUSÈBE.

J'aimerais mieux n'en pas avoir ; parce que si je vis, il sera impossible que je cesse de t'aimer, et tu n'y seras pas, quoique ta vie soit assurée dans un couvent.

JULIE.

Veille sur toi ; moi je saurai me défendre.

EUSÈBE.

Te reverrai-je?

JULIE.

Non.

EUSÈBE.

Est-ce donc impossible?

JULIE.

Ne l'espère pas.

EUSÈBE.

Enfin, me détestes-tu déjà ?

JULIE.

Je tâcherai de te détester.

EUSÈBE.

M'oublieras-tu ?

JULIE.

Je ne sais.

EUSÈBE.

Te verrai-je ?

JULIE.

Dans l'éternité.

EUSÈBE.

Et cet amour passé ?...

JULIE.

Et ce sang présent ?... On ouvre la porte, va-t-en, Eusèbe.

EUSÈBE.

Je m'en irai pour t'obéir. Je ne dois pas te revoir ?

JULIE.

Tu ne dois pas me revoir.

(*On entend du bruit, tous les deux s'en vont, chacun de son côté, des valets emportent le corps.*)

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE.

(On entend un coup de feu.) Même décor qu'à la première scène de la première journée. RICHARD, CÉLIO *et* EUSÈBE, *vêtus en brigands, avec des arquebuses.*

RICHARD.

Le plomb lui a traversé la poitrine.

CÉLIO.

Le coup a été sanglant ; car les tendres fleurs sont rougies de son sang.

EUSÈBE.

Mets sur son corps une croix, et que Dieu lui pardonne.

RICHARD.

La dévotion ne manque jamais tout à fait aux voleurs.

*(*RICHARD *et* CÉLIO *s'en vont.)*

SCÈNE II.

EUSÈBE.

Enfin, mon destin cruel a fait de moi un chef de brigands. Mes crimes arriveront à être, comme mes douleurs, sans nombre. Comme si j'avais assassiné traitreusement Lisard, voici comment ma patrie me poursuit, pour que sa faveur et mon dépit m'obligent à garder une vie, qui a été meurtrière de tant de vies.

Ils m'ont enlevé ma fortune, confisqué mes maisons et me montrent tant de rigueur qu'ils me refusent de quoi vivre. Mais qu'un voyageur ne se hasarde pas aux abords de cette forêt ; sinon, il y perd d'abord son argent, puis sa vie.

SCÈNE III.

EUSÈBE, RICHARD *et les brigands amenant* ALBERT.

RICHARD.

J'étais allé pour voir la blessure ; écoutez, capitaine, le plus étrange événement.

EUSÈBE.

Je ne demande que d'être détrompé.

RICHARD.

J'ai trouvé la balle aplatie contre le livre qu'il avait sur la poitrine, sans avoir pénétré ; le voyageur n'était qu'évanoui, le voici remis et en bonne santé.

EUSÈBE.

Je suis rempli d'étonnement et d'admiration. Qui êtes-vous, vénérable vieillard, dont le ciel a fait un objet d'étonnement par ce miraculeux prodige ?

ALBERT.

Je suis, capitaine, le plus heureux des hommes. J'ai eu le bonheur d'être prêtre, tout indigne que j'en suis, j'ai enseigné la théologie à Bologne pendant 44 ans avec zèle. Sa Sainteté, à cause de ce dévouement, m'a donné l'évêché de Trente, pour récompenser mes efforts studieux. Mais saisi d'effroi, en

voyant que je devais rendre compte de tant d'âmes, et qu'à peine j'avais songé à la mienne, j'ai laissé les honneurs, j'ai renoncé à la gloire, et je viens, fuyant leurs illusions, chercher à me désabuser sûrement dans ces solitudes, où se trouve la vérité sans fard. Je vais à Rome, afin d'obtenir du Pape la permission de pouvoir fonder un saint ordre d'ermites. Mais votre attaque audacieuse coupe en même temps le fil de mes projets et de ma vie.

EUSÈBE.

Quel est ce livre, dites-moi ?

ALBERT.

C'est le fruit de mes études pendant de longues années.

EUSÈBE.

Que renferme-t-il ?

ALBERT.

Il traite de la vraie origine de ce bois divin et descendu du ciel, sur lequel le Christ, par sa force et son courage, triompha en mourant de la mort elle-même. Ce livre, enfin, est intitulé : *Les miracles de la Croix*.

EUSÈBE.

Qu'il est beau de voir la violence de ce dur plomb s'amollir ainsi plus que la cire ! Plût à Dieu que ma main, avant de faire de ce livre le but de cette cruelle décharge, fût brulée dans ses flammes! Emportez vos vêtements et votre argent, je vous donne la vie, je ne veux que ce livre. Vous autres, allez l'accompagner, jusqu'à ce qu'il soit en sûreté.

ALBERT.

Je vais m'en aller, en demandant au Seigneur qu'il vous donne sa lumière, pour vous faire voir l'égarement où vous vivez.

EUSÈBE.

Si vous voulez mon bien, demandez à Dieu qu'il ne permette pas que je meure sans confession.

ALBERT.

Je vous le promets, je serai l'instrument d'un si pieux désir, je vous en donne ma parole (tant votre clémence a fait d'impression sur mon cœur). Si vous m'appelez, quelque part que ce soit, je laisserai mon désert pour aller vous confesser, je suis prêtre, et je me nomme Albert.

EUSÈBE.

M'en donnez-vous votre parole ?

ALBERT.

Je la confirme en levant la main.

EUSÈBE.

Je baise de nouveau vos pieds. (ALBERT *sort avec* RICHARD *et les* BRIGANDS.)

SCÈNE IV.

EUSÈBE, CHILINDRIN.

CHILINDRIN.

Pour venir vous trouver, j'ai traversé la forêt d'un bout à l'autre.

EUSÈBE.

Qu'y-a-t-il, ami ?

CHILINDRIN.

Deux nouvelles assez mauvaises.

EUSÈBE.

Tu m'affliges en même temps que tu m'effraies, quelles sont-elles ?

CHILINDRIN.

La première (je voudrai ne pas vous la dire). Le père de Lisard a reçu....

EUSÈBE.

Achève, j'attends la suite.

CHILINDRIN.

Commission de vous prendre ou de vous tuer.

EUSÈBE.

Je redoute plus l'autre nouvelle, parce que j'éprouve un trouble extrême qui fait refluer toute ma vie au cœur, me présageant un malheur prochain. Qu'est-il arrivé ?

CHILINDRIN.

Julie...

EUSÈBE.

Je ne me trompe pas, quand je prévois des chagrins, puisqu'en m'annonçant un malheur, tu commences par nommer Julie ? Cela suffit pour m'attrister. Maudite soit la cruelle étoile, qui m'a forcé à ce combat! Enfin, poursuis, Julie...

CHILINDRIN.

Est dans un couvent séculier.

EUSÈBE.

La résignation me manque. Que le ciel me punisse,

par une vengeance si cruelle, de mes désirs trompés, de mes espérances détruites ! J'en viens à être jaloux du ciel même, parce qu'il m'épargne, mais quand je suis si coupable, que je vis en tuant, que je me nourris en volant, je ne puis devenir pire que ce que j'ai été. Que le dessein s'exécute promptement, puisque la résolution est désespérée. Appelle Celio et Richard. Je meurs d'amour !

CHILINDRIN.

Je vais les chercher. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

EUSÈBE.

Va et dis-leur que je les attends ici. — J'escaladerai le couvent qui la renferme ; aucun châtiment ne m'intimide. Car pour me voir maître de sa beauté, l'amour me contraint à recourir à la violence, à rompre la clôture, à violer l'asile sacré. Déjà je marche en désespéré, car, quand bien même l'amour ne me mettrait pas dans cette extrémité, je le ferais, ne fût-ce que pour commettre tant de crimes à la fois.

SCÈNE VI.

GIL, MENGA, EUSÈBE.

MENGA (*sans voir Eusèbe*).

Ah ! je vais le rencontrer, je suis née sous une si mauvaise étoile !

GIL.

Je n'irais pas ici, Menga ? Ne crains pas ce cruel

capitaine de brigands, n'aie pas peur de les rencontrer, j'ai une fronde et un bâton.

MENGA.

Gil, je crains sa barbarie ; vois Silvia, quand il l'attaqua ici... (1) (*elle aperçoit Eusèbe*). Ah ! seigneur, vous vous exposez, Eusèbe est ici.

GIL.

N'avancez pas par ici, seigneur.

EUSÈBE (*à part*).

Ces gens ne m'ont pas reconnu. Je veux me dissimuler.

GIL.

Voulez-vous que ce brigand vous tue ?

EUSÈBE (*à part*).

Ce sont des paysans. (*A haute voix.*) Comment pourrai-je vous payer de cet avis ?

GIL.

En fuyant ce coquin.

MENGA.

S'il vous saisit, seigneur, quoique vos actes et vos paroles ne l'inquiètent guères, il vous tuera aussitôt, et croyez qu'en mettant, après vous avoir assassiné, une croix sur votre cadavre, il pense vous faire une grande grâce.

SCÈNE VII.

Les précédents, RICHARD, CÉLIO.

RICHARD.

Ou l'as-tu laissé ?

(1) On supprime ici quelques vers peu décents.

CÉLIO.

Ici.

GIL.

C'est un voleur, ne l'attends pas.

RICHARD.

Eusèbe, que voulez-vous ?

GIL.

Il l'a appelé Eusèbe ?

MENGA.

Oui.

EUSÈBE.

Oui, je suis Eusèbe. Qu'avez-vous contre moi ? Personne ne répond ?

MENGA.

Gil, as-tu un bâton et une fronde ?

GIL.

J'ai le diable qui puisse t'emporter.

CÉLIO.

Dans les plaines paisibles que forme le penchant de la montagne, et que la mer borde par derrière, j'ai vu une troupe de paysans, qui vient en armes contre vous. Je pense qu'elle n'est pas loin. C'est ainsi que Curcio exécute sa vengeance. Voyez ce que vous comptez faire ; rassemblez votre monde et partons.

EUSÈBE.

Il vaut mieux fuir maintenant, car cette nuit il y a de l'occupation. Vous deux, venez avec moi ; je vous confie, et j'ai raison, ma réputation et mon honneur.

*

RICHARD.

Vous le pouvez bien ; car, pour Dieu, je me ferais tuer à vos côtés.

EUSÈBE.

Paysans, je vous laisse la vie, seulement pour que vous portiez un message à mon ennemi. Dites à Curcio, que moi, avec tant de compagnons intrépides, je ne fais que défendre ma vie, mais que je ne le poursuis pas ; qu'il n'a pas de motif pour me poursuivre de la sorte. Car je n'ai pas donné la mort à Lisard avec guet-apens ou trahison ; je l'ai tué dans un combat corps à corps, sans avoir sur lui aucun avantage que je sache. Avant qu'il n'expirât, je l'ai porté dans mes bras à un endroit où il a pu se confesser ; cette action mérite de la reconnaissance. Mais s'il veut se venger, j'ai de quoi me défendre. *(aux brigands.)* Et maintenant, pour que ces paysans ne voient pas par où nous allons, attachez-les entre ces arbres, bandez-leur les yeux, pour qu'ils ne puissent rien observer.

RICHARD.

Il y a ici une corde.

CÉLIO.

Allons, dépêche-toi de venir.

GIL.

Ils m'ont mis en saint Sébastien.

MENGA.

Et moi en sainte Sébastienne ; mais attachez-moi tant que vous voudrez, seigneur, pourvu que vous ne me tuiez pas.

GIL.

Ah, seigneur, ne m'attachez pas ! que je sois un coquin, si je m'enfuis. Jure aussi, Menga, fais le même serment.

CÉLIO.

Les voici attachés.

EUSÈBE.

Mon projet va bien ; la nuit menace d'être sombre en étendant son voile ténébreux. Julie, quand le ciel te protégerait, je vais conquérir ta beauté. *(Les brigands s'en vont, laissant* GIL *et* MENGA *attachés.)*

SCÈNE VIII.

GIL, MENGA,

GIL.

Qui nous verrait maintenant, Menga, quoique cela nous coûte cher, ne dirait-il pas que c'est ici le Peralvillo du village (1) ?

MENGA.

Viens par ici, Gil, car je ne puis marcher.

GIL.

Menga, viens d'abord me détacher ; et je te détacherai aussitôt.

MENGA.

Viens-y le premier toi ; tu parles hors de propos.

(1) Suivant Damas Hinard Peralvillo est un bourg près de Ciudad-Rodrigo où la justice était expéditive ; il traduit ainsi : « on ne pourra pas dire que ce n'est pas ici le Peralvillo du pays. »

GIL.

Veux-tu dire qu'il viendra quelqu'un ? Je gage qu'il ne viendra ni un muletier chantant sa chanson gaîment, ni un étudiant occupé à manger, ni un pèlerin marmottant des oraisons, tout cela se trouve sur tous les chemins, mais sur celui-ci tout cela manquera. Mais, c'est ma faute (*il écoute*). Il me semble que j'entends des voix de ce côté. (*criant*) Arrivez vite. Seigneur, venez bien à propos pour me tirer d'un embarras où je suis depuis quelques instants.

MENGA.

Si par hasard, seigneur, vous cherchez une corde par cette forêt, je puis vous en procurer une.

GIL.

Celle-ci est plus grosse et meilleure.

MENGA.

Moi, comme je suis femme, j'espère bien trouver un remède à mes peines.

GIL.

Ne pensez pas à la galanterie ; détachez-moi le premier.

SCÈNE IX.

Les précédents, TIRSO, BRAS, CURCIO, OCTAVE.

TIRSO.

C'est de ce côté qu'on entend la voix.

GIL.

Tu brûles.

TIRSO.

Gil, qu'est-ce que cela veut dire ?

GIL.

Le diable est malin ; détache-moi, Tirso, et je te conterai mon malheur ensuite.

CURCIO.

Qu'y a-t-il ?

MENGA.

Venez bien à propos, seigneur, pour punir un traitre.

CURCIO.

Qui vous a mis dans cet état ?

GIL.

Qui ? Eusèbe, qui en effet dit... Mais que sais-je ce qu'il dit ! il nous a laissés ici dans un pareil embarras.

TIRSO.

Ne pleure pas ; car il a été très généreux aujourd'hui envers toi.

BRAS.

Il ne s'est pas si mal conduit, puisqu'il t'a laissé Menga.

GIL.

Ah, Tirso ! je ne pleure pas, de ce qu'il n'a pas été compatissant.

TIRSO.

Pourquoi donc pleures-tu ?

GIL.

Pourquoi ? parce qu'il m'a laissé Menga. Il a enlevé celle d'Antoine, et au bout de six mois, qu'elle

avait disparu, Antoine retrouve un jour sa femme. Nous fêtâmes cette trouvaille par un bal superbe, et il dépensa cent réaux.

CURCIO.

(1) ... Que j'arrive à entendre de telles horreurs sur ce barbare ? Qui vit jamais pareil malheur ?

MENGA.

Comme il veut s'en défaire ! jusqu'aux femmes, nous prendrons, si vous voulez, les armes pour venger votre offense.

GIL.

Qu'il fréquente ce lieu, c'est très certain ; et cette procession de Croix, que vous voyez, elles sont, seigneur, pour autant d'hommes qu'il a tués.

OCTAVE.

C'est ici la partie la plus retirée de la forêt.

CURCIO.

Ce fut ici, ô ciel, que je vis ce prodige d'innocence et de chasteté, dont, téméraire que je suis, j'ai tant de fois offensé la beauté par mes doutes ; je ne puis me refuser à croire un miracle si évident.

OCTAVE.

Quelle nouvelle fantaisie, seigneur, crée votre imagination ?

CURCIO.

Ce sont des douleurs, Octave, qui déchirent l'âme, et mes chagrins, qui me pressent de publier ma faute, comme je refuse à ma langue de les raconter, vont me sortir par les yeux. Faites, Octave, que cette

(1) On a supprimé quelques vers peu décents.

troupe que je suis me laisse seul, afin qu'ici, entre vous et moi, j'adresse mes plaintes au ciel.

OCTAVE.

Soldats, allons, dépêchez-vous.

BRAS.

Que dites-vous ?

TIRSO.

Que demandez-vous ?

GIL.

Épluchez-vous, n'entends-tu pas? nous allons vous épouiller (*ils s'en vont*).

SCÈNE X.

CURCIO, OCTAVE.

CURCIO.

A qui n'est-il pas arrivé quelquefois, lorsqu'on est plein de soucis, de se retirer dans la solitude, pour ne se dévoiler à personne ? Et moi, que tant de pensées viennent tourmenter à la fois, qui me font, avec mes larmes et mes soupirs, rivaliser avec l'air et la mer ; moi qui n'ai pour compagnon que moi-même dans ces muettes solitudes, je veux me distraire de mes maux par le souvenir de mon bonheur. Que ni les oiseaux, ni les fontaines ne soient des témoins comme je les désire ; à la fin, les fontaines murmurent, les oiseaux ont une langue. Je ne veux pour compagnie que celle de ces saules sauvages. Car qui en écoutant n'apprend rien, ne peut parler. Cette forêt a été le théâtre de l'événement le

plus remarquable, parmi les prodiges de jalousie que raconte l'antiquité ; l'innocence était certaine. Mais quel homme pourra se débarrasser des soupçons, lorsque en lui les vérités sont des mensonges ? La jalousie est la mort de l'amour. Elle ne pardonne à personne ; elle ne dédaigne pas la bassesse de la condition, et n'a pas d'égard pour ce qui est respectable. J'ai donc, ici, je le répète, Rosmire et moi..., quand je me souviens, ce n'est pas assez que mon cœur se serre, ce n'est pas assez que la voix me manque ; pas une fleur qui ne m'effraie, pas une feuille qui ne m'épouvante, pas une pierre qui ne me stupéfie, pas un tronc d'arbre qui ne m'intimide, pas un rocher qui ne m'accable, pas une forêt qui ne me menace ; car ils ont tous été les témoins d'un forfait infâme. Je tirai l'épée, et elle, sans se troubler ni s'effrayer, parce que quand l'honneur est attaqué jamais l'innocent n'est lâche : « Mon époux, me dit-elle, arrête-toi. Je ne te demande pas de ne pas me mettre à mort, si tel est ton désir, car comment pourrais-je te refuser une vie qui t'appartient ? Je te demande seulement de me dire auparavant pourquoi je meurs. Laisse-moi t'embrasser. » Je lui répondis : « C'est dans tes entrailles, vipère, que tu portes la cause de ta mort. J'ai une preuve suffisante dans le fruit infâme que tu attends. Mais tu ne le verras pas ; auparavant je te donnerai la mort, et serai ton bourreau et celui d'un petit ange. » — « Si malheureusement, me dit-elle alors, tu en es arrivé, mon époux, à me croire coupable, il est juste que tu me tues. Mais cette Croix que j'embrasse, poursuivit-elle, en me montrant une Croix qui était devant nous, cette Croix, je la prends

à témoin que je ne t'ai jamais trompé, ni offensé. Qu'elle seule vienne à mon aide, c'est justice. » J'aurais dû alors me jeter à ses pieds plein de repentir, car son innocence se lisait sur son visage. Celui qui médite un crime, doit regarder d'abord ce qu'il va faire. Une fois qu'il s'est décidé, quand même il chercherait à revenir, afin de ne pas se donner tort, il faut qu'il exécute son dessein. Moi donc, non parce que je doutais de la sincérité de sa déclaration, mais pour que mon crime s'accomplit, furieux je levai le bras, frappant à tort et à travers. Je devais avoir donné mille blessures ; mais mes coups ne frappèrent que l'air. Elle demeura comme morte au pied de la Croix ; je voulus fuir, je me rendis à ma maison. Là, je la trouvai plus belle que l'aube, quand dans ses bras elle nous présente le soleil son enfant ; elle tenait entre ses bras Julie, chef-d'œuvre de beauté et de grâce. Quel bonheur peut être comparé au mien ? Elle avait mis son enfant au monde ce soir même, au pied de la Croix ; et comme signe divin, par lequel Dieu attestait ce grand miracle, la petite fille qu'elle avait enfantée, bienheureuse d'une telle marque, portait sur la poitrine une croix, couleur de feu et de sang. Mais ce bonheur était troublé, parce qu'un autre nouveau-né était resté dans la forêt. Car au milieu de ses cruelles douleurs, elle sentit qu'elle était accouchée de deux enfants ; et moi alors....

OCTAVE.

Je vois une troupe de brigands qui traverse la vallée, et avant que la nuit ne tombe, il sera bon, seigneur, que vous descendiez de la montagne pour

les rencontrer, de peur de l'obscurité, car ils connaissent la forêt, et nous non.

CURCIO.

Eh bien ! que mes gens aillent tous ensemble en avant. Il n'y a pas de vrai bonheur pour moi, tant que je ne serai pas arrivé à me venger. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE XI.

Un terrain devant les murs d'un couvent. Il fait nuit.

EUSÈBE, RICHARD, CÉLIO *portant une échelle.*

RICHARD.

Arrive sans bruit, et mets l'échelle de ce côté.

EUSÈBE.

Je vais être Icare, moins les ailes ; Phaéton, moins le char de feu ; je prétends escalader le soleil, et si la lumière veut m'aider, j'irai même au delà du firmament. Quand je serai monté, retirez cette échelle et attendez que je vous fasse signe. Celui qui s'expose à monter, qu'il monte d'abord ; qu'il descende ensuite blessé, et réduit en cendres, la douleur qu'il éprouvera en descendant ne peut le faire renoncer à la gloire d'être monté.

RICHARD.

Qu'attendez-vous ?

CÉLIO.

Quel obstacle arrête votre orgueilleux dessein ?

EUSÈBE.

Ne voyez-vous pas cette flamme qui me menace ?

RICHARD.

Seigneur, ce sont des fantômes forgés par la peur.

EUSÈBE.

Moi avoir peur !

CÉLIO.

Montez.

EUSÈBE.

Je monte. Quoique aveuglé par un tel éclat, je me jette dans les flammes. Le feu de l'enfer ne me pourrait arrêter. *(Il monte et entre.)*

CÉLIO.

Il est entré.

RICHARD.

C'est une imagination provenant de son effroi et qui domine son esprit, ou bien c'est une illusion.

CÉLIO.

Retire l'échelle.

RICHARD.

Nous devons l'attendre ici jusqu'au jour.

CÉLIO.

Il y a eu de la hardiesse à entrer ; cependant je serais plus content d'être avec ma paysanne ; mais ensuite, il y aura temps pour tout. *(Ils s'en vont.)*

SCÈNE XII.

Le corridor d'un couvent. Suite de cellules.

EUSÈBE, *ensuite* JULIE.

EUSÈBE.

J'ai parcouru le couvent sans être aperçu de personne. Partout où j'ai porté mes pas, guidé par mon

destin, j'ai visité une infinité de cellules de religieuses, dont les étroites portes sont ouvertes ; dans aucune je n'ai trouvé Julie. Où m'emportez-vous, espérances toujours trompées? Quelle horreur ! Quel muet silence ! Quelle obscurité fâcheuse ! Il y a une lumière ici ; c'est sa cellule, voici Julie. Pourquoi hésiter ? *(Il tire un rideau, et on voit* JULIE *endormie.)* Ai-je si peu de courage, que je crains maintenant de lui parler ? Avec mon hésitation, en même temps que je m'excite, la peur me rend lâche. Mais cette beauté, l'humilité de son costume la protège ; car dans la femme la vraie beauté est sa chasteté même. Cette beauté si extraordinaire, objet de mon honteux amour, produit en moi un tel effet, qu'en même temps j'éprouve le désir à la vue de cette beauté, le respect en présence de cette chasteté. Julie ! ah Julie !

JULIE.

Qui me nomme ? mais, ô ciel, que vois-je ? est-ce le fantôme de mes désirs, ou le délire de mon imagination ?

EUSÈBE.

Est-ce que ma vue peut ainsi t'effrayer ?

JULIE.

Qui donc n'aurait la pensée de te fuir ?

EUSÈBE.

Arrête-toi, Julie !

JULIE.

Que veux-tu, fantôme, qui n'existes que dans mon imagination, et qui n'es qu'une vaine apparence ? Es-tu, pour mon malheur, un jeu de mon esprit, une

figure produite par l'illusion, un corps imaginaire, un spectre de la nuit ?

EUSÈBE.

Julie, écoute. Je suis Eusèbe, vivant, à tes pieds. Si telle était ta volonté, je serais toujours près de toi.

JULIE.

Je vois clair maintenant, en t'entendant. Je considère que ma pudeur offensée aimerait mieux trouver en toi un être imaginaire qu'un être réel, puisque ici je meurs de mes larmes, et vis de mes chagrins. Que veux-tu ? je suis tremblante ? Que cherches-tu ? je suis mourante. Quel est ton dessein ? j'ai peur. Quelle est ton intention ? j'ai un doute affreux. Comment es-tu venu jusqu'ici ?

EUSÈBE.

Tout est extrême pour moi, mon amour, ma douleur et ta cruauté ; elles vont aujourd'hui triompher de moi. Jusqu'à ce que je t'aie vue enfermée ici, j'ai souffert, avec une espérance assurée. Mais en voyant ta beauté perdue, j'ai foulé aux pieds et le respect d'un asile sacré et la loi de la clôture. Que ce soit un droit ou une injustice, c'est notre faute à tous les deux. J'ai pour moi deux mobiles puissants, la force et le désir. Le ciel ne peut pas s'irriter contre mon dessein. Avant cette tentative, tu étais mariée en secret ; et l'on ne peut joindre dans la même personne le mariage et les vœux de religion.

JULIE.

Je ne nie pas le lien d'amour qui nous fit unir avec bonheur nos deux volontés ; ce fut en consé-

quence de cette union que je t'appelai mon époux bien-aimé. Tout s'est passé ainsi, je le confesse. Mais ici, en faisant des vœux de religieuse, je suis devenue l'épouse du Christ, je lui ai donné ma parole et ma main. Je suis à lui, que me veux-tu maintenant ? Va-t-en, épouvante le monde en tuant les hommes, en violant les femmes. Va-t-en, Eusèbe ; n'espère pas recueillir le fruit de ton fol amour ; conçois des sentiments d'horreur, pense que je suis dans un lieu sacré.

EUSÈBE.

Plus ta défense est vigoureuse, plus mon désir est violent. Maintenant que j'ai escaladé les murs du couvent et que je t'ai vue, ce n'est pas l'amour qui me possède, c'est un plus secret désir. Cède-moi, ou je dirai que c'est toi-même qui m'as fait venir, que tu m'as tenu plusieurs jours enfermé dans ta cellule. Et puis mon malheur me jette dans le désespoir. Je vais crier. Sachez...

JULIE.

Arrête-toi, Eusèbe, considère... ah ! malheureuse que je suis, j'entends des pas de ce côté ; on se rend au chœur. Ciel ! je ne sais à quoi me résoudre ! Ferme cette cellule, tu vas y rester. Car une crainte chasse une autre crainte.

EUSÈBE.

Que mon amour est puissant !

JULIE.

Que ma destinée est rigoureuse !

(*La cellule se ferme.*)

SCÈNE XIII.

Terrain devant le couvent. RICHARD, CÉLIO.

RICHARD.

C'est trois heures, il tarde beaucoup.

CÉLIO.

Celui qui jouit de son bonheur dans l'obscurité de la nuit, Richard, n'appelle jamais la clarté du jour. Je gage qu'il lui semble que jamais le soleil ne s'est levé si matin, et qu'aujourd'hui il a hâté sa course.

RICHARD.

C'est vrai, il fait jour trop tôt pour celui qui désire, et trop tard pour celui qui jouit.

CÉLIO.

Ne crois pas que j'attende que le soleil paraisse à l'Orient.

RICHARD.

Il y a encore deux heures.

CÉLIO.

Je ne pense pas qu'Eusèbe le dise.

RICHARD.

C'est juste ; parce qu'enfin les heures de ton attente sont celles de son bonheur.

CÉLIO.

Sais-tu, Richard, que j'en suis venu à soupçonner que Julie l'a fait appeler ?

RICHARD.

Sans doute, si l'on n'était pas appelé, se hasarderait-on à escalader un couvent ?

CÉLIO.

N'as-tu pas entendu, Richard, du bruit de ce côté?

RICHARD.

Oui.

CÉLIO.

Eh bien ! apporte l'échelle.

SCÈNE XIV.

Les précédents, JULIE, EUSÈBE *au haut de l'échelle.*

EUSÈBE.

Laisse-moi, femme.

JULIE.

Comment, quand cédant à tes désirs, émue par tes soupirs, vaincue par tes prières, touchée de tes larmes, j'offense Dieu doublement, comme mon Dieu et comme mon époux, tu laisses mes bras, ne montrant plus que du dédain sans laisser d'espérances, et du mépris sans même m'avoir possédée ! Où vas-tu ?

EUSÈBE.

Femme, que veux-tu ? Laisse-moi, je m'enfuis de tes bras, parce que j'y ai vu je ne sais quel prodige divin. Tes yeux lancent des flammes, tes soupirs sont de feu, chaque raison que tu donnes est un volcan, chacun de tes cheveux un rayon éclatant, chacune de tes paroles est la mort pour moi, chaque faveur un enfer. Tant j'ai été effrayé à la vue de la Croix que tu portes sur ta poitrine ! C'est un signe miraculeux, et que le ciel ne permette pas que, mal-

gré mes crimes énormes, je perde le respect pour la Croix ! Car, si je la rends témoin des fautes que je commets, de quel front puis-je l'appeler à mon aide ? Reste dans ton couvent, Julie ; je ne te méprise pas, au contraire, je t'adore maintenant davantage.

JULIE.

Écoute, Eusèbe, arrête-toi.

EUSÈBE.

Voici l'échelle.

JULIE.

Arrête ou enlève-moi.

EUSÈBE.

Je ne puis *(il descend)*. Car, sans jouir du bonheur que je me promettais, je te laisse. Que le ciel me protège, je tombe. (*Il tombe.*)

RICHARD.

Qu'y a-t-il ?

EUSÈBE.

Ne vois-tu pas l'air peuplé de rayons ardents ? Ne vois-tu pas le ciel sanglant tomber tout entier sur moi ? Où puis-je être en sûreté, si le ciel se montre irrité ? Croix divine, je vous promets, je vous fais le vœu solennel, accompagné de toutes les garanties que je puis y joindre, de réciter, partout où je vous apercevrai, un *Ave Maria*, les genoux à terre. (*Ils s'en vont tous les trois, laissant l'échelle contre le mur.*)

SCÈNE XV.

JULIE.

Je reste toute troublée et confuse. Sont-ce là tes assurances, ingrat ? Sont-ce là les excès de ton

amour ? ou bien est-ce le terme du mien ! Pour m'amener à satisfaire ton désir, tu as employé les menaces et les prières, tantôt comme un amant, tantôt comme un maître, tu as lutté contre moi ; mais dès que tu as pu croire avoir obtenu ton bonheur et ma honte, avant de vaincre, tu t'enfuis. Qui donc, si ce n'est toi, a vaincu par la fuite ? je suis perdue, ciel miséricordieux ! Pourquoi la nature a-t-elle créé des poisons, puisqu'elle avait pour donner la mort le mépris ? C'est lui qui m'ôte la vie ; car, avec de nouveaux tourments, c'est le mépris que je cherche. Qui a jamais vu un effet si singulier de l'amour? Quand Eusèbe me priait les yeux baignés de larmes, je le repoussais ; maintenant, il me repousse, et je le prie. Nous sommes ainsi, pauvres femmes, qui, contrairement à nos désirs, ne voulons pas accorder nos faveurs, en même temps que nous le désirons. Personne ne nous aime véritablement, s'il prétend obtenir la récompense de son amour ; quand nous sommes aimées, nous dédaignons ; quand nous sommes dédaignées, nous aimons. Je ne regrette pas de ne point être aimée de lui, je regrette de me voir abandonnée. Il a sauté par ici, je m'élancerai derrière lui. Mais qu'est-ce ceci ? N'est-ce pas une échelle ? Oui. Quelle pensée affreuse ! Arrête-toi, mon imagination, ne me perds pas, car je crois que si j'en viens à te céder, j'en viens à commettre un crime. Eusèbe n'a-t-il pas pour moi escaladé les murs d'un couvent? Ne me suis-je pas réjouie de le voir exposé à tant de dangers pour moi ? Eh bien, pourquoi hésiter ? Qui me rend lâche ? Que puis-je craindre ? J'en ferai autant pour sortir qu'il en a fait pour

entrer. Si c'est la même chose, il se réjouira aussi de me voir risquer autant pour lui. J'ai cédé, donc la faute est la même. Mais si le péché est aussi grand, pourquoi le plaisir serait-il moindre ? Si j'ai cédé, si Dieu m'a retiré sa main, ne puis-je obtenir le pardon d'une faute, si grande qu'elle soit ? mais pourquoi attendre ? (*Elle descend par l'échelle.*) C'est le respect du monde, de l'honneur, de Dieu que je foule aux pieds, quand, aveugle volontaire, je me précipite les yeux fermés. Je suis un démon, moi, qui suis tombée du haut du ciel. Car sans garder l'espérance de remonter, je ne me repens pas. Me voici hors de l'asile sacré, et le silence de la nuit avec son obscurité me remplit d'horreur et de crainte. J'avance tellement à tâtons que je me heurte dans les ténèbres, et toutefois je ne tombe pas, toute coupable que je sois. Où vais-je? Que vais-je faire? Quel est mon but? Au milieu de la muette confusion de tant d'horreurs, j'ai peur ; mon sang se glace, mes cheveux se hérissent. Mon imagination troublée me représente des fantômes dans l'air, la voix de l'écho prononce mon arrêt. Mon crime, qui tout à l'heure animait mon courage, m'intimide maintenant. A peine puis-je mouvoir les pieds, la frayeur les a chargés d'entraves. Il me semble que je porte sur les épaules un lourd fardeau qui m'accable ; je suis toute glacée. Je n'irai pas plus loin, je veux retourner au couvent, où je pourrai obtenir le pardon de ce péché. Car j'ai tant de confiance en la clémence divine, que je crois que ni les étoiles du ciel, ni les sables de la mer, ni les atomes de l'air, fussent-ils réunis ensemble, ne formeraient pas même une légère partie des péchés

que Dieu peut pardonner. J'entends des pas, je me retire de ce côté, jusqu'à ce qu'on ait disparu ; ensuite je remonterai, sans qu'on me voie.

SCÈNE XVI.

RICHARD, CÉLIO.

RICHARD.

Dans le saisissement d'Eusèbe, l'échelle est restée ici, je reviens maintenant la cherchet ; de peur que, le jour paraissant, on ne la voie dressée contre ce mur. (*Ils prennent l'échelle et s'en vont, Julie revient à l'endroit ou était l'échelle.*)

SCÈNE XVII.

JULIE.

Il sont partis, maintenant je pourrai monter sans qu'on s'en aperçoive. Qu'est-ce ceci ? N'est-ce pas ici le mur ou était l'échelle ? Mais je crois qu'elle est de cet autre côté... Elle n'y est pas non plus. Ciel ! comment monter ? ah ! je comprends mon malheur. Ainsi, ô Dieu, vous me refusez l'entrée dans votre maison, puisque quand je veux y revenir repentante, je ne le puis. Si donc vous me refusez votre clémence, mes actes de femme désespérée étonneront le ciel, épouvanteront le monde, feront la surprise de tous les temps, inspireront de l'horreur au péché lui-même et de la terreur à l'enfer.

TROISIÈME JOURNÉE.

SCÈNE I.

Un terrain dans les montagnes.

GIL, *couvert de croix, portant une grande croix sur la poitrine.*

GIL.

Je vais dans cette forêt pour chercher du bois, comme Menga m'y a envoyé ; et pour y marcher en sûreté, j'ai trouvé aujourd'hui une excellente invention. On dit qu'Eusèbe a une grande dévotion à la Croix, aussi je me suis armé de la tête aux pieds. Aussitôt dit, aussitôt fait. C'est lui, par Dieu ! je ne trouve pas, dans ma frayeur, où je pourrai être en sûreté ; je suis hors de moi. Cette fois il ne m'a pas vu ; je voudrais bien me cacher de ce côté, jusqu'à ce qu'il soit passé. J'ai trouvé un buisson épineux pour me cacher. Ce n'est rien, la plus petite épine est si longue ; Dieu vivant ! elle pique plus que de perdre un pari, plus que de souffrir le dédain d'une dame laide, qui reçoit tout le monde, plus que d'être jaloux d'un imbécile.

SCÈNE II.

GIL, EUSÈBE.

EUSÈBE.

Je ne sais où aller ; le chagrin donne une longue vie, et jamais la mort ne vient à celui qui est fatigué

de vivre. Julie, je me suis vu dans tes bras, quand j'étais assez heureux pour faire de tes bras de nouveaux liens d'amour. Enfin j'ai renoncé, sans en jouir, au bonheur que je tenais. Ce n'a pas été ma faute, un obstacle plus secret m'a empêché. Car en dominant ma volonté, il m'a forcé à respecter sur ta poitrine la Croix que je porte sur la mienne. Nous sommes nés tous les deux, Julie, avec cette empreinte ; c'est un mystère caché que Dieu seul peut expliquer.

GIL *(à part).*

Cela me pique trop, je ne puis y tenir.

EUSÈBE.

Il y a du monde entre ces branches. Qui vive ?

GIL.

Cela se gâte, malgré mon stratagème.

EUSÈBE.

Un homme attaché à un arbre, qui a une Croix suspendue au cou ! Il faut que j'accomplisse mon vœu, en m'agenouillant.

GIL.

A qui adresses-tu ta prière, Eusèbe ? que prétends-tu ? Si tu m'adores, pourquoi m'attacher ? Si tu m'attaches, pourquoi me réciter des prières ?

EUSÈBE.

Qui es-tu ?

GIL.

Tu ne reconnais pas Gil ? Depuis que tu m'as laissé ici attaché, mes cris n'ont servi de rien, pour que quelqu'un, cruel destin ! vint me détacher.

EUSÈBE.

Mais ce n'est pas ici que je t'ai laissé ?

GIL.

C'est la vérité, seigneur. Mais quand j'ai vu que personne ne venait, j'ai marché d'arbre en arbre, tout attaché, jusqu'à ce que je fusse arrivé ici. C'est là la raison d'un si étrange événement.

EUSÈBE *(à part).*

C'est un homme simple, je saurai quelque chose de ce qui me menace. *(Haut.)* Gil, je te porte de l'affection, depuis le moment où je te parlai l'autre jour; je veux qu'ici nous soyons amis.

GIL.

Vous avez raison, et je voudrais, puisque nous sommes si bons amis, ne pas aller là-bas et m'occuper par ici (car nous serons tous brigands, et tu dis que c'est une vie si heureuse)et ne pas aller travailler de toute l'année.

EUSÈBE.

Eh bien ! reste avec moi.

SCÈNE III.

Les précédents, RICHARD *et les brigands, conduisant* JULIE *habillée en homme, le visage couvert.*

RICHARD.

Au bas du chemin qui traverse cette montagne, nous avons fait tout à l'heure une prise, qui, selon son importance, te fera plaisir, je crois.

EUSÈBE.

C'est bien, nous en parlerons bientôt. Sache maintenant que nous avons un nouveau camarade.

RICHARD.

Qui est-ce ?

GIL.

Gil, ne me vois-tu pas ?

EUSÈBE.

Ce paysan, quoiqu'il te paraisse simple, connait admirablement tout ce pays, montagne et plaine, il nous y servira de guide. En outre, il ira au camp de l'ennemi, et y sera mon espion. Tu peux lui donner une arquebuse et un habillement.

CÉLIO.

Les voici.

GIL.

Qu'on ait pitié de moi, qui en viens à m'enrôler dans cette bande.

EUSÈBE.

Quel est ce gentilhomme, qui se couvre le visage ?

RICHARD.

Il n'a pas été possible de lui faire dire sa patrie, et son nom ; parce qu'il prétend ne les faire connaître qu'au capitaine.

EUSÈBE.

Vous pouvez vous découvrir, car vous êtes en ma présence.

JULIE.

Vous êtes le capitaine ?

EUSÈBE.

Oui.

JULIE.

(*A part*) ah, Dieu !

EUSÈBE.

Dites-moi qui vous êtes, et ce que vous êtes venu faire.

JULIE.

Je vous le dirai, quand nous serons les deux seuls.

EUSÈBE.

Retirez-vous tous un instant. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

EUSÈBE, JULIE.

EUSÈBE.

Maintenant que vous êtes seul avec moi, et qu'il n'y a que les arbres et les fleurs pour être les muets témoins de vos paroles, enlevez le voile qui vous cache le visage, et dites-moi qui vous êtes ? où vous allez ? que prétendez-vous ? parlez.

JULIE.

Pour que tu saches d'un seul coup pourquoi je suis venu et qui je suis (*elle dégaîne*), tire ton épée ; maintenant je te dis que je suis quelqu'un qui vient pour te tuer.

EUSÈBE.

Je me mets en défense devant votre audace qui m'épouvante. Je dois dire que j'éprouve plus de peur de votre action que de votre voix.

JULIE.

Bas-toi, lâche, avec moi, et tu verras que par ta mort je t'enlèverai la vie et la honte.

EUSÈBE.

C'est plutôt pour me défendre que pour vous blesser que je me bats. Il m'importe que vous viviez ; car si je vous tue dans ce duel, j'ignore pourquoi, et si vous me tuez, il en est de même. Découvrez-vous donc, si cela vous plaît.

JULIE.

C'est bien dit, parce que, quand on venge son honneur, si l'offenseur ignore pourquoi il est puni, l'offensé n'est pas satisfait. (*Elle se découvre.*) Me connais-tu ? pourquoi cette épouvante? pourquoi me regardes-tu ?

EUSÈBE.

C'est que, accablé à la fois par la vérité et le doute, en proie à l'égarement, je m'épouvante de ce que je vois, je m'effraie de ce que je regarde.

JULIE.

Enfin, tu m'as vue.

EUSÈBE.

Oui, et en te voyant, mon trouble est devenu tel, que si auparavant mes sens aveuglés désiraient te voir, maintenant désabusé je donnerais pour ne pas t'avoir vue autant que j'aurais donné pour te voir. Toi, Julie, dans cette forêt? toi, en habit profane, doublement déshonorant pour toi? Comment es-tu venue seule ici ? que veut dire cela?

JULIE.

Tes mépris et mes illusions perdues en sont cause. Afin que tu voies qu'une femme est une flèche rapide, une balle, un éclair, quand elle court après son désir, non seulement j'ai pris plaisir aux crimes que j'ai commis jusqu'ici, mais encore je suis heureuse de les commettre de nouveau. Je suis sortie du couvent, je suis venue dans la forêt ; et comme un berger me dit que j'étais insensée de suivre ce chemin, saisie d'une crainte folle, pour éviter le danger, je m'assurai de lui, en lui donnant la mort, avec un couteau qu'il portait à sa ceinture. Je me servis du même instrument pour tuer un voyageur qui me proposa poliment de me mettre en croupe sur son cheval pour me reposer de ma fatigue. A la vue d'un village, il voulut y entrer, et moi je le payai de son bienfait en lui donnant la mort dans un lieu inhabité. Pendant trois jours et trois nuits, dans ce désert, je n'eus pour nourriture que des plantes sauvages, pour lit que des roches nues. J'arrivai à une pauvre cabane, dont le toit de chaume me parut un pavillon doré, dans la tranquillité de mes sentiments. J'y trouvai une villageoise qui exerça envers moi une généreuse hospitalité, rivalisant de zèle pour me plaire avec le berger son mari. Je pus me remettre dans leur logis de ma faim et de ma fatigue ; la table était bonne, quoique pauvre, les mets grossiers, mais propres. Quand je me séparai de mes hôtes, voulant éviter qu'ils pussent dire : « Oui, nous l'avons vue, » l'honnête berger, qui était venu me montrer le chemin dans la forêt, fut tué de ma main ; je revins aussitôt à la cabane pour en faire autant à

sa femme. Considérant alors que mon costume me trahissait, je résolus d'en changer. Enfin, après diverses aventures, avec les armes et les habits d'un chasseur, dont le sommeil n'eut de réveil que dans la mort, je suis arrivée ici, surmontant les dangers, méprisant les obstacles, et brusquant mes desseins.

EUSÈBE.

Je t'écoute avec tant d'étonnement, je te regarde avec tant de frayeur, que tu sembles à mes oreilles un charme, si tu es à ma vue un serpent. Julie, je ne te méprise pas, mais je crains les dangers dont me menace le ciel ; c'est pour cela que je m'éloigne. Retourne à ton couvent. Pour moi je vis dans la crainte de cette Croix, et pour cela je te fuis. — Mais quel est ce bruit ?

SCÈNE V.

Les précédents, les BRIGANDS.

RICHARD.

Préparez-vous à vous défendre, seigneur. Loin du chemin, à travers la forêt, Curcio et ses gens sont à votre recherche. De tous les villages voisins, leur nombre s'est tellement accru, qu'ils arrivent contre vous, vieillards, femmes et enfants. Curcio dit qu'il va venger dans votre sang celui d'un fils tué par votre main ; il jure de vous conduire, pour votre châtiment ou la vengeance de tant de victimes, prisonnier à Sienne, mort ou vif.

EUSÈBE.

Julie, nous parlerons plus tard. Couvre-toi le vi-

sage, et viens avec moi. Il ne faut pas que tu tombes au pouvoir de ton père et ton ennemi. — Soldats, voici le moment de montrer de la valeur et de l'intrépidité. Afin que personne ne faiblisse, considérez qu'ils viennent avec audace pour nous donner la mort, ou nous faire prisonniers, ce qui est la même chose ; et si notre vie était épargnée, nous nous verrions dans la prison publique maltraités et déshonorés. Donc, si nous connaissons le sort qui nous attend, qnand la vie et l'honneur sont en jeu, qui craindrait le plus terrible danger ? Qu'ils ne croient pas que nous les craignons, marchons à leur rencontre ; la fortune est toujours du côté du plus audacieux !

RICHARD.

Il n'y a plus qu'à marcher, car ils arrivent à nous.

EUSÈBE.

Prévenons-les, et que personne ne soit lâche. Car, vive le ciel ! si j'en vois un fuir ou reculer, j'ensanglanterai le fil de cette épée dans sa poitrine, avant d'atteindre celle de l'ennemi.

SCÈNE VI.

Les précédents, CURCIO *et sa troupe en dedans.*

CURCIO.

J'ai aperçu le traitre Eusèbe dans l'épaisseur de la forêt ; pour se défendre vainement, il s'enferme dans les rochers comme dans des murailles.

LES AUTRES.

Oui; entre les branches touffues, nous les découvrons d'ici.

JULIE.

Ah ! ce sont eux ?

(Elle se sauve.)

EUSÈBE.

Attendez, villageois. Car, vive Dieu ! les champs teints de votre sang vont se changer en fleuves.

RICHARD.

La foule de ces lâches paysans est innombrable.

CURCIO.

Où es-tu, Eusèbe, où te caches-tu ?

EUSÈBE.

Je ne me cache pas, je marche à toi.

(*Tous sortent, on entend le bruit des arquebuses.*)

SCÈNE VII.

Un autre côté de la montagne. JULIE.

JULIE.

A peine je foule l'herbe de la forêt que j'ai cherchée, que j'entends des voix horribles, que je vois des champs de guerre. Les échos de la poudre qui détonne, l'éclat de l'acier qui brille blessent mes yeux ou troublent mon oreille. Mais qu'est-ce que je vois? Dispersé et vaincu, tout l'escadron d'Eusèbe se retire déjà devant l'ennemi. Je veux me joindre aux gens d'Eusèbe, lui rendre mes bonnes grâces. Si je puis les ranimer, je serai, pour le défendre, l'étonnement du monde, le fer de la Parque, le fléau cruel de leurs existences, l'épouvante, par ma vengeance, de la postérité, et l'admiration de ce siècle.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

GIL, *vêtu en brigand.*

GIL.

Quand, pour me sauver, à peine me suis-je fait apprenti brigand, que déjà, parce que je suis brigand, je me vois en un tel danger. Lorsque j'étais laboureur, les laboureurs avaient le dessous ; maintenant que je suis de la bande des vauriens, il en arrive de même. Sans être avare, je porte avec moi le malheur. Je suis si peu chanceux que cent fois je m'imagine que si j'étais juif, tous les juifs seraient aussi malheureux.

SCÈNE IX.

GIL, MENGA, BRAS, TIRSO *et autres villageois.*

MENGA.

A eux, ils sont en fuite !

BRAS.

Il ne faut pas qu'il en reste un seul en vie.

MENGA.

Un d'eux s'est caché près d'ici.

BRAS.

Mort à ce brigand !

GIL.

Regardez, c'est moi.

MENGA.

Le costume nous a déjà fait voir qu'il est de la bande des brigands.

GIL.

Le costume vous en a menti, comme un grand coquin qu'il est.

MENGA.

Frappe-le, toi.

BRAS.

Bats-le, te dis-je.

GIL.

Je suis assez frappé, et assez battu, faites attention.

TIRSO.

Tu n'as pas besoin de nous avertir ; tu es un brigand.

GIL.

Regardez-moi, je suis Gil, est-il entêté ?

MENGA.

Que ne parlais-tu auparavant, Gil ?

TIRSO.

Mais, Gil, tu ne l'avais pas dit ?

GIL.

Comment auparavant, quand dès le commencement je vous ai dit que c'est moi ?

MENGA.

Que fais-tu ici ?

GIL.

Ne le vois-tu pas ? J'offense Dieu dans le cinquième commandement ; je tue à moi seul plus qu'un médecin et qu'un été travaillant ensemble.

MENGA.

Quel est ce costume ?

GIL.

Voilà le diable. J'ai tué un brigand, et je me suis mis son habit.

MENGA.

Eh bien, dis, comment n'est-il pas taché de sang, si tu l'as tué ?

GIL.

Cela se comprend ; il est mort de peur, en voilà la raison.

MENGA.

Viens avec nous, nous sommes vainqueurs, à la poursuite des brigands, qui ont lâchement pris la fuite.

GIL.

Plus de cet habit, quand je devrais grelotter de froid. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE X.

EUSÈBE, CURCIO, *tous les deux l'épée à la main.*

CURCIO.

Nous voilà seuls tous les deux ; que le ciel soit béni d'avoir bien voulu remettre la vengeance à mon bras, et de n'avoir pas chargé des mains étrangères de punir mon injure, ni une épée étrangère de te donner la mort.

EUSÈBE.

Le ciel n'a pas été, en cette occasion, irrité contre moi, en me faisant vous rencontrer, Curcio. Car si votre cœur est venu blessé, il retournera châtié et

vaincu, quoique je ne sais quel sentiment respectueux vous m'avez inspiré, qui fait que je redoute plus votre courroux que votre épée ; et quand bien même vos menaces pourraient m'effrayer, je ne tremble que quand je regarde vos cheveux blancs ; ils me rendent lâche.

CURCIO.

J'avoue, Eusèbe, que tu as pu diminuer en moi en grande partie la colère qui me fait te regarder à travers mon injure ; mais je ne veux pas que tu t'imagines imprudemment que mes cheveux blancs te fassent trembler, quand ma valeur peut le faire. Recommence à te battre ; aucune étoile, aucun signe favorable ne suffit à me faire renoncer à la vengeance que je tiens. Recommence à te battre.

EUSÈBE.

Moi avoir peur ? Vous avez pensé inconsidérément que j'éprouve de la crainte, quand c'est du respect. Quoi qu'il en soit, à vous dire vrai, la victoire que je désire, c'est de vous demander pardon, soumis à vos pieds. J'y dépose mon épée, qui en a fait trembler tant d'autres.

CURCIO.

Eusèbe, tu ne dois pas croire que j'aie le courage de te tuer désarmé. Voici mon épée. (*A part.*) Ainsi je renonce à l'occasion de lui donner la mort. (*Haut.*) Viens dans mes bras. (*Ils s'embrassent.*)

EUSÈBE.

Je ne sais quel effet vous avez produit en moi ; mon cœur, dans ma poitrine, malgré mes sentiments de vengeance et de courroux, envoie des larmes dans

mes yeux. Dans le trouble que j'éprouve, je voudrais, pour vous venger, me donner la mort. Vengez-vous sur moi ; ma vie est à vos pieds, seigneur, elle est à vous.

CURCIO.

Le fer d'un gentilhomme, même offensé, ne se souille pas du sang d'un adversaire qui se rend. C'est perdre en grande partie sa gloire, que de ternir sa victoire en versant le sang.

(*On entend en dedans ces mots :* Les voici.)

CURCIO.

Mes gens victorieux viennent me chercher, quand les tiens épouvantés ont pris la fuite. Je veux te donner la vie. Cache-toi. En vain je m'opposerais à la soif de vengeance d'une troupe de villageois, et seul tu ne pourrais défendre ta vie.

EUSÈBE.

Moi, Curcio, je ne fuis jamais devant le pouvoir d'un autre, quoique j'aie tremblé devant le vôtre. Si ma main reprend cette épée, vous verrez combien ma valeur, qui me manque contre vous, me restera contre vos gens.

SCÈNE XI.

Les précédents, OCTAVE *et tous les paysans.*

OCTAVE.

De la vallée la plus profonde jusqu'au plus haut sommet de cette montagne, il n'en est pas resté un seul vivant ; Eusèbe seul s'est échappé, parce que ce soir en fuyant...

EUSÈBE.

Tu mens ; Eusèbe n'a jamais été lâche.

TIRSO.

Est-ce ici, Eusèbe ? Qu'il meure !

EUSÈBE.

Approchez, villageois !

CURCIO.

Arrête, Octave, attends.

OCTAVE.

Comment, seigneur, vous qui devez nous animer, vous reculez maintenant !

BRAS.

Vous défendez un homme qui a trempé son fer dans votre sang et porté le déshonneur dans votre famille !

GIL.

Un homme qui a eu la hardiesse de ravager toute cette montagne ! qui n'a pas laissé dans le village, ni un melon, ni une jeune fille sans y goûter ! Il a tué tant de monde, comment pouvez-vous le défendre ?

OCTAVE.

Que dites-vous, seigneur ? que prétendez-vous ?

CURCIO.

Attends, écoute (triste accident !), combien il vaut mieux qu'il aille en prison à Sienne ? Rends-toi prisonnier, Eusèbe ; je te promets et je te jure, foi de gentilhomme, de venir à ton aide ; je serai ton avocat, quoique partie dans le procès.

EUSÈBE.

A Curcio seul je me rendrais, mais à mon juge je ne le puis; car pour lui c'est le respect qui m'inspire, pour l'autre ce serait la crainte.

OCTAVE.

Mort à Eusèbe !

CURCIO.

Fais attention...

OCTAVE.

Quoi, vous voulez le défendre ? vous êtes traitre envers votre patrie.

CURCIO.

Moi traitre ? Puisqu'ils m'insultent de cette manière, pardonne-moi, Eusèbe, si je dois être le premier à te donner une aussi triste mort.

EUSÈBE.

Retirez-vous de devant moi, seigneur, votre vue me trouble. En vous voyant, je ne doute pas que vos gens ne vous regardent comme mon bouclier. (*Ils sortent tous en attaquant Eusèbe.*)

SCÈNE XII.

CURCIO.

Ils s'acharnent sur lui. Oh ! qui pourrait te sauver la vie maintenant, Eusèbe, même aux dépens de la mienne ? Il est entré dans la forêt couvert de mille blessures ; il recule, il descend précipitamment vers la vallée. Je vole vers lui ; ce sang déjà glacé qui m'appelle avec une voix faible, appartient à mon sang. Oui, un sang qui ne serait pas le mien, ne me ferait pas d'appel et ne serait pas entendu de moi. (*Il sort.*)

*

SCÈNE XIII.

Même décor qu'à la scène de la première journée.

EUSÈBE *tombant du haut d'un rocher.*

EUSÈBE.

Quand, incertain de la vie, je suis précipité de la plus haute cime, je vois qu'il me manque un endroit de la terre où je tombe mort. Mais si je me rappelle mes fautes, mon âme reconnaissante ne se tourmente plus de me voir perdre la vie, mais de voir comment une vie peut satisfaire à tant de crimes. Voici maintenant cette troupe ardente à se venger qui se remet à ma poursuite. Puisque je ne puis sauver ma vie, il faut que je tue, ou que je meure. Il serait mieux cependant d'aller demander pardon au ciel. Mais que la Croix arrête mes pas ; ainsi, ils me donneront une mort d'un instant, et elle une vie éternelle. Arbre, auquel le ciel accorda le fruit véritable pour guérir la plaie du fruit ancien, fleur du nouveau paradis, arc lumineux dont la présence au milieu de la mer agitée annonça la paix au monde, plante magnifique, vigne fertile, harpe du nouveau David, table du second Moïse ; je suis un pécheur, je demande ta protection au nom de la justice, car Dieu n'a souffert sur toi que pour les pécheurs. C'est à moi que tu dois les honneurs qui te sont rendus, puisque Dieu serait mort pour moi seul, quand il n'y aurait eu personne au monde. Tu n'existes donc, ô Croix, qu'à cause de moi ; car Dieu ne serait pas mort sur toi, si je n'étais un pécheur. Ma dévotion, innée en moi, t'a toujours invoquée avec tant de confiance, pour que

tu ne permisses pas, ô Croix sainte, que je meure sans confession. Je ne serai pas le premier voleur, qui sur toi se confessa à Dieu lui-même, et puisque nous sommes deux, ce n'est pas à moi à le nier, je ne dois pas non plus être privé de la rédemption qui s'acheva sur toi. Lisard, quand blessé dans mes bras je pouvais te tuer, je t'ai donné le moyen de te confesser, avant que, au bout de courts instants, les liens qui t'attachaient à la vie fussent rompus. Et quoique mourant, je me rappelle ce vieillard. J'attends pitié de vous deux ; vois, Lisard, je vais mourir, vois, Albert, je t'appelle.

SCÈNE XIV.

CURSIO, EUSÈBE.

CURCIO.

Il est par ici.

EUSÈBE.

Si vous venez, qui que vous soyez, pour me tuer, vous n'aurez pas grand'peine à m'enlever la vie, qui déjà m'abandonne.

CURCIO.

Quel cœur de bronze ne serait touché de voir tant de sang répandu ! Eusèbe, rends ton épée.

EUSÈBE.

A qui ?

CURCIO.

A Curcio.

EUSÈBE.

La voici (*il la lui donne*). Et maintenant à vos

pieds, je vous demande pardon de cette injure passée. Je ne puis parler davantage. Une blessure m'enlève le souffle et la vie, et remplit mon âme d'horreur et de crainte.

CURCIO.

Je suis hors de moi. Y aurait-il pour cette blessure quelque remède humain ?

EUSÈBE.

Je crois que le meilleur médecin pour l'âme est le divin médecin.

CURCIO.

Où est cette blessure ?

EUSÈBE.

A la poitrine.

CURCIO.

Laisse-moi y mettre la main, pour voir si la respiration a encore de la force... ah ! malheur à moi ! Quel signe divin est ceci ? En le reconnaissant, j'ai l'âme toute troublée.

EUSÈBE.

Ce sont les armes qu'imprima sur moi cette Croix, au pied de laquelle je suis né. Je n'en sais pas davantage sur ma naissance ; mon père, que je ne puis indiquer, me refusa même un berceau. Sans doute il prévit que je devais être si méchant. Je suis né ici.

CURCIO.

Ici aussi, j'éprouve à la fois de la douleur et de la joie, le bonheur avec le chagrin, effet d'un destin cruel et favorable en même temps. Ah ! mon fils, en te voyant, je ressens de l'affliction et du plaisir. Tu

es mon fils, Eusèbe, si j'en juge par tant de marques. Il faut que je pleure ta mort, voilà ce qui m'afflige avec raison. Je recueille de tes paroles ce que j'avais deviné dans le cœur. Ta mère te déposa ici même où je t'ai trouvé ; le ciel me punit là où j'ai commis le crime. Ce lieu est témoin de mon égarement. Mais quel plus sûr indice que cette Croix qui ressemble à celle de Julie ? Ce n'est pas sans raison que le ciel vous marqua pour être tous deux un prodige offert à la terre.

EUSÈBE.

Je ne puis parler, mon père ; adieu ! Déjà mon corps se couvre des ombres de la mort, et la mort, s'approchant rapidement, me refuse la voix pour vous répondre, la vie pour vous connaitre, l'âme pour vous obéir. Voici venir le coup le plus rude, voici venir le dernier moment ; Albert !

CURCIO.

Il faut que je pleure mort celui que j'ai détesté vivant !

EUSÈBE.

Viens, Albert !

CURCIO.

O moment terrible ! Poursuite injuste !

EUSÈBE.

Albert, Albert !

(*Il meurt.*)

CURCIO.

Déjà, d'une secousse plus violente, il a rendu le dernier souffle ; que mes cheveux blancs soient sacrifiés à ma douleur ! (*Il s'arrache les cheveux.*)

SCÈNE XV.

CURCIO, BRAS, *puis* OCTAVE.

BRAS.

Vos plaintes sont maintenant inutiles. Quand la fortune inconstante a-t-elle mis votre courage à une telle épreuve ?

CURCIO.

En aucune circonstance, sa rigueur n'est arrivée à ce point! Que mes douleurs embrasent cette forêt avec mes larmes, puisque les larmes qui coulent de mes yeux sont du feu ! O triste étoile ! ô sort rigoureux ! ô douleur insupportable !

OCTAVE.

Aujourd'hui, Curcio, la fortune entasse les maux sur tous, autant qu'un infortuné peut en supporter. Le ciel est témoin combien je regrette de vous dire...

CURCIO.

Qu'y a-t-il ?

OCTAVE.

Julie n'est plus dans son couvent.

CURCIO.

La pensée même, dis-moi, pourrait-elle par la réflexion inventer une peine aussi cruelle ? Ah ! mon malheur est affreux, plus affreux encore en réalité qu'on ne peut l'imaginer. Ce cadavre glacé, ce cadavre que tu vois, Octave, est celui de mon fils. Vois si, dans une affliction si grande, une seule de ces douleurs ne suffit pas à faire désirer la mort. Ciel, donnez-moi la patience, ou enlevez-moi une vie accablée par de si cruelles angoisses.

SCÈNE XVI.

Les précédents, GIL, TIRSO *et les paysans.*

GIL.

Seigneur !

CURCIO.

Y a-t-il une douleur plus cruelle ?

GIL.

Les bandits qui ont pris la fuite sous nos coups, reviennent pour vous chercher, encouragés par un diable d'homme qui leur cache son visage et son nom.

CURCIO.

Maintenant que mes chagrins sont tels, les maux les plus grands me semblent des douceurs ; qu'on enlève le corps du malheureux Eusèbe, jusqu'à ce que je donne, dans ma douleur, une sépulture honorable à ses cendres.

TIRSO.

Mais, comment pouvez-vous penser à l'ensevelir dans un lieu sacré, quand vous savez qu'il est mort excommunié ?

BRAS.

Qui est mort de la sorte, ne mérite pour sépulture que le désert.

CURCIO.

O vengeance sauvage! L'offense a-t-elle donc tant de pouvoir sur toi, que tu poursuis encore de la sorte jusque dans l'ombre de la mort ?

(*Il sort en pleurant.*)

BRAS.

Qu'il ait pour tombeau, châtiment exemplaire, le corps des bêtes féroces et des oiseaux de proie.

UN AUTRE.

Qu'il soit précipité de la montagne, et qu'il tombe, pour mieux le punir, déchiré en pièces.

TIRSO.

Il vaut mieux l'ensevelir maintenant ici, entre l'épaisseur de ces branches. Car la nuit baisse enveloppée dans son ténébreux linceul. Toi, Gil, reste ici près de lui dans la forêt; pour que tes cris nous avertissent, si quelques-uns des fuyards revenaient. (*Ils sortent.*)

GIL.

Ils sont joliment tranquilles. Ils enterrent Eusèbe par-là, et ils me laissent ici tout seul. Je vais lui parler: « Seigneur Eusèbe, souvenez-vous que je fus dans un temps votre ami. » Mais qu'est-ce ceci? ou mon désir me trompe, ou je vois beaucoup de monde de ce côté.

SCÈNE XVII.

GIL, ALBERT, EUSÈBE.

ALBERT.

A mon retour de Rome, avec l'arrivée silencieuse de la nuit, je me suis perdu une autre fois dans cette forêt. C'est là l'endroit où Eusèbe me fit grâce de la vie; je crains de la part de ses soldats de me trouver en danger.

EUSÈBE.

Albert!

ALBERT.

Quel est le son de cette voix timide, qui, répétant mon nom, retentit à mes oreilles ?

EUSÈBE.

Albert !

ALBERT.

Elle prononce une seconde fois mon nom ; il me semble qu'elle vient de ce côté, je veux y aller,

GIL.

Bon Dieu! c'est Eusèbe, et ma frayeur redouble.

EUSÈBE.

Albert !

ALBERT.

Elle vient de plus près. Voix, que le vent m'apporte et qui prononces mon nom, qui es-tu ?

EUSÈBE.

Je suis Eusèbe. Viens, Albert, de ce côté où je suis enseveli ; viens, soulève ces branches, n'aie pas peur.

ALBERT.

Je ne tremble pas.

GIL.

Moi, oui. (*Albert le découvre.*)

ALBERT.

Maintenant que tu es découvert ; dis-moi au nom de Dieu, que me veux-tu ?

EUSÈBE.

Au nom de Dieu, ma foi t'appelle, Albert, afin qu'avant de mourir tu m'entendes en confession. Il

y a quelques instants que je serais mort, mais mon cadavre est resté indépendant de mon âme, et la mort en le frappant ne lui en a retiré que l'usage, mais ne l'en a pas séparé (*il se lève*). Viens, que je puisse confesser mes péchés, Albert. Ils sont plus nombreux que les sables de la mer, que les atomes que fait briller le soleil. Mais la dévotion à la Croix est si puissante auprès de Dieu !

ALBERT.

Je t'applique toutes les pénitences que j'ai faites jusqu'ici, afin qu'elles te servent de satisfaction pour tes fautes.

GIL.

Pour Dieu ! il marche sur ses pieds ; et pour le mieux voir, le soleil découvre ses rayons. Je vais le dire à tous. (EUSÈBE *et* ALBERT *s'en vont*).

SCÈNE XVIII.

JULIE *et quelques brigands, arrivant d'un autre côté.*

JULIE.

Maintenant qu'ils ne sont plus sur leurs gardes, et que la victoire les a laissés entre les bras du sommeil, ils nous offrent une occasion favorable.

UN BRIGAND.

Si vous voulez les surprendre au passage, nous ferons mieux d'aller par ici ; car ils viennent de ce côté.

SCÈNE XIX.

Les précédents, CURCIO *et tous les paysans.*

CURCIO.

Il n'est pas douteux que je suis immortel, puisque,

dans l'abime de maux où je suis plongé, la douleur ne m'a pas fait mourir.

GIL.

Il y a du monde de tous les côtés. Apprenez tous de ma bouche l'événement le plus étonnant que vit jamais le monde. Eusèbe, de l'endroit où il était enterré, s'est levé, appelant à grands cris un prêtre. Mais pourquoi vous raconter ce que tous vous pouvez voir? Regardez avec quelle dévotion il se tient à genoux.

CURCIO.

C'est mon fils! Dieu puissant, quelles merveilles!

JULIE.

Vit-on jamais un plus grand prodige?

CURCIO.

Dès que le saint vieillard a achevé la formule de l'absolution, il est tombé mort une seconde fois à ses pieds.

SCÈNE XX.

Les précédents, ALBERT.

ALBERT.

Parmi toutes ces merveilles, que le monde apprenne la plus grande, que ma voix ne peut assez exalter. Eusèbe était mort, le ciel laissa son âme dans son cadavre, jusqu'à ce qu'il se fut confessé. Tant a de puissance auprès de Dieu la dévotion à la Croix!

CURCIO.

O fils de mes entrailles! Il n'est pas malheureux,

non, celui qui a mérité, dans une mort tragique, de si glorieuses destinées. Puisse Julie se repentir ainsi de ses fautes !

JULIE.

Que Dieu me vienne en aide ! Qu'est-ce que j'entends ? Quel est ce prodige ? Je suis celle qui était fiancée à Eusèbe, et je suis la sœur d'Eusèbe ! Apprenez, Curcio mon père, apprenez tous mes énormes crimes. Moi-même, épouvantée de leur horreur, je parlerai. Sachez que je suis Julie, l'infâme, la plus grande des scélérates. Mais puisque mon péché a été public, dès aujourd'hui ma pénitence sera publique. Je demande humblement pardon, au monde de mes mauvais exemples, à Dieu de ma coupable vie.

CURCIO.

O prodige de méchanceté ! je vais te tuer de ma propre main, pour que ta vie et ta mort soient horribles.

JULIE.

Secourez-moi, Croix divine ; je vous donne ma parole de retourner dans mon couvent et d'y faire pénitence de mes égarements.

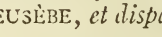
(CURCIO *veut la frapper*, JULIE *embrasse la Croix qui est sur le tombeau d'*EUSÈBE, *et disparaît.*)

ALBERT.

Grand miracle !

CURCIO.

Avec ce dénouement si admirable, l'auteur achève heureusement la *Dévotion à la Croix*.



MAISON A DEUX PORTES

EST DIFFICILE A GARDER

Ceci est une comédie d'intrigue qui prouve la merveilleuse imagination de Calderon. Les qui-proquos, les imbroglios s'y croisent et s'y enchevêtrent avec une profusion, qui peut nous étonner nous, plus froids et plus mesurés. Toutefois plusieurs passages de cette comédie ont été empruntés par Beaumarchais dans son Mariage de Figaro, *et la pièce même de Calderon a été transportée heureusement sur la scène française de nos jours, sous le titre de Renaudin de Caen.*

Mais le goût espagnol se plaît dans ces surprises, ces confusions, ces aventures, comme le montrent presque toutes les pièces du théâtre de cette nation, quoique beaucoup ne soient pas conduites avec la clarté, la rapidité, l'esprit et l'entrain du dialogue de ce chef-d'œuvre de Calderon.

Deux dames, deux galants, dont l'un est le frère de l'une des dames et l'amant de sa compagne, pendant que l'autre est l'ami de ce galant et l'amant de sa sœur ; un père qui défend l'honneur de sa famille avec une sorte de fanatisme ; un valet bouffon qui parsème la pièce du sel de ses plaisanteries ; une maison et un appartement à double

porte, qui sert admirablement aux fausses sorties et aux entrées dissimulées: il n'en faut pas davantage à Calderon pour intéresser vivement ses spectateurs et même ses lecteurs.

*Mais qu'on juge quel enthousiasme il devait produire au XVII*e *siècle, dans cette comédie et dans la plupart de ses autres pièces, quand on voyait sur la scène des tableaux si vivants des mœurs de l'époque et des sentiments qui animaient la nation! Quoique ces temps soient bien éloignés, on y admire toujours l'invention, la finesse d'esprit, la fécondité et le style de l'auteur, qui font de* Maison à deux portes *le type de la comédie espagnole.*

PERSONNAGES.

Don FÉLIX, galant.
LISARD, galant.
FABIO, vieillard.
CALLEBASSE, valet de Lizard.
HERRERA, écuyer.
LAURE, dame.
MARCELLE, dame.
SYLVIE, suivante de Marcelle.
CÉLIE, suivante de Laure.
LÉLIO, valet.

MAISON A DEUX PORTES

EST DIFFICILE A GARDER.

PREMIÈRE JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE.

Un chemin dans la campagne. A droite un monastère.

MARCELLE *et* SYLVIE *couvertes de manteaux, comme se dégiant, et derrière elles* LISARD *et* CALLEBASSE.

MARCELLE.

Ils viennent derrière nous ?

SYLVIE.

Oui.

MARC.

Alors arrête-toi. — Messieurs, dès maintenant vous devez vous en retourner, vous ne devez pas aller plus loin. Car si vous cherchez à savoir qui je suis, vous réussirez à m'empêcher de revenir une autre fois à l'endroit où vous êtes. Et si cela ne suffit pas, retirez-vous, parce que je vous supplie de vous retirer.

LISARD.

Difficilement, Madame, le soleil obtiendrait que la fleur du tournesol ne suivit pas son disque éclatant, difficilement l'étoile polaire, lumière fixe et brillante, voudrait que l'aimant ne se tournât pas vers elle; difficilement l'aimant chercherait à repousser l'acier qui le poursuit; si votre beauté est le soleil, mon bonheur est le tournesol; si votre résistance est l'étoile polaire, mon chagrin est l'aimant; enfin si votre rigueur est l'aimant, mon ardeur constante est l'acier. Comment donc puis-je me décider à rester tranquille, quand je vois s'éloigner mon soleil, mon étoile polaire et mon aimant, moi qui suis la fleur, l'aimant et l'acier ?

MARCELLE.

A cette fleur si belle, le jour met une fin, comme une étoile peut aussi le faire à l'aimant. Et puisque l'un et l'autre peuvent disparaitre, n'accusez pas mon absence. Dites à votre opiniâtreté, aimant, acier ou tournesol, qu'il fait nuit pour le soleil, qu'il fait jour pour l'étoile, et restez ici ; car, si vous pénétrez mon secret, si vous parvenez à savoir qui je suis, jamais je ne reviendrai vous voir en cet endroit, qui a été le théâtre de notre douleur. Et puisque mon insomnie m'amène à vous voir ici, croyez-moi, il importe qu'il en soit ainsi.

LISARD.

J'en appelle de votre réserve, Madame, à mon ardeur ; et supposé qu'il fût poli de ne pas vous suivre, ce serait en même temps insensé. Bêtise ou impolitesse, considérez quel est le plus vilain défaut.

Vous comprendrez qu'on ne se corrige pas de la bêtise. Ainsi, Madame, pour ne pas être bête, je dois être impoli. Il y a six jours, compris celui-ci, que l'amour aveugle vous envoya sur ce chemin, pour dérober mon cœur ; il y en a autant que je vous trouve à cette heure, au lever du jour, soleil cachant ses rayons, nymphe voilée pour ses champs, divinité inconnue à son beau printemps. Vous m'avez adressé la parole avant que je ne le fisse. Non, je ne l'aurais pas osé, moi étranger et de passage. Avec votre langage enchanteur, vous avez été dès lors un aspic, et non une divinité. Car, c'est l'aspic, et non la divinité, qui donne la mort au milieu des fleurs. Vous m'avez dit de revenir le jour suivant à cette promenade, et mon empressement trop ponctuel m'y a attiré comme vers ma sphère. Je n'ai pas réussi la première fois, parce que mes ardentes prières ne suffirent pas à obtenir que la foi (qui adore ce qu'elle ne voit pas) enlevât ce voile qui vous couvre. Mais voyant que l'aventure se renouvelle toujours, et que la faveur ne vient pas, je veux devoir à moi-même ce que je ne puis devoir à votre beauté, et j'ai l'audace de vous suivre ; il faut qu'aujourd'hui je puisse vous voir ou voir qui vous êtes.

MARCELLE.

Aujourd'hui, c'est impossible ; laissez-moi donc pour aujourd'hui. Je vous donne ma parole que bientôt vous pourrez connaitre ma demeure, et m'y venir voir.

CALLEBASSE, *à Sylvie.*

Et celle-ci, suivante de cette dame (la vérité est

que je ne veux pas condamner mon âme à l'enfer), a-t-elle des raisons qui l'obligent à se cacher ?

SYLVIE.

Si tu me suis, sois assuré que...

CALLEBASSE.

Quoi ?

SYLVIE.

Que tu me poursuis, parce que qui me suit, me poursuit.

CALLEBASSE.

Je connais ce qui en est, vive Dieu !

SYLVIE.

Pourquoi ne le dis-tu pas ?

CALLEBASSE.

Vous devez avoir toutes deux des figures très laides.

SYLVIE.

Plus belles que les vôtres.

CALLEBASSE.

C'est trop fort, car je suis un Cupidon.

SYLVIE.

A nous deux, nous sommes Cupidon.

CALLEBASSE.

Comment ?

SYLVIE.

Tu es la première syllabe de ce mot, et moi les deux dernières.

CALLEBASSE.

Le partage ne m'est pas avantageux.

MARCELLE.

Enfin, je vous réitère cette assurance.

LISARD.

Mais quel gage donnez-vous à mon espérance des deux promesses que je dois obtenir ?

MARCELLE.

Me laisser voir. (*Elle se découvre.*)

LISARD.

User d'une pareille perfidie pour enchainer ma hardiesse, c'est une trahison ! Car comment vous laisser quand je vous ai vue, moi qui vous suivais sans vous avoir vue ?

MARCELLE.

Fiez-vous à moi. Bientôt vous connaitrez ma demeure, et vous verrez combien je cherche à vous servir. Je vous en donne encore une fois l'assurance.

LISARD.

Maintenant, je suis de glace pour vous suivre.

MARCELLE.

Et moi, sans aucune défiance ; je vous en suis bien reconnaissante. Je m'en vais par cette rue.

LISARD.

Que Dieu vous conduise !

MARCELLE.

Que le ciel vous garde !

(*Elles s'en vont.*)

SCÈNE II.

LISARD, CALLEBASSE.

CALLEBASSE.

Jolie ruse, seigneur ! Suivons-la, jusqu'à ce que nous sachions quelle est cette femme si trompeuse.

LISARD.

Ce serait une faute de la suivre, Callebasse, quand elle se cache si soigneusement.

CALLEBASSE.

C'est vous qui parlez ainsi ?

LISARD.

Oui.

CALLEBASSE.

Vive Dieu ! je la suivrais jusqu'aux portes de l'enfer !

LISARD.

Que me doit-elle, imbécile, dis-moi, après m'avoir parlé pendant quatre jours en cet endroit, pour que je lui cause un chagrin, quand elle a voulu m'éviter ?

CALLEBASSE, *à part.*

Il a dû se lever matin durant ces jours.

LISARD.

Maintenant que nous sommes seuls, et que nous restons ici, examinons quelle peut être cette femme qui se cache si bien.

CALLEBASSE.

Examinons. Dites-moi, qu'avez-vous pensé de ce que vous avez vu et remarqué ?

LISARD.

De ce langage si distingué, de ce costume si élégant, j'ai pensé que ce devait être quelque femme noble, qui, là où elle n'est pas connue, se plait, en se cachant et en se déguisant, à parler et à voir. Et comme je suis étranger, elle m'a choisi dans ce but.

CALLEBASSE.

J'ai une idée bien meilleure, moi.

LISARD.

Eh bien, ne te tais pas, dis-la.

CALLEBASSE.

Une femme qui s'en vient ainsi parler à qui ne peut la voir, et qui désire se montrer bavarde et ennuyeuse, c'est, Dieu me damne ! une laide très adroite, qui a voulu nous pêcher avec son babil.

LISABD.

Et, si je l'avais vue, moi, et qu'elle fût belle comme un ange ?

CALLEBASSE.

Vive Dieu ! vous m'avez attrapé. C'est alors la dame fantôme qui veut revivre.

LISARD.

Allons, bien ! quelle qu'elle soit, on le saura demain.

CALLEBASSE.

Vous croyez donc qu'elle viendra demain ?

LISARD.

Si elle ne venait pas, je n'aurais perdu qu'un peu ou pas du tout de mon fol espoir.

CALLEBASSE.

Se lever matin un jour de plus, serait-ce perdre peu de chose ?

LISARD.

L'affaire qui m'amène m'a obligé à me lever matin, je ne le dois pas à cette aventure.

CALLEBASSE.

Elle doit demeurer près de notre maison. Car on l'a perdue de vue, quand nous sommes arrivés chez nous.

LISARD.

Il doit être tard.

CALLEBASSE.

Oui, car je vois sortir en s'habillant celui qui nous donne l'hospitalité à tous les deux.

SCÈNE III.

Une chambre.

Les précédents, DON FÉLIX, *achevant de s'habiller*, HERRERA.

LISARD.

Don Félix, je vous baise les mains.

FÉLIX.

Le ciel vous garde, Lisard !

LISARD.

Habillé si matin ?

FÉLIX.

Un souci, qui me tient éveillé, ne me permet pas de dormir, ni de me reposer. Mais vous, qui vous étonnez

de me voir levé à cette heure, ne m'avez-vous pas dit hier soir que vous deviez aller à Aranjuez remettre une requête ? Comment donc avez-vous rebroussé chemin pour revenir à Ocana ?

LISARD.

Si je me souviens bien, c'est une règle de la grammaire que la demande et la réponse soient au même cas. Puisque à ma question la réponse la plus facile a été... le souci ; à la vôtre la réponse sera aussi... le souci, qui me ramène à Ocana.

FÉLIX.

A peine êtes-vous arrivé d'hier, et déjà vous avez aujourd'hui du souci ?

LISARD.

Oui.

FÉLIX.

Eh bien ! pour vous forcer à parler, avant que vous ne m'y forciez vous-même, je vais vous dire le mien. Ecoutez.

CALLEBASSE.

Pendant que les deux longues histoires vont se dérouler, aurais-tu, Herrera, quelque chose à me donner à déjeuner ?

HERREBA.

Allons à ma chambre, Callebasse ; dès que tu y seras entré, tu trouveras bien quelque viande froide. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

FÉLIX, LISARD.

FÉLIX.

Vous vous souvenez de cet âge heureux, alors que nous étions ensemble étudiants à Salamanque. Vous vous souvenez aussi avec quel mépris, librement et honorablement, je traitais les vaines divinités de Vénus et de l'Amour ; comment de la beauté de l'une et des flèches de l'autre, je triomphai, à leur confusion, de sorte que je pus couronner ma liberté d'une auréole. Oh ! Lisard, puissé-je n'avoir jamais lutté avec des forces si inégales, car ces deux divinités n'auraient pas pu se venger ! Puissent leurs coups, puisque personne ne peut être à l'abri, avoir été seulement une flèche ordinaire lancée en l'air, et non une flèche vengeresse, trempée dans de noirs poisons, qui partit de l'arc légère comme une plume, traversa l'air rapide comme un oiseau, arriva à mon cœur meurtrière comme la foudre, et s'y nourrit comme un serpent !

La première fois que m'atteignit ce coup terrible, (qui sait blesser sans tuer, et c'est même ce qu'il sait le mieux), ce fut dans la jeunesse de l'année, un beau soir d'avril ; je dis mal, ce fut à l'aurore. Ne vous inquiétez pas, si ce fut le soir ou le matin ; car avec des nuages amoncelés, ce jour-là, si je me souviens bien, le matin n'arriva que le soir. Ce jour donc, comme en beaucoup d'autres, dans l'intention de me divertir et de m'amuser, je partis pour la chasse, et une fois en route, j'arrivai de fil en aiguille jusqu'à la résidence royale d'Aranjuez, qui, vu son

peu de distance d'Ocana, est toujours notre but de promenade. Je voulus entrer dans les jardins, sans savoir ce qui m'y poussait ; j'allais revoir ce que j'avais vu tant de fois. C'est une chose facile, quand leurs Majestés ne s'y trouvent pas. J'entrai dans celui de l'Ile. Oh! Lisard, comme le malheur sait se préparer les voies ! comme le danger se rend la route facile ! Donc, semblable au papillon qui fait amoureusement dix fois le tour de son tombeau, quand sur la flamme ardente il agite ses ailes transparentes, et bat l'air de ses pétales de carmin ; ainsi le malheureux, poussé par sa destinée à voir de plus près, tourne autour du danger, sans voir qui l'attire. J'étais arrivé à la première fontaine, que forme un agréable rocher, où, craignant d'être inondés par les jets de cristal de la source, il semble que viennent se réfugier tous les êtres vivants. Une femme, couchée sur le bord, couvert de myrtes toujours verts, comme entourée ou mieux enchâssée dans l'émeraude qui forme une bague dont l'eau de la fontaine est le diamant, était si occupée à regarder sa beauté dans le bassin, qu'elle laissait douter si c'était une femme ou une statue. Car au milieu des belles nymphes d'argent poli qui sont les gardiennes de la fontaine, si pleines de vie qu'on croit qu'elles vont parler, elle regardait toujours, tellement immobile, que personne n'aurait pu penser qu'elle pouvait se mouvoir. Il me sembla que la nature disait à l'art : Ne te vante pas, ne t'enorgueillis pas de faire illusion par une œuvre inanimée, plus efficacement que moi par une œuvre vivante ; car égaux en productions contraires, je sais faire une statue, si toi tu sais faire respirer une femme ; ou

bien, regarde une créature sans vie, là où le marbre est animé. Au bruit que je fis dans le feuillage, hélas ! pour arriver à la voir de plus près, tirée de sa douce extase (que ce ne soit pas l'extase de l'amour !), elle se tourna de mon côté, avec une certaine frayeur. Je ne me souviens pas si je lui dis de mettre moins d'ardeur à contempler tant de beauté, de peur de devenir amoureuse d'elle-même. Je voyais une fontaine et une nymphe, je pensai involontairement à Narcisse. Elle, prenant un maintien grave, sans me répondre, me tourna le dos, et alla se joindre à une troupes de femmes qui se promenait plus en avant, en traversant tantôt les plates-bandes, tantôt les chemins. Sous ses pieds, tout devenait pareil, car à son léger contact, le sable produisit des fleurs odorantes, tellement qu'on ne pouvait dire s'il restait des chemins, ou si le jardin n'était pas devenu plate-bande de toutes parts. Là où tout à l'heure était un sentier, se voyait maintenant un massif de roses. Le costume qu'elle portait, était un costume mélangé, ni tout à fait de cour, ni tout à fait de campagne ; mais à moitié dame par sa parure, à moitié paysanne par sa grâce. Sur un chapeau élégant, elle portait une plume frisée, que tantôt sa démarche, tantôt le vent faisait balancer. La nuance et la légèreté de la plume laissaient dans le doute si c'était une fleur ou un oiseau.

Je la suivis jusqu'à ce qu'elle eut rejoint la troupe, qui, errante comme un chœur de nymphes, au milieu de la mélodie douce et sonore, du feuillage, des oiseaux et des fontaines, faisait de chaque pas une fête, de chaque station un bal. Je les connaissais

toutes comme étant d'Ocana ; seule, je ne connaissais pas celle qui était la cause de mes peines. Car elle l'était déjà, puisque dès que je la vis, je ressentis tout ce que je sens aujourd'hui. Qu'on ne me dise pas qu'on aime deux fois. On a beau regarder, parler, faire la cour, écrire, perdre du terrain ou avancer, on ne peut en aimer qu'une. Deux effets ne peuvent être nulle part semblables, s'ils ne naissent pas d'une même cause. Je pus m'informer auprès de quelques-unes des dames qui allaient avec elle, qui elle était. J'appris qu'elle était encore plus distinguée par sa naissance que par sa beauté. Ce qui m'avait empêché de l'avoir jamais vue, c'est qu'elle avait été élevée à Madrid auprès de son père, avant de se fixer à Ocana, où elle devait vivre et me faire mourir.

Je ne vous dirai pas que je la courtisai en amant heureux, parce que la perte du bonheur est le plus grand des malheurs ; je vous dirai seulement, que reconnaissante de mes attentions empressées, de mes galanteries et de mon affection sincère, elle m'accorda de lui parler une nuit à travers une grille du jardin. Les témoins de cette bonne fortune furent la nuit et le jardin, les seuls auxquels je voulus me confier. Car un jardin et une nuit, dont la gracieuse parure sont les fleurs et les étoiles, je ne pouvais refuser ces témoins. Celles-ci ont de mystérieuses influences, celles-là une science cachée ; étoiles et fleurs, toujours d'accord pour favoriser l'amour, unies les unes aux autres, étaient entre les deux amants. Ainsi donc, ayant la fortune pour moi, le vent en poupe, je naviguai sur une mer inconstante, jusqu'à ce que, le vent venant à changer, je vis s'élever des tempêtes de jalousie,

des montagnes d'obstacles. J'ai dit des tempêtes de jalousie; voyez, en effet, si quelquefois vous avez aimé, quelle confiance peut-on avoir dans le pilote ? Quelle sûreté dans le navire ? Vous croirez facilement, Lisard, quand vous m'entendez ainsi me plaindre de la jalousie, que c'était moi qui l'éprouvais. Ne vous abusez pas dans cette pensée, parce que le premier je l'ai donnée ; mais ses effets ont été tels, que donnée ou éprouvée, cette jalousie est mortelle pour moi. Quelle est donc la destinée de ceux qui naissent pour la donner, et non pour l'éprouver ?

Il y a une dame à Ocana, à qui j'ai fait la cour quelque temps en amant soumis. Celle-ci donc, pour me perdre et se venger, s'est expliquée avec l'autre, en imaginant des galanteries qu'elle attribue à mon amour. Ah ! Lisard, que le mensonge, quand on est jaloux, prend promptement et facilement la place de la vérité ! Là-dessus, celle-ci a rompu, tellement qu'elle ne permet pas que je la voie, ni que je lui parle, même pour me disculper. Voyez maintenant si ce souci me laissera en repos, entouré de tant de chagrins, accablé de tant de maux, assailli de tant de dégoûts, rempli de tant d'amertumes, et surtout ayant, sans que ce soit ma faute, offensé un ange. Car souffrir sans qu'on le mérite, n'est-ce pas la plus cruelle infortune ?

LISARD.

Don Félix, quoique la jalousie de la personne dont vous vous plaignez suffise à causer du chagrin, puisque c'est vous qui la donnez, et que vous ne l'éprouvez pas, elle peut facilement se guérir. Car le mal est bien différent, entre causer la jalousie et l'éprou-

ver, quand la personne qui l'éprouve, ou celui qui la fait naître est un amant. J'ai commencé à me sentir affligé en vous entendant, lorsque vous avez prononcé le mot de jalousie ; mais quand vous m'avez dit qu'elle était imaginaire et sans fondement, au lieu de m'attrister, je vous porte envie. Car il n'y a pas de plus grand plaisir, entre galants et dames, quand on est détrompé, de faire la paix pour se quereller, ou de se quereller pour faire la paix. Allez donc voir votre maîtresse. Je suis sûr, quoiqu'elle vous en veuille puisqu'elle est jalouse, qu'elle est en ce moment plus désireuse d'être détrompée que vous-même de la détromper.

SCÈNE V.

Les précédents, MARCELLE *et* SYLVIE. (*Elles ouvrent une porte cachée par un paravent, et restent toutes deux derrière ce paravent.*)

MARCELLE, *à Sylvie.*

Par cette porte qui donne de mon appartement dans celui de mon frère, je viens le voir, Sylvie, parce que, bien qu'il ignore que je suis sortie aujourd'hui de la maison, je veux prendre ce moyen pour le rassurer.

SYLVIE.

Arrêtez-vous, il est avec cet étranger, et vous savez que mon maître ne veut pas qu'il arrive à vous voir, ni à vous parler.

MARCELLE.

C'est là mon malheur. Écoutons de cet endroit.

LISARD.

En attendant que vous vous donniez ce plaisir, si vous voulez que j'essaie de vous divertir, il est entendu que vous me raconterez votre souci, et qu'ensuite je vous dirai le mien. Écoutez-moi.

MARCELLE (*à part*).

Écoutez.

LISARD.

Après que j'eus quitté le costume d'étudiant pour prendre celui de soldat, la plume pour l'épée, la douce et tranquille joie de Minerve pour les exercices sanglants de Mars, l'école de Salamanque pour les campagnes de Flandres ; après que j'eus obtenu (sans l'appui d'aucun protecteur), la lance, témoignage et récompense de mes services, ayant été réformé comme tant d'autres capitaines, la campagne achevée, je demandai mon congé (ce qui ne m'aurait pas été accordé auparavant), et je partis pour l'Espagne. Je voulais voir si je ne méritais pas de voir briller sur ma poitrine une des croix militaires qui sont le plus noble ornement d'un cœur vaillant. Je vins dans ce but, et Sa Majesté (que Dieu la conserve pour être le phénix de notre âge !) accueillit ma requête, et remit à l'examiner à l'époque où pour se débarrasser des ennuis de la cour, elle serait venue à Aranjuez, cet admirable séjour du printemps. Mais à quoi lui sert de se vanter de cet avantage, si la plus belle, la plus pure, la plus odorante des fleurs, la fleur de lis, la reine des fleurs, attire après elle toutes celles qui, à l'exemple du soleil, font briller leurs rayons, répandent leur lumière ? Je suivis la cour, poussé plutôt

par une affection constante que par la nécessité. Car le roi se sert aujourd'hui de tels ministres que la faveur n'est pas nécessaire au mérite ; tous savent penser à tout, grâce au zèle de celui avec qui ils partagent le poids d'un si vaste édifice, comme Alcide avec Atlas. J'arrivai donc à Aranjuez, où je reçus votre visite dans une hôtellerie. Voyant que j'étais logé d'une manière incommode, comme les bois mêmes y sont remplis de gens de guerre et de plaideurs, vous me conseillâtes de venir avec vous à Ocana. Les jours d'audience, il était si facile de faire deux lieues le matin pour venir et deux lieues le soir pour retourner. Moi, pour vous faire plaisir plutôt que pour ma commodité, j'acceptai. Tout cela, votre amitié le sait parfaitement ; mais il importait de le raconter, parce que à tout cela se rattache le plus étrange roman d'amour qu'ait imaginé Cervantès.

MARCELLE (*à part*).

J'entre en scène.

LISARD.

Un jour que j'étais levé de bon matin, pour arriver avant que le soleil n'éclairât notre horizon, près d'un couvent situé à peu de distance d'Ocana, j'aperçus, entre de verts peupliers, une femme de belle tournure ; je la saluai poliment, et avant que je fusse passé, elle m'appela par mon nom. Je revins sur mes pas en m'entendant nommer ; et ordonnant à Callebasse de m'attendre avec mon cheval, je m'approchai d'elle en lui disant : « heureux l'étranger dont les dames savent le nom ! » Elle aussitôt, en ayant soin de se couvrir de sa mante, me répondit à demi-voix :

« Un cavalier de ce pays n'est étranger nulle part. » Elle ajouta de tels compliments que la modestie m'oblige à les passer sous silence. Car je ne sais comment il y a des hommes si vains, si présomptueux, qu'ils se vantent d'avoir été recherchés par les femmes.

SYLVIE (*à part*).

C'est notre histoire qu'il raconte.

MARCELLE (*à part*).

Oh! qui pourrait l'interrompre avant que son récit n'éveille les soupçons de Félix ?

FÉLIX.

Continuez.

LISARD.

Celle-ci, le visage toujours couvert, me donna congé en me disant que, si je ne cherchais pas à savoir qui elle était ni à la suivre, un autre jour elle serait là pour me parler. Six fois, l'aube vigilante a ouvert au soleil les portes de l'Orient, et six fois, sous les peupliers, j'ai revu cette femme voilée. Ennuyé d'une semblable précaution, je me suis déterminé à la suivre aujourd'hui, quand elle retournerait à Ocana. Mais, je n'ai pu le faire, parce que, se retournant plusieurs fois, elle m'aperçut, et ne voulnt pas dépasser le détour de cette rue.

FÉLIX.

De cette rue ?

LISARD.

Sans doute, elle y demeure, car à l'instant je la perdis de vue. Elle me dit ici de la laisser tranquille une autre fois, parce que ma curiosité pouvait lui coûter la vie.

FÉLIX.

Étrange femme !

MARCELLE *(à part).*

Inévitablement, les détails vont me faire connaitre.

FÉLIX.

Continuez.

LISARD.

Moi donc...

SCÈNE VI.

Les précédents. CÉLIA *couverte d'une mante.*

CÉLIA.

Don Félix, une femme pourrait-elle vous parler en secret ?

FÉLIX.

Pourquoi non ?

MARCELLE *(à part).*

Que vous êtes arrivée à propos, ô femme, ou plutôt mon bon ange !

FÉLIX.

Nous reprendrons ce récit. Permettez-moi, pour Dieu, de parler à cette femme. C'est la suivante de la dame dont je vous ai parlé..

LISARD.

Je veux qu'on me tue, si ce n'est pas ce que je vous ai dit. Prenez connaissance du message qu'on vous apporte. Adieu, car pour le reste il importe peu que le temps nous manque. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

Les précédents, moins LISARD.

FÉLIX.

Était-ce l'heure de nous voir, Célia ?

CÉLIA.

Ne soyez pas surpris, que je ne me hasarde pas à venir vous trouver, car, si ma maîtresse savait que je vous ai vu, assurément elle me tuerait.

FÉLIX.

Est-elle donc si cruelle envers moi ?

CÉLIA.

Je venais de ce côté faire une commission, je n'ai pas voulu passer sans vous voir et vous parler.

FÉLIX.

Et que fait ta belle maîtresse ?

CÉLIA.

Elle ne fait qu'une chose, se désoler de votre ingratitude.

FÉLIX.

Qu'il plaise à Dieu de m'abandonner, si je l'ai offensée !

CÉLIA.

Pourquoi ne le lui dites-vous pas, à elle ?

FÉLIX.

Parce qu'elle ne veut pas m'écouter.

CÉLIA.

Si vous saviez être discret, je me hasarderais à vous conduire dans un endroit où vous lui parleriez.

FÉLIX.

Ah ! Célia, je serai aussi muet que le marbre.

CÉLIA.

Eh bien ! venez avec moi. Je vous ferai signe, si mon maître sort, et je laisserai la porte ouverte. Vous pourrez entrer jusqu'à son appartement.

FÉLIX.

Tu me ranimes, Célia, tu me rends une nouvelle vie.

CÉLIA.

C'est l'heure la plus favorable ; n'attendez pas davantage, venez avec moi.

FÉLIX.

Je vais sur tes pas.

CÉLIA *(à part)*.

Ah ! nigauds ! qu'il est facile de conduire un amant dans la maison de sa maîtresse ! (*Ils sortent*).

SCÈNE VIII.

MARCELLE, SYLVIE.

MARCELLE.

Me voilà quitte d'une jolie frayeur.

SYLVIE.

Comment pouvez-vous affirmer que vous en êtes quitte ? si bientôt ils se revoient, bientôt ils reprendront le récit.

MARCELLE.

Auparavant, j'y aurai pourvu.

SYLVIE.

Comment ?

MARCELLE.

En lui écrivant de garder le silence jusqu'à ce qu'il me voie, et il doit me voir ce soir.

SYLVIE.

Vous direz qui vous êtes ?

MARCELLE.

Jésus ! que Dieu m'en garde !

SYLVIE.

En bien ! alors, que ferez-vous ?

MARCELLE.

Mon frère n'est-il pas l'amant de Laure, mon amie ? Ne sait-elle pas ce que c'est que l'amour ? Eh bien ! je me découvrirai à elle, et aujourd'hui, Sylvie, tu verras l'intrigue d'amour la plus étrange, parce que je feindrai... Mais je ne veux pas te le dire ; l'aventure n'aurait pas de saveur, si elle était racontée auparavant. (*Elles sortent*.)

SCÈNE IX.

Une chambre chez Fabio.

LAURE *et* FABIO, *son père*.

FABIO.

Il est visible que c'est la tristesse qui a fait disparaître l'incarnat de ta beauté. Qu'as-tu donc depuis quelques jours, que, livrée, hélas ! à la mélancolie, tu soupires tristement à chaque instant, et tu fonds en larmes ?

LAURE.

Si je savais, seigneur, la cause de mon mal (*à part*, plût à Dieu que je ne la susse pas aussi bien !) la consolation serait plus aisée, et la douleur moins cruelle, car alors la connaître serait le premier remède pour la vaincre. Mais la peine que j'éprouve est, seigneur, une mélancolie naturelle. Elle produit son effet sans que je parvienne à savoir qui l'a fait naître. C'est là la différence que la nature a mise entre la mélancolie et la tristesse.

FABIO.

Je ne sais que te dire, sinon que ta douleur te fait souffrir cruellement, et moi me fait mourir ; car je n'espère plus vivre, tant que je te vois si triste. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

LAURE.

Que ferai-je ? Accablée de chagrin, je vis malgré moi, et je vis cependant ! Pourquoi, ô ciel ? Il est trop aisé de le voir, c'est la jalousie ! Une rage ardente que le ressentiment excite, une colère aveugle qui étonne la raison, un poison qui remplit le cœur, une sombre fureur qui déchire l'âme ; quel serpent, quel monstre, quelle bête féroce, quel poison, quelle fureur produisent tous les tourments de cet hydre, qu'on nomme la jalousie ? Car pour celui qui les considère, c'est à la fois de la fureur, de la rage, du poison, une injure, de la colère ! Oh ! qui aurait pu prévoir auparavant ce caprice de ta part, ô Félix ? Il

n'aurait pas endolori mon âme, il aurait pu librement se satisfaire ; car je ne savais rien de l'amour, quand je vivais si libre, ô Dieu ! Cependant je n'ignorais pas que celui qui l'a été, finit tard ou jamais par ne plus l'être. Aime Nise, si tu veux, mais laisse-moi mourir...

SCÈNE XI.

LAURE, CÉLIA, *retirant sa mante.*

CÉLIA.

Madame !

LAURE.

Qu'y a-t-il ?

CÉLIA.

Que j'ai joué mon rôle, et pas trop mal, je m'en flatte. Ainsi que votre beauté consente à vivre ! J'entrai chez lui et lui dis que j'allais faire une commission, et que, passant par hasard dans sa rue, j'avais voulu le voir, ne fût-ce qu'un instant. Alors avec un soupir qui aurait attendri le marbre et le bronze, il s'informa de vous, tout troublé et tout hors de lui. Alors je lui exagérai votre ressentiment, et lui dis que si par hasard vous saviez que je fusse allé le voir, vous me tueriez. Et comme une idée qui venait de moi, je lui demandai pourquoi il ne venait pas par moments vous donner des explications et vous apaiser ? Il me répondit, que vous étiez si irritée que vous ne vouliez pas l'écouter. Je lui dis de venir, que moi, à quelque risque que je m'expose, je le ferais entrer dans votre appartement, pourvu qu'il ne dit jamais que le l'avais amené. Il me jura le secret et approuva

la démarche. Il attend vis-à-vis de la porte que je lui donne le signal ; je vais le lui donner, puisque mon maître n'est pas à la maison. Voilà tout ce qui s'est passé. (*Elle sort.*)

LAURE.

Appelle-le donc, puisque, malgré la jalousie qu'il me donne au sujet de Nise, je désire voir comment il se disculpera, tant je suis prête à oublier la faute. Car plus une femme se montre jalouse, irritée et même furieuse, plus alors elle désire des explications quoiqu'elle ne les croie pas. Le mal de la jalousie est si étrange, qu'il se laisse guérir même par le mensonge. Et quand je ne devrais pas être détrompée, j'obtiendrai au moins qu'il me parle.

SCÈNE XII.

LAURE, CÉLIA, FÉLIX.

CÉLIA (*à Félix*).

Fabio, mon maître, est sorti, voici le moment favorable pour entrer lui parler.

FÉLIX (*à Célia*).

Tu m'offres la vie et le bonheur.

CÉLIA (*à Félix*).

Faites semblant que ce n'est pas appelé par moi que vous vous hasardez à entrer ici. (*haut*) Seigneur don Félix, qu'est-ce ceci ? Comment vous entrez...

FÉLIX (*à Célia*).

Célia, contiens-toi.

CÉLIA.

Jusqu'ici ?

FÉLIX *(à Célia).*

Célia, pour Dieu, tais-toi.

LAURE.

Quel est ce bruit ?

CÉLIA.

Que voulez-vous que ce soit? Le seigneur don Félix est entré dans cette salle sans regarder, sans prévoir que si par hasard mon maître arrivait, vous...

LAURE.

Monsieur, quelle est cette hardiesse ? Comment vous entrez de la sorte dans ma maison, dans mon appartement ?

FÉLIX.

Comme quelqu'un qui désire la mort, sans rien regarder, sans rien craindre. Et si ma mort doit être la vengeance de votre mépris, je veux mourir à vos yeux, ma mort en sera plus douce.

LAURE *(à Célia).*

Tout ceci est ta faute.

CÉLIA.

A moi, madame ?

LAURE.

Si tu tenais cette porte fermée...

CÉLIA.

Elle l'était.

FÉLIX.

Ne grondez pas Célia, madame ; en quoi est-elle coupable de ma hardiesse ? La faute en est à moi seul. Grondez-moi, punissez-moi seul ; à moins que

vous ne grondiez Célia, par l'habitude d'accuser l'innocence.

LAURE.

Vous dites bien ; j'ai ce défaut, et je m'y suis toujours laissée aller. Car vous n'avez jamais écrit de lettres à Nise, vous n'êtes jamais entré dans sa maison, elle n'est jamais venue chez vous pour vous voir ; et moi, femme cruelle, coléreuse, injuste, j'accuse en vous un innocent. Et vous êtes très innocent, et puisqu'il est entendu que je suis si capricieuse, si perfide, si injuste, si changeante, pourquoi me cherchez-vous ? Que me voulez-vous ?

FÉLIX.

Je ne veux que vous persuader combien vous abuse votre jalousie.

LAURE.

Qui vous a dit, Félix, que je suis jalouse ?

FÉLIX.

Vous vous contredisez vous-même.

LAURE.

Comment cela ?

FÉLIX.

Voici comment : ou vous êtes jalouse, ou vous ne l'êtes pas. Si vous dites que vous ne l'êtes pas, pourquoi, Laure, feindre un ressentiment que vous n'éprouvez pas? Si vous êtes jalouse, pourquoi refusez-vous d'être détrompée ? Car aucun jaloux ne se refuse à être désabusé. Donc, pour me disculper, ou pour vous satisfaire, vous devez m'entendre si vous avez de la jalousie, ou me parler si vous n'en avez pas.

LAURE.

Si c'était une preuve qu'on ne pût nier, qu'une femme irritée est jalouse, vous raisonneriez très juste ; mais si l'un n'est pas la conséquence nécessaire de l'autre, car je puis être irritée sans être jalouse, je n'ai pas à vous entendre, et vous n'avez pas à me parler.

FÉLIX.

Eh bien, vive Dieu! il faut que vous m'entendiez avant que je ne sorte d'ici, ou jalouse, ou mécontente.

LAURE.

Vous en irez-vous, si je vous écoute ?

FÉLIX.

Oui.

LAURE.

Eh bien, parlez et allez-vous-en.

FÉLIX.

Vous dire, Laure, que je n'ai pas aimé Nise,...

LAURE.

Arrêtez-vous. Est-ce un moyen de me faire plaisir, une manière de me satisfaire, quand j'attendais des protestations de dévouement, des tendresses amoureuses, sincères ou non, de me dire en face que vous avez aimé Nise ? Remarquez qu'en croyant m'apaiser, vous m'offensez.

FÉLIX.

Si vous ne m'écoutez pas jusqu'à la fin...

LAURE.

Pouvez-vous vous en justifier ?

FÉLIX.

Oui.

LAURE.

Que l'amour le veuille !

FÉLIX.

Écoutez donc.

LAURE.

Vous en irez-vous ?

FÉLIX.

Oui.

LAURE.

Eh bien, parlez et allez-vous-en.

FÉLIX.

Vous dire, Laure que je n'ai pas aimé Nise, serait une folie. Mais penser que cet amour ressemble à celui que j'ai pour vous, Laure, c'est une plus grande folie. Car si j'ai aimé Nise quelque temps, ce n'était pas un véritable amour, mais un essai de l'amour ; j'ai étudié avec Nise, pour apprendre à aimer Laure.

LAURE.

Les sciences de sentiment n'ont pas besoin d'étude, car l'amour, pour être savant, ne va pas à l'Université, parce qu'il est tel que ses livres sont remplis d'erreurs propres et étrangères. Ainsi vous verrez quand vous le connaitrez, que ceux qui l'étudient comme dans un cours, sont ceux qui y sont le moins savants.

FÉLIX.

Eh bien ! je vais m'expliquer mieux par un autre exemple. Un homme nait aveugle, il pense en lui-même quel peut être l'éclat du soleil, cet astre magni-

fique, qui rayonne de pierres précieuses. Pendant qu'il l'admire de confiance, voilà qu'au milieu d'une belle nuit il recouvre la vue, et la première chose qu'il voit, c'est une étoile. S'étonnant de son éclat changeant, il dit : Oui, voilà le soleil, je me l'imaginais bien ainsi. Mais pendant que cet astre scintillant lui parait si admirable, le soleil se lève et l'obscurcit. Je vous demande : une étoile qui disparait peut-elle offenser un soleil qui se lève ? Il en est de même de moi ; j'étais un aveugle en amour, quand je ne vous aimais pas ; comme un aveugle, je cherchais à m'imaginer quel pouvait bien être l'amour. J'adorais ce que je voyais, persuadé que c'était là de l'amour. Mais, hélas ! je ne voyais pas le soleil, je voyais une étoile, et je m'y suis arrêté, jusqu'à ce que je visse le soleil lui-même.

LAURE.

Non, car, si je vous ai bien compris, c'est Nise qui a été le soleil, et moi je suis l'étoile. Je le prouve. Si en effet c'est dans la froide nuit que je vous entretiens, et si c'est pendant le jour qu'elle vous fait appeler et que vous vous trouvez avec elle, qui est le soleil ou l'étoile ? Auquel des deux appartient la nuit ou le jour ?

FÉLIX.

Vive Dieu, Laure ! c'est là que vous faites erreur. Que le ciel m'écrase de sa foudre, si je l'ai vue depuis que vous êtes venue à Ocana ! Quel moyen plus sûr de vous détromper de ce qu'elle raconte de moi, que de l'entendre sortir de sa bouche ? Car la plus grande maladresse que le chagrin fait commettre à une

femme, est d'avouer sa jalousie quand elle ne la fonde que sur le témoignage de celle qui la cause.

LAURE.

Je sais que ce témoignage dit la vérité, et non des mensonges en apparence.

FÉLIX.

De qui le savez-vous ?

LAURE.

Du chagrin que j'éprouve, je ne puis m'y tromper. Car ces pressentiments sont, dit-on, d'excellents astrologues ; ils devinent toujours la vérité, et la disent toujours.

FÉLIX.

Au moins, vous croyez que ce sont des sentiments de jalousie, et que vous les éprouvez ?

LAURE.

Si vous me tourmentez, est-ce trop faire que de l'avouer ?

FÉLIX.

Si des chagrins imaginaires vous tourmentent de la sorte, s'ils étaient réels...

CÉLIA.

Mon maitre arrive.

LAURE.

Sortez par cette porte qui donne dans une autre chambre ; elle a une sortie sur la rue.

FÉLIX.

Dites-moi, comment restons-nous ?

LAURE.

Comme vous voudrez.

FÉLIX.

Je voudrais vous voir apaisée.

LAURE.

Revenez me voir ce soir ; je veux vous voir, quoique le souvenir de Nise me poursuive.

FÉLIX.

Ah, Laure ! combien vous vous trompez !

LAURE.

Ah, Félix ! combien vous m'affligez !

CÉLIA.

Ah, combien peut être utile une maison qui a deux portes !

DEUXIÈME JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre chez Fabio.

LAURE *et* CÉLIA *par une porte*, MARCELLE *et* SYLVIE *enveloppées de leurs mantes*, *par une autre*, HERRERA.

LAURE.

Soyez la bien venue dans cette maison !

MARCELLE.

Et vous, mon amie, vous y êtes la bien trouvée.

LAURE.

Avec une telle visite, il faut bien que je la soye.

MARCELLE.

Je pense cependant, que vous aliez vous mal trouver de ma visite, car je viens vous donner du souci.

LAURE.

J'en aurai jusqu'à ce que je sache comment je pourrai vous servir. Approche ces sièges, Célia ; nous serons mieux ici que sur l'estrade.

HERRERA (*entrant*).

Je voudrais savoir, Madame, à quelle heure il faudra venir.

MARCELLE.

A la fin du jour, Herrera, tu pourras venir.

HERRERA.

Le serein est plus dangereux, à cette heure là. (*Il sort.*)

MARCELLE.

Vous êtes mon amie, belle Laure, vous à qui la nature a donné la noblesse du sang, et l'éclat de l'esprit. En qui mettrais-je plus sûrement ma confiance qu'en vous, qui êtes à la fois mon amie et une personne noble et discrète ?

LAURE.

Vous commencez la proposition que vous avez à me faire par des préliminaires si solennels, que j'ai plus d'envie de la connaitre que vous de me la faire.

MARCELLE.

Sommes-nous seules ?

LAURE.

Oui, nous sommes seules. — Célia, laisse-nous.

MARCELLE.

Célia peut nous entendre.

LAURE.

Continuez alors.

MARCELLE.

Écoutez-moi avec attention. Mon frère don Félix, Laure, par amitié pour un noble cavalier, qu'il connait depuis l'âge le plus tendre, l'a amené chez nous ces jours-ci, lorsque Aranjuez, sphère sacrée de Philippe IV, renferme la lumière de cette quatrième planète. Il a exercé cette hospitalité si à l'improviste, que, pour le recevoir, la première chose qu'ordonne mon frère, est que je leur cède à tous deux mon appartement, en me retirant dans une petite chambre de la maison, et que j'observe une telle circonspection, que je demeure toujours cachée à ses yeux, et qu'il ne s'aperçoive pas que je suis dans la maison. Félix pense par cette précaution (mais quel peu de complaisance !) empêcher la médisance de répéter dans Ocana, qu'il amène chez lui un hôte aussi jeune quand il a une sœur à marier. Tout a été tellement arrangé, que je suis retirée dans la chambre dont je vous ai parlé ; même une porte, par où elle communique à l'appartement de Félix, a été cachée par une portière, afin qu'on ne soupçonne pas que la maison s'étend plus loin. C'est par là que Sylvie seule entre et sort pour faire son service. Laissons donc de côté Lisard (c'est le nom de cet ami) qui, sans s'apercevoir qu'il y a une femme dans la maison, y demeure avec mon frère, ne se doutant de rien. Laissons aussi Félix, qui ne pense qu'à une chose, éviter le désagrément que cet ami me parle, ou qu'il me voie. Venons

à moi : voyant le soin minutieux que mon frère prend de me cacher, j'ai pris cette précaution pour une offense. Car il n'y a rien qui blesse la femme la plus retenue comme la défiance, combien s'aveugle, combien est imprudent sur ce point l'honneur ! C'est comme celui qui veut oublier quelque chose, le soin qu'il prend de l'oublier la lui rappelle ; ou comme celui qui étant éveillé veut se forcer à dormir, il appelle le sommeil, mais ses efforts pour dormir le tiennent éveillé ; ou enfin comme celui qui rencontre dans un livre quelques lettres effacées, par cela seul qu'elles sont effacées, il a plus d'envie de les lire. Cette prudence de la part de Félix, mon frère, cette curiosité de la mienne, ou cette destinée de mon étoile, ont éveillé en moi le désir de savoir si notre hôte était aussi spirituel que beau garçon, chose à laquelle je n'aurais pas songé, si on ne me l'avait pas défendu. C'est un héritage que nous a laissé la faute de la première femme. Pour pouvoir lui parler facilement, sans qu'il sût quelle était celle qui lui parlait, j'allai un moment aux jardins qui sont sur le chemin d'Aranjuez, où il devait nécessairement passer. Je l'appelai, pensant, Laure, qu'il n'y aurait pas plus de conséquence à lui parler, que de le faire par curiosité ou par fantaisie. Mais, hélas ! que l'entrée est facile et que le retour est difficile, quand on se jette dans un péril agréable ! La mer peut nous le dire. Par son aspect tranquille, elle parait convier ceux qui viennent la voir ; ses ondes, courant les unes après les autres, paraissent se jouer. Mais quand on se risque sur sa plaine inconstante, on pleure, mais trop tard, sa perfidie et ses fureurs. Moi aussi, je crus paisible la mer de l'amour, mais à peine eus-je

connu ses caresses, que je sentis ses violences. Vous vous imaginerez que cette tentative n'a abouti qu'à me rendre amoureuse. Mais il y a plus de mal que vous ne pensez. Car je suis ballottée entre l'amour et l'honneur. Aujourd'hui, donc, Lisard racontait tout à Félix (et moi, j'écoutais derrière la porte dont je vous ai parlé). Si (il n'y a pas d'inconvénient à me faire connaître) Célia ne les avait interrompus ; le battant resta fermé ; mais je crains que par la description du visage, car Lisard m'a vue, ou par la précaution que j'ai mise en lui parlant, ou parce qu'il m'a suivie jusqu'auprès de la maison, Félix ne puisse concevoir quelques soupçons. Ainsi, avant que la question ne vienne à s'embrouiller, il m'importe, Laure, de parler à Lisard. Pour cela, j'ai remis un billet à Sylvie, dans lequel je lui dis de venir me voir dans cette maison, où je serai...

LAURE.

Assez, vous avez abusé imprudemment de la liberté que vous accorde mon amitié, Marcelle. D'abord, avant d'écrire à ce Lisard, et de le faire venir ici, vous auriez dû réfléchir d'après votre maison aux inconvénients qu'offre celle-ci.

MARCELLE.

Déjà, Laure, j'y ai pensé ; et vous n'en avez aucun à redouter.

LAURE.

De quelle manière ? Si je...

MARCELLE.

Écoutez comment. Votre maison a deux appartements, et la porte de l'un donne sur une autre rue

J'ai dit à Sylvie de l'amener par cete porte, de sorte qu'entrant par un endroit qu'il ne peut connaître, lui surtout qui est étranger, quoique la maison soit la vôtre, que risquez-vous ?

LAURE.

Je risque qu'il s'informe, et que ce qu'aujourd'hui il ignore, il le sache demain, et qu'il croie que c'est moi qui suis la femme voilée.

MARCELLE.

Je vous prie de remarquer que je dois être en visite et sans ma mante, comme si j'étais chez moi dans votre propre maison.

LAURE.

Quand même, parce que c'est vous qu'il verra, je serais à l'abri par cette précaution, comment pourrai-je me garantir contre le danger de l'arrivée de mon père, qui trouverait un homme chez moi ?

MARCELLE.

Faut-il donc qu'il vienne aujourd'hui et qu'il nous surprenne la première fois ? Vous ferez cela pour moi ; c'est un service que je réclame de la noblesse de votre cœur et de votre amitié.

LAURE *(à part)*.

Puis-je lui dire l'autre inconvénient que je redoute ? Il ne serait pas moins grave que Félix vint ici, et qu'il me trouve l'entremetteuse entre sa sœur et son ami.

SCÈNE II.

Les précédents, SYLVIE *avec sa mante.*

SYLVIE.

J'ai donné mille tours dans Ocana pour le trouver.

MARCELLE.

Eh bien, Sylvie, qu'y a-t-il ?

SYLVIE.

J'ai remis votre billet; à peine l'eut-il lu, qu'il s'est mis en route derrière moi; il est déja à la porte que vous m'avez indiquée.

MARCELLE.

Allons, Laure, vous ne pouvez pas vous en dispenser.

LAURE.

C'est à contre-cœur que je vous sers en ceci.

MARCELLE.

Retire-moi cette mante, Célia; et toi, Sylvie, va chercher Lisard ; et ne cherche pas à le voir (SYLVIE *sort)*, tu es trop belle pour une suivante.

LAURE.

Vous restez maitresse de ma maison, Marcelle, faites-y attention; (*à part*) à quoi s'expose-t-on quand on a une amie imprudente ? (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

MARCELLE, SYLVIE *et* LISARD *entrent par l'autre porte.*

SYLVIE.

C'est ici la maison, seigneur, de cette dame voilée, que vous voyez aujourd'hui à découvert.

LISARD.

Qui vit jamais un pareil bonheur ?

MARCELLE.

Vous n'auriez pas songé, Lisard, que mon caprice fût allé vous chercher.

LISARD.

J'avoue mes craintes, j'avais perdu l'espérance de ce bonheur. Car on voit toujours aller ensemble la bonne fortune et la défiance.

MARCELLE.

Quoiqu'il soit vrai, que j'aurais pu aujourd'hui, pour avoir le plaisir de vous parler, seigneur Lisard, vous prier de venir chez moi ; je ne l'aurais pas fait, si je n'avais à vous reprocher une impolitesse envers moi.

LISARD.

Une impolitesse envers vous ?

MARCELLE.

Oui, dont je dois vous avertir.

LISARD.

Si vous m'excusez vous-même de mon ignorance, quand j'ai commis une faute involontaire, il faut que vous me la fassiez connaitre, pour que je n'y retombe pas, sans le savoir.

MARCELLE.

A qui avez-vous aujourd'hui commencé à raconter notre aventure, dont une suivante a empêché de continuer le récit ?

LISARD.

Je vous entends, et quoique je puisse le faire, je ne prétends pas m'excuser en rien. Car une femme qui, dans un endroit où je suis inconnu, a été si bien renseignée sur moi ; une femme, qui se défie ainsi d'un homme dont je suis l'ami ; une femme, qui a une suivante dans la maison de cet ami, laquelle rapporte les discours que je lui tiens, je la désigne assez en n'en disant pas davantage, je la fais assez connaitre en m'en allant. Car avant d'être votre galant, j'étais l'ami de don Félix.

MARCELLE.

Vous avez sans doute pensé, par les détails que je vous donne, que je suis la maitresse de Félix. Eh bien ! vous vous abusez étrangement, et vous devez m'en croire, si celui qui prétend aimer croit quelque chose. Non seulement je ne suis pas sa maitresse, mais je ne puis pas l'être.

LISARD.

Si vous niez les prémisses, vous concluerez mal. De qui savez-vous mon nom ? De qui êtes-vous renseignée sur moi ? De qui avez-vous pu apprendre (je puis le dire dans un instant) ce qui s'est passé dans le cabinet de Félix entre nous deux ?

MARCELLE.

Pour en finir avec tous vos doutes ; sachez que je suis l'amie d'une belle dame, sa maitresse. Celle-ci en causant avec moi de Félix, m'a donné des détails sur vous en me parlant de vous comme de l'ami de Félix. Quoique Félix soit assez bon gentilhomme, un secret n'est jamais mieux placé, que quand il est ignoré. Je vous prie donc de ne pas donner à Félix

plus de détails sur moi, de ne pas lui dire que je vous ai vu, ni que vous connaissez ma maison ; car pour un souçon auquel on ajouterait foi, je risquerais au moins la vie et surtout l'honneur.

LISARD.

Vous devez croire que la raison de mes doutes n'existe plus. Mais vous me laissez pourtant dans un grand embarras ; car si vous n'êtes pas...

SCÈNE IV.

Les précédents, CÉLIA.

CÉLIA.

Madame !

MARCELLE.

Qu'y a-t-il, Célia ?

CÉLIA.

Mon maître arrive par le corridor.

MARCELLE *(à part)*.

Il ne manquait plus que cela. Pourra-t-il sortir ?

CÉLIA.

Non, car mon maître vient par la porte par où il est entré, et il n'est pas possible ni convenable qu'il sache qu'il y a une autre porte. Mais voici déjà mon maître !

LISARD.

Que dois-je faire ?

CÉLIA.

Vous cacher dans ce cabinet.

LISARD.

Je ne sais si je dois...

MARCELLE.

Vite, s'il vous voit...

LISARD.

Vive Dieu ! je suis perdu. (*Il se cache dans le cabinet.*)

SCÈNE V.

MARCELLE, SYLVIE, CÉLIA, LAURE.

MARCELLE.

Je meurs de chagrin.

LAURE.

Vous voyez, Marcelle, il nous a pris sur le fait. Vous m'avez mise dans de beaux draps.

MARCELLE.

Qui pouvait prévoir que votre père dût revenir en ce moment ?

SCÈNE VI.

Les précédents, FABIO.

FABIO.

Qu'est-ce ceci, Célia ? Depuis quand as-tu l'habitude de tenir cette porte ouverte ?

LAURE.

Marcelle est venue me voir, et comme cette porte est la plus voisine d'une maison où elle se trouvait, je l'ai fait ouvrir. Elle est entrée par là et la porte est restée ouverte. Voilà ce qui en est.

FABIO.

Pardonnez, belle Marcelle. Comme le jour baisse, je ne vous voyais pas.

LAURE *(à part).*

Je suis dans les transes.

CÉLIA.

Quel embarras ! (*Elle sort.*)

SYLVIE.

Quelle frayeur !

MARCELLE.

J'ai appris la tristesse où se trouve Laure, mon amie m'a engagée à venir la voir, pour essayer de la consoler de ses chagrins.

LAURE.

Le chagrin que j'éprouve est tel que les efforts pour me consoler, augmentent ma douleur, et je crois plutôt que vous êtes venue l'accroitre, taut cette plaie s'envenime avec le remède !

FABIO.

Je ne sais que te dire, et je ne saurais trouver un moyen de te débarrasser de tes maux. Holà ! apportez des lumières !

SCÈNE VII.

Les précédents ; CÉLIA *avec des lumières qu'elle pose sur un buffet*, HERRERA.

CÉLIA.

Voici les lumières.

HERRERA.

Il est huit heures et demie ; ne devons-nous pas nous retirer, Madame, puisqu'il fait nuit ? n'est-il pas l'heure de rentrer ?

MARCELLE.

Il m'est pénible, Laure, de vous quitter avec ce souci ; mais je ne puis y apporter remède.

LAURE.

Enfin je reste pour payer pour les fautes que je n'ai pas commises.

MARCELLE.

Que puis-je faire? hélas! Permettez-moi de prendre congé.

FABIO.

Je vais vous accompagner.

MARCELLE.

Il ne faut pas prendre cette peine, seigneur ; adieu.

LAURE (*bas à* MARCELLE).

Il vaut mieux le laisser aller avec vous, pour que cet homme caché ici puisse sortir.

FABIO.

Je vais aller avec vous.

MARCELLE.

Puisque vous me faites cet honneur, refuser votre politesse paraitrait une grossièreté.

FABIO.

Voulez-vous me donner la main?

MARCELLE.

Vous êtes si galant, que je ne puis vous refuser cette faveur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

LAURE, CÉLIA.

LAURE.

Y a-t-il, Célia, une situation plus pénible que celle où je me trouve? Qui croirait que je tiens ici enfermé un homme que je ne connais pas ? Et s'il me voit, il reconnaîtra son erreur, en voyant que Marcelle n'est pas la maîtresse de cette maison.

CÉLIA.

Tout ce qui nous arrive ici est très facile à arranger, puisque mon maître est parti. Retirez-vous d'ici, je le ferai sortir, sans qu'il puisse se détromper ; car il s'en ira sans voir ni vous, ni Marcelle.

LAURE.

Il ne nous manque que de réussir. Ouvre-lui la porte. Mais reste tranquille ; il me semble entendre du bruit dans cette salle.

CÉLIA.

Voilà un autre embarras !

SCÈNE IX.

Les précédents, DON FÉLIX.

FÉLIX.

A peine l'ombre glacée a tendu le noir manteau, ce vêtement de nuit, dont le ciel se couvre pour se cacher, que les étoiles m'ont trouvé à votre porte, Laure. Ma passion devance les heures, et je viens en ce moment vous voir. Je faisais le guet dans votre rue, quand j'ai vu ma sœur sortir de chez vous, et

remarquant que votre père l'accompagnait, pour ne pas perdre de temps, je me hasarde à entrer ici. Car votre apaisement de tantôt m'a donné une telle joie que je n'ai pas voulu différer d'un instant à vous voir radoucie envers moi.

LAURE.

Eh bien ! c'est mal ; car à peine m'avez-vous débarrassée d'un mécontentement, que vous en préparez un autre. Ne pouviez-vous attendre un peu (*à part*, à peine ai-je la force de lui parler), que la maison fût tranquille, au lieu d'entrer ici si témérairement, sans penser que mon père va revenir dans un moment ?

FÉLIX.

J'ai voulu seulement, Laure, vous faire savoir que j'attends dans la rue l'heure de vous parler, afin que vous ne me disiez pas que je viens d'ailleurs, quand je viens vous voir. Je retourne donc dans la rue.

LAURE.

Bien, retournez vite ; dès que mon père se sera retiré, nous pourrons nous parler plus à loisir. Ne me laissez pas dans une telle inquiétude. Je crois qu'il soupçonne, hélas ! quelque chose de notre amour, car il a retiré la clef de cette porte dérobée (*à part*, je dis ceci pour assurer la sortie à celui qui est ici dedans), et tous ces jours-ci il est sur pied, allant et venant continuellement.

FÉLIX.

Pour vous délivrer de cette crainte, je m'en vais ; j'attends dans la rue.

SCÈNE X.

Les précédents, FABIO.

FABIO *(en dedans)*.

Holà, descendez de la lumière !

LAURE.

Il est déjà ici.

CÉLIA.

C'est fait, voilà ! (*elle prend une lumière et sort.*)

FÉLIX.

Puisque, comme vous le dites, il a pris la clef de cette porte, il est certain qu'il n'y a pas moyen de sortir. Ainsi, je vais me cacher dans ce cabinet. (*Il va pour entrer dans le cabinet où se trouve* LISARD, LAURE *se met devant lui.*)

LAURE.

Attendez, attendez, il ne faut pas entrer ici.

FÉLIX.

Pourquoi ?

LAURE.

Parce que c'est toujours là que mon père reste à écrire une grande partie de la nuit.

FÉLIX.

Vive Dieu ! ce n'est pas pour cela. Car en entr'ouvrant la porte j'ai vu dans l'intérieur une ombre.

LAURE.

Regardez....

FÉLIX.

Qu'ai-je à regarder ?

LAURE.

Prenez garde....

FÉLIX.

Je ne crains rien.

LAURE.

Que mon père entre déjà.

FÉLIX.

Ah ! malheur ! dans quel embarras me trouvé-je ? Si je fais quelque esclandre, j'apprends à Fabio l'affront qui lui est fait, si je me tais, je souffre celui que je reçois.

FABIO.

(*En entrant.*) Vous ici, Félix ? qu'est-ce que cela veut dire ?

LAURE (*à part à Félix*).

Attention, pour Dieu, à ce que vous allez faire. Avec un gentilhomme, l'honneur des femmes est toujours en sûreté.

FÉLIX (*à part*).

C'est vrai, dissimuler est le meilleur parti, si la jalousie peut dissimuler. (*Haut.*) Je viens chercher ma sœur, qu'on m'a dit être ici.

FABIO.

Je viens de la laisser chez elle ; je lui ai servi tout à l'heure de cavalier.

LAURE.

C'est justement ce que je lui répondais.

FÉLIX.

Dieu vous rende l'honneur que vous avez fait à ma sœur !

FABIO.

Elle vous attend chez elle.

FÉLIX (*à part*).

Je ne sais, hélas, ce que je dois faire, rester ici, est une imprudence ; m'en aller en laissant un homme ici, est une folie ; faire une esclandre dans la maison, je le dédaigne ; l'attendre dans la rue, s'il y a deux portes, je ne le puis moi tout seul. Oh ! que n'ai-je amené avec moi Lisard, qui est un véritable ami ! Mais j'ai trouvé un moyen. (*Haut.*) Adieu.

FABIO.

Dieu vous garde !

FÉLIX (*à part*).

Je vais voir aujourd'hui, vive Dieu ! s'il est vrai que la fortune aide l'audace. (FÉLIX *sort précipitamment*, FABIO *le conduit jusqu'à la porte* ; CÉLIA *prend une lumière et s'en va*, FABIO *prend une autre lumière.*)

FABIO.

Éclaire don Félix, Célia ; Laure, entre dans cette chambre, j'ai à te parler seul à seule.

LAURE (*à part*).

Autre embarras, ô ciel ! que me veut mon père ? Ah, Laure ! comment ceci finira-t-il ? (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

CÉLIA, *rentrant avec sa lumière.*

CÉLIA.

Il n'a pas attendu que je descendisse pour l'éclairer. Don Félix a disparu en un instant. Je vois son dessein, c'est de faire promptement le détour par la rue ; mais avant qu'il arrive, l'autre sera sorti. Laure est avec mon maitre dans son appartement. Il ne

faut pas perdre de temps. — Monsieur ! nous sommes dans un grand embarras à cause de vous.

SCÈNE XII.

CÉLIA, LISARD.

LISARD.

Je sais ce que je vous dois. Bien que j'aie entendu peu de chose de l'aventure, parce que dans ma cachette les voix arrivaient étouffées, j'ai compris toutefois combien vous êtes embarrassées.

CÉLIA.

Allons-nous-en d'ici.

LISARD.

Partons vite.

CÉLIA *(à part).*

Une fois qu'il sera sorti de la maison, qu'il arrive ensuite des morts d'hommes dans la rue. *(Elle éteint la lumière, et l'emmène.)*

SCÈNE XIII.

DON FÉLIX.

FÉLIX.

Avant qu'on descendit avec la lumière, j'ai pu me cacher dans un coin obscur de l'escalier, couvert de mon manteau, mort de jalousie et d'angoisses. Elles ont eu peu de temps pour faire sortir cet homme, et je ne crois pas que, me sachant dans la rue, elles osent le faire. Le but que je me propose, c'est de l'amener avec mo jusqu'à la rue, feignant que je suis un domestique de la maison, et que je sais toute l'aventure. *(Il arrive à la porte du cabinet.)* Voici la

porte, elle est ouverte. Holà, Monsieur, suivez-moi, fiez-vous à moi. Vous ne me répondez pas ? Qu'est-ce que cela veut dire? Vous m'obligerez en vous taisant, vive Dieu, à rentrer ici. *(Il rentre dans le cabinet.)*

SCÈNE XIV.

LAURE, *avec une lumière.*

LAURE.

Mon père ne me voulait rien d'important. Il voulait seulement me dire que demain il doit aller à un village voisin, où il a un domaine. Et moi je reviens à mes embarras. Célia, Célia, où es-tu? Il faut qu'ils soient partis tous me laissant dans le danger. C'est certain, puisque personne ne paraît. Hélas ! que dois-je faire dans une telle extrémité ? Félix est sans doute dans la rue, pendant que l'autre est ici dedans. Mais quoique je risque tout ; cela doit être ; il faut d'abord que je pense à moi. Pardonnez-moi, Marcelle, pour cette fois. Holà, Monsieur, vous que l'imprudence d'une femme a mis dans un tel danger, ne vous étonnez pas de me voir...

SCÈNE XV.

LAURE, DON FÉLIX, *enveloppé de son manteau.*

FÉLIX.

Comment puis-je ne pas m'étonner de vous voir, Laure ?

LAURE.

Ah ! Dieu, que vois-je ?

FÉLIX.

Si inconstante !

LAURE.

Ah ! malheureuse.

FÉLIX.

Si fausse !

LAURE.

Ah, mon Dieu ! qu'est-ce que cela ?

FÉLIX.

Cela, Laure, c'est (si je m'explique bien) la plus grande désillusion que la jalousie puisse donner à un homme. Mais, je me trompe, il ne s'agit pas de jalousie, c'est un outrage *(il marche, et elle le suit)*.

LAURE.

Je meurs ! Mon Félix, mon bien, mon seigneur, mon maître !

FÉLIX.

Vous, mon mal, ma mort, mon injure, que me voulez-vous ?

LAURE.

Ce que je veux ? Je t'aime, rien de plus.

FÉLIX.

Et moi, je vous crois, puisque vous le dites. Car n'ayant pas caché un homme dans ce cabinet, n'ayant pas dit que le passage par cette porte était fermé, n'étant pas venue pour me parler, croyant vous adresser à lui, et moi n'ayant rien vu... Mais qu'ai-je pu voir ? Je ne dis rien, je ne comprends rien. Que j'étais fou d'être plus soigneux de votre honneur que vous-même ! non !... Adieu, Laure, adieu !

LAURE.

Arrêtez, avant de vous en aller, vous devez m'écouter.

FÉLIX.

Est-ce un mensonge, que tout cela ?

LAURE.

Oui, cela peut être un mensonge.

FÉLIX.

Un mensonge, ce que je vois ?

LAURE.

Qu'avez-vous vu ?

FÉLIX.

L'ombre d'un homme qui était dans ce cabinet.

LAURE.

C'était sans doute un domestique.

SCÈNE XVI.

Les précédents, CÉLIA *tout effarée.*

CÉLIA.

Madame, rien n'arrivera au moins dans cette maison ; je les ai laissés dans la rue. (*Elle voit* FÉLIX *et se trouble.*)

FÉLIX.

Eh bien! c'était un domestique ?

CÉLIA.

Il ne nous manquait plus que cela! Comment, vous ici ?... Je ne puis plus parler.

LAURE.

Vous voyez, Félix, avec quelle rigueur s'enchaînent mes malheurs ? Car je n'ai aucune faute à me reprocher.

FÉLIX.

Vous verrez que la faute est à moi.

LAURE.

Je vous estime et vous aime tant, que je ne veux pas tout vous révéler, parce qu'il ne convient pas que vous le sachiez.

FÉLIX.

Quel moyen commode de se tirer d'affaire, quand on est accusé, de ne rien répondre ! Enfin, tout est fini entre nous, Laure, adieu, adieu.

LAURE.

Regardez...

FÉLIX.

Laissez-moi.

LAURE.

Vous ne pouvez pas vous en aller ainsi.

FÉLIX.

Vive Dieu ! Faut-il que je crie pour éveiller votre père, le monde entier, et que je dise qui vous êtes ?

LAURE.

Félix !

FÉLIX.

Vous me forcerez à manquer de respect à votre beauté ; on ne se contient pas quand on est jaloux. (*Il sort.*)

LAURE.

Arrête-le, Célia.

CÉLIA.

Moi l'arrêter ?

LAURE.

Eh bien ! puisque tu t'enfuis, j'irai te chercher. — Ah ! Marcelle, en quels embarras tu m'as jetée ?

(*Elles sortent.*)

SCÈNE XVII.

Une chambre chez don Félix. LISARD, CALLEBASSE.

CALLEBASSE.

Seigneur, qu'avez-vous ? D'où venez-vous, si tard ?

LISARD.

Je ne sais d'où je viens, Callebasse, ni ce que j'ai.

CALLEBASSE.

Après être sorti sans moi (chose qui n'est jamais arrivée, et ne s'est jamais faite à un honnête laquais), vous revenez à la maison comme la foudre, presque de grand matin, pâle, furieux, hors de vous, tout changé...

LISARD.

Ne m'achève pas, ne commence pas à me dire des extravagances, mais fais les malles, parce que je dois m'en aller de suite. En attendant que ce moment arrive, passe dans cette autre pièce, vois si je puis parler à Félix.

CALLEBASSE.

Il n'est pas à la maison ; car, quoique déjà il soit matin, je crois qu'il n'est pas encore venu se coucher.

LISARD.

Il est bienheureux, lui, d'être allé (qui l'ignore ?) faire la paix avec sa maîtresse ; c'est le bonheur quand on aime bien. Et moi, bien malheureux d'avoir éprouvé tant d'aventures !

CALLEBASSE.

Que vous est-il arrivé ?

LISARD.

Ecoute, afin de me laisser tranquille, mais à condition que tu ne me donnes pas de conseils. Cette dame voilée m'appela par un billet, pour que j'allasse la voir chez elle. J'y fus, et la suivante me guida à travers un jardin, jusqu'à ce que je fusse arrivé à une salle à estrade, où se trouvait la même personne que j'avais vue dans les jardins, aussi belle et aussi intelligente ; je ne t'en dis pas davantage. Aux premières paroles, elle m'adresse tout éplorée je ne sais quelles plaintes, quand son père frappe à la porte. On me fait entrer dans un cabinet, d'où je pus saisir quelques propos, auxquels je ne compris rien ou peu de chose. Car comme j'étais caché, la porte fermée, les voix m'arrivaient confuses, mais non les paroles. Un homme entr'ouvrit la porte, je ramenai mon manteau, et j'empoignai mon épée. Au même instant, on referma la porte par dehors, sans que je pusse voir ni la taille, ni la figure de cet homme. De là, au bout d'un moment, une autre jeune fille, triste et toute troublée, me tira pour me conduire à la rue, en me recommandant de ne rien faire savoir à Félix. Mais maintenant, je suis dans l'incertitude et en proie à des soupçons contradictoires, ne sachant que faire

dans une affaire si étrange. Car si je cache à Félix l'aventure, soupçonnant avec vraisemblance que c'était sa maitresse, ce serait le payer d'ingratitude, car il aurait un ennemi dans sa maison. Si je lui révèle tout, et que ce ne soit pas sa maitresse, mais une autre dame qui se confie à moi, parler est une infamie indigne d'un gentilhomme. Ainsi entre parler et se taire, le plus sûr parti est, quand un double risque me menace, de fuir devant l'un et l'autre. Ainsi, par ce moyen, je n'offense point Félix en gardant le silence, ni cette dame en parlant. Allons, prépare mon bagage ; avant que le jour ne se lève, sous prétexte que le mémoire que j'ai présenté au roi ne sert de rien, je vais quitter Ocana, quoique j'y laisse un cœur qui est ma vie, et une beauté qui est mon âme.

CALLEBASSE.

Honorable résolution!

LISARD.

Puisque tu m'approuves et que tu ne m'ennuies pas ; prends cet habit de voyage que j'ai fait faire, Callebasse.

CALLEBASSE.

Seigneur, je vous baise les mains de bon cœur, non pas tant pour l'habit, quoique ce soit un beau présent, que parce que vous me le donnez tout fait. En attendant que celui qui doit me donner vos effets, se lève, écoutez en deux mots ce qu'un habit tout fait économise. (*Il parle en changeant de voix à chaque personnage*). « Seigneur maitre, combien de vares faut-il pour moi. — Sept et trois quarts. — Mais Quinônes n'en demande que six et demie. — Eh

bien! qu'il le fasse ; mais s'il rend un habit bien fait, je veux me pendre. — Combien de taffetas ? — Huit. — Sept, c'est assez. — Au bas mot, sept et demie. — De toile de Rouen? — Quatre. — Non. — S'il en manque un doigt, je ne puis en sortir. — De soie? — Deux onces, et trente de laine. — De boucassin pour les bords? — Demi-vare. — De treillis ? — Autant. — De boutons ? — Trente douzaines. — Trente? — Faudra-t-il les compter? Les rubans, les poches, le fil ; nous trouverons tout cela à la maison. Que votre seigneurie joigne les pieds ; tenez la tête droite ; étendez le bras. — Seigneur maître, sommes-nous à la danse des Matassins ? — Quelle grâce aura ce haut-de-chausses ! — Ecoutez, le pourpoint large des épaules, tombant bien sur le dos, les basques bien arrondies. — Nous avons oublié de compter de la frise pour les basques. — Fournissez-la. — Avec plaisir. Ah ! oui, j'oubliais les renforts. — Faites-en avec ce vieux manteau. — Je vais couper l'habit à l'instant. — Quand me l'apporterez-vous? Demain, à neuf heures. — Il est déjà une heure, que ce tailleur est en retard ! Seigneur maître, vous m'avez retenu tout le jour à la maison. — Je n'ai pas pu venir plus tôt. J'étais après une jupe, à laquelle il faut mille morceaux, il ne m'a pas été possible de l'achever. — Ah ! Monsieur, cet ouvrage est bien sec. — Il faut le tremper. — Le haut-de-chausses est bien étroit. — Il est en drap, il n'importe pas, il s'agrandira bientôt. — Ce pourpoint est trop large. — N'importe ; il est en drap, il se rétrécira. — C'est au mieux ; le drap s'élargit ou se rétrécit, selon que le lui commande le tailleur. Le

manteau est court. — Il couvre la jarretière, et aujourd'hui on ne les porte pas longs. — Que vous doit-on ? —Peu, presque rien, vingt pour le haut-de-chausses, vingt pour le pourpoint et les manches, dix pour le manteau, trente pour les boutonnières.— Enfin tant d'impertinences, que, soit qu'il m'aille bien ou qu'il ne m'aille pas, quand on me donne un habit tout fait, on me donne le joyau le plus précieux. Je m'en vais disposer les vôtres. L'honneur d'abord, et ensuite la reconnaissance. (*Il sort.*)

LISARD.

Quelles folies! que n'ai-je ta gaité ! je n'en serais pas arrivé à ressentir les extrémités de la douleur, du trouble et du soupçon. Dieu vous garde, avec votre mante, femme toute de mystères, de précautions, sans que jamais j'aie pu entrevoir la vérité !

CALLEBASSE.

(*Revenant.*) J'ai dit à une servante de me donner votre linge, parce qu'aujourd'hui nous allons en Irlande.

LISARD.

En effet, me voici avant le temps exilé d'Ocana par les artifices d'une femme.

SCÈNE XVIII.

Les précédents, MARCELLE, *avec sa mante*, SYLVIE *sans mante*. (*Elles s'arrêtent à l'entrée.*)

SYLVIE.

Refléchissez à ce que vous entreprenez.

MARCELLE.

Ne me dis rien, je ne suis pas disposée à écouter un mot. Il s'en va aujourd'hui, me dis-tu ?

SYLVIE.

Oui.

MARCELLE.

Eh bien! pourquoi t'étonnes-tu de voir mon amour faire des folies? Sans doute Laure lui a dit qui je suis, et il me fuit.

SYLVIE.

Si vous le craignez, que prétendez-vous alors ?

MARCELLE.

Lui parler ouvertement. Puisque mon frère n'est pas encore rentré à cette heure, il ne viendra que quand on lui aura porté son manteau et son rabat, ou à la nuit. Toi, Sylvie, attends-moi à cette porte. (SYLVIE *sort.*)

LISARD. *(Sans la voir).*

Vois si Félix est arrivé.

CALLEBASSE.

Félix, non, mais la dame voilée est venue.

LISARD.

Que dis-tu ?

CALLEBASSE.

Ecce quam amas.

MARCELLE.

Seigneur Lisard, je ne sais s'il est bien poli de s'en aller, sans prendre congé d'une femme qui vous aime.

LISARD.

Vous avez eu sitôt la nouvelle de mon départ ?

MARCELLE.

Les mauvaises nouvelles se répandent bien vite.

CALLEBASSE *(à part)*.

Vive Dieu ! Elle a commerce avec le diable. C'est peut-être Catherine d'Acosta qui cherche sa statue (1) ?

MARCELLE.

Enfin vous partez.

LISARD.

Oui, pour vous fuir ; vous êtes la cause de mon départ.

MARCELLE.

Je conclus de là que vous savez qui je suis (je suis toute émue!),et si pour l'avoir su vous vous mettez en chemin, que Dieu vous conduise ! Mais remarquez que nous en sommes cause, vous et moi ; impossible à l'une de le dire, impossible à l'autre de l'ignorer.

LISARD.

Je ne comprends pas, car (c'est la vérité pure) je ne sais de vous que ce que j'ai appris de vous-même ; et le peu de confiance que vous avez en moi me décide à m'en aller. (CALLEBASSE *regarde au dehors*.)

CALLEBASSE.

Eh ! don Félix entre par la salle.

MARCELLE.

Ah ! malheur !

LISARD.

Pourquoi vous troubler ? qu'avez-vous à craindre ? vous êtes avec moi.

(1) Légende populaire sur une sorcière.

MARCELLE.

C'est vrai. Mais puisque mes infortunes s'accumulent et viennent ainsi m'accabler, sachez qui je suis... je ne peux pas, je ne peux articuler un mot. Voici qu'il entre ; ma vie est entre vos mains, gardez-la. Je me cache ici. (*Elle va se cacher.*)

LISARD.

Ciel ! tirez-moi de mes doutes. Elle est certainement sa maitresse, puisqu'elle a tant de peur de lui.

SCÈNE XIX.

LISARD, FÉLIX, CALLEBASSE.

FÉLIX.

Lisard !

LISARD.

Qu'y-a-t-il ? qu'apportez-vous, don Félix ?

FÉLIX.

J'apporte un chagrin ; et je viens chercher à me consoler avec vous. Vous me conseillerez.

LISARD.

Quand je vous ai vu absent de chez vous... (*à* CALLEBASSE) Va-t-en d'ici, (CALLEBASSE *sort*) de toute la nuit, j'ai cru que vous aviez célébré le raccommodement avec votre maitresse, et vous arrivez dès le matin avec un chagrin, comme vous venez de me le dire !

FÉLIX.

Oui, car un malheur appelle après lui un autre malheur ! Ah, Lisatd ! que vous disiez bien, en me

parlant de la jalousie, que ses mortels soucis, que ses tristes effets étaient tout autres dans celui qui l'éprouve et celui qui la donne ; autant il y a de différence entre celui qui agit et celui qui souffre. Car je souffre maintenant le mal que j'ai causé auparavant. Oh ! heureux, celui qui causerait de la jalousie pendant un siècle, et qui n'en éprouverait pas même un instant !

LISARD.

Mais comment, de quoi vous est-elle venue ? (*à part*) Vive Dieu ! il a suivi cette dame, et sa jalousie vient d'elle et de moi.

MARCELLE *(à part).*

Que le ciel mette fin à mes peines !

FÉLIX.

Je me rendis hier bien soumis dans une maison, où hélas ! je cherchai à détruire, par les efforts que je fis et les larmes que je versai, les soupçons mal fondés, qu'avait conçus de moi, ah, ciel ! ma belle ennemie. Quand je fus parvenu à les dissiper, et que j'espérais des faveurs qui m'eussent dédommagé des rigueurs que j'avais endurées, de la rue, où j'attendais, j'entrai pour la voir, tout joyeux. Là, pour une raison qui m'y obligeait, j'entr'ouvris la porte d'un cabinet, et, comme le cœur m'a saigné, quand j'y vis (honteuse découverte !) l'ombre d'un homme !

LISARD *(à part).*

C'est ce qui m'est arrivé hier soir, vive le ciel !

FÉLIX.

Malheur à moi ! car quand son père serait venu, quand son honneur eût été compromis, je devais tuer

cet homme ; cependant je n'entrai pas. Mais je me tins caché, dans l'intention de venir le chercher, et voir qui c'était.

LISARD.

L'avez-vous su?

FÉLIX.

Non, parce qu'une suivante l'avait tiré de là ; je sortis promptement derrière lui, mais je ne pus rien trouver. Je suis resté toute la matinée jusqu'à midi (voyez quel soin ridicule !) pensant qu'il reviendrait. Voyez s'il y a dans le monde un homme plus tourmenté, puisque j'ai sujet d'être jaloux sans savoir de qui.

LISARD *(à part)*.

Je sais maintenant tout ce que j'avais prévu. La dame est bien cette dame ; c'est moi qui suis l'homme enfermé. Les détails se rapportent bien. Mais supposé qu'il ne sait pas que c'était moi, et qu'elle est cachée ici ; que mon départ mette fin à cette aventure. Car il ne saura pas l'injure que lui fit cette dame, et il n'aura pas à se plaindre de moi.

FÉLIX.

Vous êtes tout préoccupé, comment ne me répondez-vous pas ?

LISARD.

Vous me voyez tout étonné au-delà de ce que vous pensez.

FÉLIX.

Que dois-je faire ?

LISARD.

Oublier.

FÉLIX.

Ah, Lisard! qui le pourrait ?

SCÈNE XX.

Les précédents, CALLEBASSE.

CALLEBASSE.

Seigneur, une dame est ici dehors qui dit qu'elle veut vous parler.

FÉLIX.

C'est elle, elle sera venue pour me voir. Je ne dois pas la voir.

LISARD.

Sachez d'abord si c'est elle.

SCÈNE XXI.

Les précédents, LAURE *voilée*.

FÉLIX.

Est-ce que je ne l'ai pas reconnue? C'est elle qui, pour en finir, voudra maintenant me faire croire que tout cela a été mensonge.

LISARD *(à part)*.

Autre embarras pour moi. Si celle-ci est la maîtresse de Félix, et s'il a vu un homme caché dans sa maison, et cet homme c'était moi, quelle est cette autre dame ?

LAURE.

Lisard, je vous prie, comme un gentilhomme, de vouloir bien sortir, et me laisser seule avec Félix ; je veux lui parler.

FÉLIX.

Qui vous a dit que Félix voudra vous parler, à vous ?

LAURE.

Laissez-nous seuls.

LISARD.

De ma part, vous êtes obéie. (*A part*) Il faut bien laisser l'autre dame enfermée jusqu'après leur conversation, et me tenir en sentinelle. Je n'ai plus rien à craindre, car ma dame voilée n'est pas sa maîtresse. (LISARD *et* CALLEBASSE *sortent.*)

SCÈNE XXII.

FÉLIX, LAURE, MARCELLE *cachée.*

LAURE.

Maintenant que nous sommes seuls, don Félix, et que je vais pouvoir vous dire pourquoi je suis venue, écoutez-moi.

FÉLIX.

Pourquoi ? Je sais bien que vous voulez me dire que tout ce que j'ai vu et entendu a été une illusion, un mensonge. Si c'est là ce que vous voulez, vous n'avez pas besoin de le dire, ni moi de l'entendre.

LAURE.

Et si ce n'était rien de tout cela, mais tout le contraire ?

FÉLIX.

Comment ?

LAURE.

Écoutez, vous le saurez.

FÉLIX.

Vous en irez-vous, si je vous écoute ?

LAURE.

Oui.

FÉLIX.

Parlez alors.

MARCELLE *s'avance jusqu'au bord de la coulisse.*

LAURE.

Vous nier qu'il y eût un homme dans mon cabinet...

FÉLIX.

Arrêtez-vous. Est-ce une manière de m'adoucir, un moyen de me satisfaire, que de me parler ainsi, quand j'attendais une excuse polie, une satisfaction amoureuse ; faire l'aveu de l'offense ! Vous disposez-vous à le répéter, afin que j'en éprouve une nouvelle douleur ?

LAURE.

Si vous ne m'écoutez pas jusqu'à la fin...

MARCELLE *(à part).*

Qui vit jamais une situation plus cruelle ?

FÉLIX.

Qu'ai-je besoin d'écouter ?

LAURE.

Beaucoup.

FÉLIX.

Partirez-vous, si je vous écoute ?

LAURE.

Oui.

FÉLIX.

Parlez alors.

LAURE.

Vous nier qu'il y eût un homme dans mon cabinet, et que Célia lui en a ouvert la porte, ce ne serait pas juste. Car nier en face à un homme ce qu'il voit et ce qu'il entend, c'est donner à un désespéré une corde pour consolation. Mais, de votre côté, penser que votre amour et ma foi en aient reçu une atteinte, c'est comme si vous pensiez que l'éclat du soleil est obscurci par une tache, parce que, auprès de mon honneur, cet astre même n'est qu'obscurité.

FÉLIX.

Qui était donc cet homme ?

LAURE.

Je ne puis vous dire qui c'était.

MARCELLE *(à part)*.

Qui vit jamais pareille angoisse ?

FÉLIX.

Pourquoi ?

LAURE.

Parce que je ne le sais pas.

FÉLIX.

Que faisait-il, caché ici ?

LAURE.

Je ne le sais pas davantage.

FÉLIX.

Où est donc l'excuse ?

LAURE.

De ne pas le savoir.

FÉLIX.

Bien ; l'excuse est de ne pas le savoir, et la faute de le savoir. Mais comment voulez-vous que ce que je sais efface ce que je ne sais pas ? Laure, Laure, il n'y a pas d'excuse.

LAURE.

Félix, Félix, laissez-moi ; car quand je pourrais vous le dire, vous ne pouvez pas l'entendre.

FÉLIX.

Vous m'avez déjà dit la même chose (était-ce outrage ou dépit ?), et, vive Dieu ! je ne l'entendrai pas de nouveau ; car, ici, vous devez me dire la vérité sur tout ceci...

MARCELLE *(à part)*.

Que faire ? Pour se disculper, elle va me perdre.

FÉLIX.

Rien n'est plus pénible pour moi, que ce que je peux imaginer.

LAURE.

Oui, je vous le dirai.

MARCELLE *(à part)*.

Tu ne le diras pas, car auparavant je vais interrompre ton discours par la résolution que je prends. Que l'amour me favorise, autant qu'il m'enhardit ! je n'ai voulu voir que cela. (*Elle traverse le théâtre voilée, comme menaçant* FÉLIX *du doigt ; celui-ci veut la suivre,* LAURE *le retient.*)

FÉLIX.

Quelle est cette femme ?

LAURE.

Feignez de l'ignorer.

FÉLIX.

Laissez-moi, que je la suive et la reconnaisse.

LAURE.

Vous le voudriez bien, parce qu'alors vous pourriez l'apaiser, en lui disant que vous m'avez quittée pour courir derrière elle ; mais cela ne se peut.

FÉLIX.

Ma Laure, ma maitresse, que le ciel me manque, si je sais quelle est cette femme !

LAURE.

Moi je le sais, je vous le dirai. C'était Nise, je l'ai bien reconnue au passage.

FÉLIX.

Ce n'était pas Nise, et je ne sais pas comment cette femme se trouvait ici.

LAURE.

Très bien, l'excuse est de ne pas le savoir, et la faute de le savoir. Comment voulez-vous que ce que je sais efface ce que je ne sais pas ? Adieu, Félix !

FÉLIX.

Si ce que vous voyez ne suffit à vous désabuser ; comment voulez-vous que je croie, Laure, ce que vous ne croyez pas ?

LAURE.

Parce que je dis la vérité, et que c'est moi qui parle.

FÉLIX.

Moi de même, et j'ai vu un homme dans votre cabinet.

LAURE.

Moi une femme dans le vôtre.

FÉLIX.

Je ne sais pas qui c'était.

LAURE.

Moi, non plus.

FÉLIX.

Oui, vous le saviez, Laure, puisque vous alliez me le dire.

LAURE.

Je m'en irai maintenant sans le dire, pour ne pas donner d'explications à un homme si impoli.

FÉLIX.

Faites attention, Laure...

LAURE.

Laissez-moi, Félix...

FÉLIX.

Partez ; c'est une chose affreuse de prier, quand on a à se plaindre.

LAURE.

Restez ; c'est bien dur de remporter des insultes, quand on venait apporter des tendresses.

FÉLIX.

Je suis bien innocent.

LAURE.

Si nous en venons là, moi aussi.

FÉLIX.

Mais enfin, j'ai vu un homme dans votre cabinet.

LAURE.

Et moi une femme dans le vôtre.

FÉLIX.

Si c'est là, ô ciel ! ce qu'on appelle aimer !

LAURE.

Si c'est là, par hasard, ce qu'on appelle chérir !

TOUS LES DEUX.

Que le feu du ciel consume l'amour ! amen, amen.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre chez Don Félix.

MARCELLE *et* SYLVIE.

SYLVIE.

C'a été une grande hardiesse.

MARCELLE.

Comme je me vis perdue, lorsque j'entendis Laure, et qu'elle allait découvrir tout ce qui s'était passé chez elle, j'ai voulu interrompre son récit par cette folle action. Car quand on se voit en face d'un chagrin, il faut bien risquer quelque chose.

SYLVIE.

C'est la vérité.

MARCELLE.

La raison qui me détermina, ce fut de voir Lisard qui attendait toujours dehors, à ce qu'il me paraissait, à quoi aboutirait l'aventure de la dame enfermée. Et comme je le savais, je ne craignis pas de me risquer. Car, si je ne réussissais pas, au moins je trouvais en Lisard un homme pour me défendre. Enfin, tout a réussi mieux que je n'espérais, puisque je pus gagner mon appartement, et par la jalousie que j'inspirai l'aventure se brouilla tellement, que ni Lisard n'eut à prendre parti pour moi, ni Laure ne put raconter l'événement, ni Félix me reconnaître. Enfin je n'ai plus à craindre aucun embarras.

SYLVIE.

Je vous dirai que c'est une histoire étrange, et si elle a pu donner de l'expérience, la leçon n'en sera que plus solide.

MARCELLE.

Mais quand est-ce qu'un danger qui est passé peut donner de l'expérience ? La bonne fortune que j'ai eue d'échapper à celui-ci m'a portée à penser comment il faudrait s'y prendre pour que Lisard revînt me voir.

SYLVIE.

Écoutez, on fait du bruit.

SCÈNE II.

Les précédentes, FÉLIX *entre par la porte secrète.*

FÉLIX.

Marcelle ?

MARCELLE.

Quelle nouveauté de vous voir entrer dans mon appartement ?

FÉLIX.

Je suis venu pour réclamer des conseils de votre intelligence, des consolations de votre affection. Hier, quand vous sortiez de chez Laure, j'entrai dans sa maison, et je vis, hélas ! dans son appartement, je trouvai...

MARCELLE.

Dites, que trouvâtes-vous ? Que vîtes-vous ?

FÉLIX.

Un homme.

MARCELLE.

Vraiment ?

FÉLIX.

Elle est venue pour s'excuser, et une femme qui est sortie de mon alcôve, a interrompu son récit...

MARCELLE.

La malencontreuse femme !

FÉLIX.

Elle devait être avec Lisard. Mais lui, en homme prudent et discret, pensant qu'il avait manqué au respect dû à ma maison, m'a dit qu'il ne savait rien. Enfin, quoi qu'il en soit, personne ne peut m'instruire; la jalouse Laure ne veut pas me désabuser ni me donner des explications. Et moi, pour ne pas laisser mal interpréter mon chagrin, je ne veux ni lui parler, ni la voir. Mais je désirerais pénétrer sa plus secrète pensée. Pour cela, j'ai imaginé dans mon souci un bon moyen.

MARCELLE.

Et c'est, si vous pouvez me le dire ?

FÉLIX.

C'est que vous, ma sœur, vous allez feindre que vous avez eu avec moi une querelle, une brouillerie, et que, en attendant qu'elle soit passée, vous voulez aller demeurer dans sa maison. De cette manière, j'aurai un espion pour apaiser le feu qui me dévore. Car vous serez aux aguets, et vous n'aurez pas de peine à savoir qui était cet homme au manteau ; ensuite vous m'informerez secrètement de tout.

MARCELLE.

Quoique j'aie beaucoup à répliquer, je veux bien aller dès aujourd'hui chez elle.

FÉLIX.

Pas aujourd'hui, cela ne se peut. Car, pour faire voir combien peu de cas elle faisait de mon ennui, ou pour me causer du chagrin, elle est sortie aujourd'hui de chez elle, pour aller à la mer de Hontigola.

MARCELLE.

Eh bien ! j'irai demain.

FÉLIX.

Vous me rendez la vie, ma sœur. C'est à vous que je la devrai désormais. *(Il s'en va.)*

MARCELLE.

Quelle chance ! qu'il arrive à me demander ce que je pouvais désirer, Sylvie ! Mais regarde qui est entré dans l'appartement sans frapper.

SYLVIE.

Laure, et Célia, madame.

SCÈNE III.

Les précédentes, LAURE *et* CÉLIA *avec des mantelets et des chapeaux.*

MARCELLE.

Ma chère Laure, à cette heure ?

LAURE.

N'en soyez pas surprise, mon amie. Un chagrin me force à cette démarche.

MARCELLE.

Qui en doute ? qui l'ignore ?

LAURE.

De même que vous vous êtes servie de moi hier, je viens me servir de vous aujourd'hui.

CÉLIA.

Apprenez par là, Mesdames, quelle différence il y a entre aujourd'hui et hier.

LAURE.

Cet homme que vous laissâtes enfermer, ma chère Marcelle, dans ma maison, don Félix l'a vu.

MARCELLE.

Jésus !

LAURE.

Il n'importe pas que je vous dise quand et comment, puisqu'il a suffi que ce fût un malheur, pour qu'aussitôt il arrivât. Je voulus lui donner des explications, et je vins chez vous, mon amie, sans regarder aux convenances qui obligent une personne comme moi. J'entrai dans son appartement, et lorsque j'allais lui présenter des explications qui ne faisaient tort ni

à votre réputation, ni à la mienne ; une femme qu'il avait cachée dans son cabinet, et qui sans doute était Nise...

MARCELE.

Pour sûr, c'était elle !

LAURE.

Sortit pour ajouter jalousie sur jalousie.

MARCELLE.

Y-a-t-il pareille fourberie ? Que fit alors Félix ?

LAURE.

Il voulut la suivre, mais je l'empêchai de le faire. En effet, les plaintes des deux côtés furent inutiles : je ne voulus pas entendre les siennes, ni lui connaitre les miennes. Pour lui faire voir que j'étais, hélas ! gaie et de bonne humeur (combien, quoique l'âme soit blessée, un chagrin peut nous exciter !), je suis sortie aujourd'hui avec quelques amies pour aller à la mer d'Hontigola. Cette belle vue aurait dû me réjouir, je ne pus y réussir, et la joie est morte pour moi. Ma tristesse ne put céder ni à la présence de la reine (qui vivra, je l'espère, des siècles sans nombre pour que cette fleur de France nous donne des fruits en Castille), quand dans son carrosse vert tiré par les chevaux du soleil, navire terrestre, elle vint longer la rive; ni au spectacle si agréable de cette petite mer, qui imite les ondes de l'Océan, agitée et ridée par les doux zéphirs, quand joyeux de contempler celle qui passe, ils couvrent l'eau de reflets d'argent et de ciselures de cristal; ni à la vue du brigantin, coche de cette mer, conduit par les rames, comme par des chevaux, dirigé par le gouvernail

comme par un frein, présentant le marchepied qui ouvre son gracieux garde-fou, afin que sa poupe et son galbe recourbé accueillent ce soleil qu'il garde aussi bien que l'aube garde le soleil ; ni à la vue de ces jolies dames, qui suivent leur maîtresse comme les fleurs suivent la rose, ou comme le chœur des nymphes entrelacées accompagnent en dansant, ainsi que nous les peint la fable, Diane dans les forêts ; ni enfin à la vue de l'élégant navire voguant sur une mer de cristal, et abordant à l'ile du berceau, qui dans un fouillis de fleurs occupe le milieu du lac. Mes yeux ne pouvaient distinguer de loin, ni le brigantin, ni le berceau, car je voyais dans l'un et dans l'autre tant de fleurs, qui, luttant de grâce ensemble, se donnaient une vraie bataille navale de fleurs, les unes vivantes, les autres inanimées. Mais rien ne pouvait me consoler. Toute cette riche et brillante pompe, le bouillonnement du cristal des eaux, la parure des fleurs, la douceur des zéphirs, l'harmonie du feuillage, la beauté des dames, le sourire des champs d'alentour, faisaient tomber des larmes de mes yeux. J'étais jalouse de Félix. Vous pouvez juger combien un cœur que tout cela ne peut égayer est en proie à de cruelles angoisses. Je ne dois pas lui parler, parce que ce serait une démarche pénible et une action indigne que de lui donner à connaitre ma jalousie. Aussi je voudrais me servir d'une ruse, si tant est que je puis compter sur votre amitié. Afin de voir si Nise habite son appartement, il s'agit de la guetter cette nuit par cette porte dont vous m'avez parlé, chère amie, qui conduit à son appartement et qu'il tient cachée. Comment pourrai-je être absente de

chez moi ? me direz-vous. Je vous répondrai, qu'aujourd'hui mon père est allé à la campagne, où il possède un domaine, et qu'il ne reviendra pas avant quatre jours. Ainsi je puis pour quelques nuits avoir recours à votre hospitalité, et mon amitié attend ce service. Car c'est un vrai service que je réclame d'une amie si chère, si discrète, si noble et si intelligente.

MARCELLE.

Comment pourrais-je vous refuser ce que vous me demandez, Laure ? si vous faites appel à ma raison, si vous me priez au nom de ma douleur. Il n'y a qu'un inconvénient ; mais si vous l'éloignez, venez de suite chez moi, je me trompe, chez vous.

LAURE.

Quel est cet inconvénient ?

MARCELLE.

Mon frère souffre tellement, comme vous, de la même douleur, due à la même cause (il faut bien que je vous le dise, nous passons avant, nous autres), qu'aujourd'hui il m'a demandé de feindre un mécontentement et d'aller loger quelques jours chez vous, afin de lui servir là d'espion. Alors, si je ne vais pas à votre maison, comme vous serez dans la mienne, il dira.....

LAURE.

Écoutez : il vaut mieux d'abord que vous feigniez de suite un mécontentement, et que vous vous en alliez; car vous l'obligez ainsi à ne rien soupçonner de me voir dans sa maison.

**

MARCELLE.

Vous dites vrai, mon absence cache votre ruse.

LAURE.

Comment faut-il faire ?

MARCELLE.

Ainsi : donne-moi mon manteau, Sylvie ; tu diras que je suis allée chez Laure, et que, pour rendre la chose plus croyable, j'y suis allée de nuit. (*Elle se met le manteau.*) Ensuite (secrètement, entends-tu ?) va trouver Lisard, et dis-lui que mon attachement le prévient de venir me voir ce soir. Reste au service de Laure. Toi, Célia, viens avec moi. Car tout ceci nous oblige à échanger nos suivantes comme nos maisons.

LAURE.

Mais sitôt ?

MARCELLE.

Ces affaires réussissent mieux, quand on y réfléchit moins.

LAURE.

Marcelle, vous allez chez moi, veillez à l'honneur de ma maison et au mien.

MARCELLE.

Vous restez dans la mienne, veillez aussi à son honneur et au mien. A quoi aboutira cet échange ?

CÉLIA.

Voulez-vous que je vous le dise ? A une aventure qui pour toutes sera un mariage, ou un chagrin.

(Marcelle et Célia s'en vont d'un côté ; Laure et Sylvie de l'autre.)

SCÈNE IV.

Un jardin. LISARD, CALLEBASSE.

LISARD.

Quel est ce papier ?

CALLEBASSE.

Ce doit être et c'est en effet le compte exact du temps que je vous ai servi.

LISARD.

Dis-moi donc, à quel propos maintenant ?

CALLEBASSE.

A propos qu'aujourd'hui je quitte votre service.

LISARD.

Pour quel motif ?

CALLEBASSE.

Qui l'ignore ? parce que vous devenez trop sombre depuis quelques jours.

LISARD.

Que veux-tu dire ?

CALLEBASSE.

Que vous êtes tout préoccupé.

LISARD.

J'ai de si grandes peines.

CALLEBASSE.

Un maitre ne doit pas être assez discret pour penser que Callebasse ne peut lui garder le secret. Vous sortez tout seul, vous restez tout seul, vous allez et venez tout seul ; toujours sans moi, quelque part qu'on vous voie. Nous ressemblons, seigneur, à l'argent et à l'amour. Voyez si tous les deux nous

devons être séparés. Si une femme voilée vient vous voir : « Sors d'ici aussitôt. » Si vous allez la voir : « Attends ici, parce qu'il ne convient pas que tu m'accompagnes. » Cela doit-il donc durer ainsi ? Malheur à celle qui m'a mis au monde, si je vous sers davantage ! Aussi, je veux dès aujourd'hui chercher un maître plus humain ; parce que, selon moi, rigoureusement parlant, aucun ne peut être pire, fût-ce un luthérien, fût-ce un arrogant de savant, lâche avec son esprit, un niais sans esprit, un intrigant, un poète qui fait des plans de comédie ; soyons ce que nous devons être, maîtres et valets. Que Callebasse soit tout à la maison, quand même il serait un damoiseau tout composé, qui a le parler mielleux et lent, et quand il ferait le courtisan dans un palais, ce qui est pire que tout cela.

LISARD.

Les aventures que j'ai éprouvées, Callebasse, sont devenues tellement publiques, qu'il n'a pas été nécessaire de les raconter, pour que tu les saches. Car parler à cette femme voilée dans la campagne ; la voir ensuite si bien gardée chez elle, où m'est arrivée une aventure pareille à celle de Félix, quand j'étais caché dans sa maison ; la voir venir me trouver chez moi, où à peine j'étais rassuré sur cette autre qui était la maîtresse de Félix ; elle s'échappe de là si rapidement, et s'en va enfin de la manière qu'elle s'en est allée : tout cela se dit et se voit, sans que j'aie besoin de le raconter ici. Car quand je le voudrais, je ne puis t'en dire plus que ce que tu vois.

CALLEBASSE.

C'est une fameuse friponne.

LISARD.

Quand je pense, que ce qui m'est arrivé, est réel, je suis tout penaud d'être obligé de le croire, en même temps que de me demander quelle est cette femme. Car quand je présumais qu'elle était la maîtresse de Félix, je me dispensais de réfléchir ; mais depuis que, pendant qu'elle était avec moi, la maîtresse de Félix entra et que je vis clairement que celle-là était une autre, j'ai conçu un plus vif désir de savoir qui elle est. Car je n'ai plus à conserver les égards pour son honneur, que je ne respectais qu'à cause de Félix.

CALLEBASSE.

Eh bien ! moi, je puis vous dire qui elle est.

LISARD.

Toi ?

CALLEBASSE.

Moi.

LISARD.

Parle donc.

CALLEBASSE.

Vive Dieu ! je sais qui elle est.

LISARD.

Allons, ne me fais pas perdre patience.

CALLEBASSE.

N'est-ce pas une trompeuse ? je sais qui elle est ; n'est-ce pas une pimbèche ? je sais qui elle est ; n'est-ce pas une friponne ? je sais qui elle est ; n'est-ce pas une belle parleuse ? Le bon sens seul nous montre qui elle est, oui, j'en fais le serment.

LISARD.

Eh bien, dis-le.

CALLEBASSE.

Ici, entre nous deux...

LISARD.

Achève.

CALLEBASSE.

C'est une duègne.

LISARD.

Quelle bêtise !

SCÈNE V.

Les précédents, SYLVIE.

SYLVIE.

Lisard, je vous prie de m'écouter.

CALLEBASSE.

Femme, d'où es-tu tombée ?

LISARD.

J'attends que tu dises ce que tu me veux.

SYLVIE.

Une dame dont vous connaissez la maison, seigneur, vous prie d'aller frapper à sa fenêtre ce soir. Adieu. (*Elle s'en va.*)

CALLEBASSE.

Suivante voilée d'une maitresse voilée, écoute.

LISARD.

Arrête ; où vas-tu ?

CALLEBASSE.

Laissez-la ; j'ai envie de lui donner deux soufflets, pour qu'elle les porte à sa maitresse...

LISARD.

Croirait-on une pareille folie ?

CALLEBASSE.

Pour qu'une autre fois elle ne soit plus la duègne tombée des nues.

LISARD.

Écoute maintenant. Puisque déjà la froide nuit, avec sa teinte plus obcure, se hâte de venir, disant au soleil de disparaitre avec le jour, et que je suis attendu, donne-moi un bouclier, et attends-moi ici.

CALLEBASSE.

Moi attendre ?

LISARD.

Oui.

CALLEBASSE.

Faites attendre un juif d'Oran ; mais une maison où vous avez été enfermé et même joué, où il y a un père que nous connaissons et un galant que nous soupçonnons, vous ne devez pas y aller seul.

LISARD.

Si, je dois y aller seul.

SCÈNE VI.

Les précédents. DON FÉLIX.

FÉLIX.

Où, Lisard ?

LISARD.

Je ne sais comment je pourrais vous cacher, ni comment vous dire ce qui m'arrive à Ocana. Avez-vous à faire en ce moment ?

FÉLIX.

Moi ; non, de toute la nuit,

LISARD.

Non ?

FÉLIX.

Non ; car le feu qui m'embrase, sans doute pour accroître son ardeur, m'accorde une trêve en ce moment.

LISARD.

Eh bien ! je veux vous confier sans crainte le souci qui m'occupe. Si j'ai interrompu jusqu'ici le récit que j'avais commencé, ce fut par égard pour vous. Mais ayant su maintenant que rien ne peut vous concerner, et comme vous êtes ce que vous êtes, je m'en vais aujourd'hui vous confier tout le secret de mon amour. Venez avec moi, pour ne pas perdre de temps, et vous apprendrez d'étranges aventures.

FÉLIX.

Allons. Vous me rendrez un vrai service, en me distrayant du chagrin qui me remplit le cœur : parce que à mal d'amour, l'amour est un antidote.

CALLEBASSE.

Et moi, que dois-je faire ?

LISARD.

Attendre ici que nous revenions. (*Ils sortent tous deux.*)

CALLEBASSE.

Patience ! nous sommes bons de rester à nous taire, sans rien voir, ni rien entendre ! Quand l'état de valet n'a d'autre plaisir, d'autre satisfaction que d'écouter pour savoir, et de savoir pour parler, on me prive même de ce plaisir, en se cachant de moi. Mais cela ne se passera pas ainsi, aussi vrai que Cal-

lebasse est vivant. Car pour la même raison qu'il se garde ici de moi, moi je dois le suivre. Derrière eux, pas à pas, j'irai enveloppé de mon manteau ; car, si ce que je soupçonne, je ne l'épie pour pouvoir en parler, à quoi bon être son valet ? (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

Un chemin dans la campagne.

On entend du bruit derrière le théâtre et entrent tout en bronchant FABIO *et* LÉLIO.

LÉLIO.

Reprenez haleine; vous êtes près d'Ocána, seigneur.

FABIO.

La douleur que j'éprouve, Lélio, est telle, que je n'en puis plus. Quoique pour me délasser, je sois descendu de ma jument, et que j'aie voulu marcher à pied pendant un instant, pour tâcher par l'exercice de faire disparaître la douleur de ma chute, je t'avoue que de ma vie je ne me suis jamais trouvé aussi brisé.

LÉLIO.

C'a été un bonheur, seigneur ; car c'est à peu près après avoir fait une lieue, que la jument est tombée, afin qu'il vous fût plus facile de revenir chez vous, où vous pourrez mieux vous soigner pour vous guérir.

FABIO.

C'est à cette jambe que toute la douleur se fait sentir ; c'est celle qui s'est trouvée prise dessous.

LÉLIO.

Remontez donc ; vous prendrez les devants.

FABIO.

Il vaut mieux marcher encore un peu ; il ne faut pas, Lélio, laisser refroidir la contusion.

LÉLIO.

Vous dites bien ; mais je considère aussi qu'il a déjà commencé à faire nuit, et que si le peu que nous avons marché jusqu'ici a bien fait, nous allons arriver chez vous à heure indue, peut-être quand tout le monde sera couché, et qu'il n'y aura pas moyen de vous panser.

FABIO.

Tu as raison ; prépare la jument qui est attachée à cet arbre, et partons, si cela peut servir à me guérir. Cependant, il me semble que je ne devrais pas désirer d'aller à la maison, afin de ne pas donner d'inquiétude à Laure. Car elle m'aime tellement que je crains pour sa vie, si elle me voit revenir avec une douleur aussi cruelle.

LÉLIO.

Elle est votre fille ; et je ne doute pas que ma maîtresse ne soit vivement affligée.

FABIO.

J'ajouterai que c'est l'heure où elle est déjà couchée.

LÉLIO.

Sans doute.

FABIO.

Ah ! combien il m'en coûte d'avoir à l'éveiller !

Mais je ne puis m'en dispenser. Ce que je ferai, c'est que, pour sa tranquillité, je frapperai à la porte principale. Car avec cette précaution, comme cette porte est très éloignée de son appartement, il pourra se faire qu'elle me m'entende pas.

LÉLIO.

Soignez en ce moment votre santé ; ma maitresse en sera contente.

FABIO.

Ne t'étonne pas de me voir ces attentions ; je suis dans ma vieillesse aussi amoureux de sa vertu que d'autres le sont de sa beauté. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE VIII.

Une rue d'Ocana, la nuit.

FÉLIX, LISARD.

FÉLIX.

Je suis très satisfait de vous avoir entendu ; car le récit est si extraordinaire.

LISARD.

Ceci est le gros de l'affaire ; j'omets de vous raconter mille détails, pour ne pas vous fatiguer, don Félix ; et puis vous savez qu'on m'attend. Adieu donc, il est l'heure.

FÉLIX.

M'annoncer que vous allez voir une dame, après m'avoir dit que vous avez couru un danger chez elle, et me prier de vous laisser, sont deux choses contradictoires. Car je ne suis pas, moi, de ces amis à qui l'on se contente de faire des confidences. J'estime

plus les actions que les paroles. Allez jouir de vos amours, très bien ; pour moi, je saurai attendre dans la rue jusqu'au jour.

LISARD.

A une pareille amitié, don Félix, j'aurais tort de résister.

SCÈNE IX.

Les précédents, CALLEBASSE.

CALLEBASSE (*à part*).

Si je les entendais parler, comme je les vois marcher, je saurais à la fois où ils vont et ce qu'ils disent. Je vais m'approcher.

LISARD.

Qu'est-ce ceci ?

FÉLIX.

Un homme, qui, si mes yeux ne me trompent, vient derrière nous.

LISARD.

Eh bien ! tirez votre épée.

FÉLIX.

Qui va là ?

CALLEBASSE.

Personne ; car on ne dit pas qu'on va, quand on est arrêté.

FÉLIX.

Qui êtes-vous ?

CALLEBASSE.

Un homme de bien.

LISARD.

Eh bien ! qu'il passe, si par hasard c'est son chemin.

CALLEBASSE.

Je ne passe pas, je m'y retiens.

FÉLIX.

Donc, je m'en vais jouer de l'épée.

LISARD.

Tuez-le.

CALLEBASSE.

Arrêtez ; ah, seigneur, vous allez me tuer, je suis Callebasse.

FÉLIX.

Qui ?

CALLEBASSE.

Callebasse.

LISARD.

Callebasse ? Que signifie ceci ?

CALLEBASSE.

Je venais voir où vous allez. (*Tous les deux tombent sur lui.*)

FÉLIX.

Pour Dieu !...

CALLEBASSE.

C'est assez.

LISARD.

Laissez-le ; ne faites pas de bruit ; voici près d'ici la maison que nous cherchons.

FÉLIX.

C'est près d'ici, Lisard, que demeure la dame que vous venez voir ?

LISARD.

Oui, Félix.

FÉLIX.

Elle est distinguée ?

LISARD.

Très distinguée.

FÉLIX.

Elle a son père ?

LISARD.

Oui.

FÉLIX.

C'est ici que vous vous êtes enfermé dans une chambre ?

LISARD.

Oui.

FÉLIX.

Et pendant qu'elle était avec vous, est entrée celle qui me cherchait ?

LISARD.

Oui.

FÉLIX.

Prenez garde, car la nuit est pleine d'ombres profondes, plus obscures que jamais, puisqu'il n'y a pas de lune, il est possible que vous vous trompiez.

LISARD.

Je ne me trompe pas. C'est à cette fenêtre que je dois frapper, et l'on m'ouvrira cette porte.

CALIEBASSE (*à part*).

Maintenant, je connais la maison.

FÉLIX (*à part*).

Cette fenêtre, cette porte ? Hélas ! que le ciel me vienne en aide ! ce sont celles de Laure, deux fois trompeuses pour moi.

LISARD.

Retirez-vous ; que je fasse le signal, qui est celui-ci. (*Il fait le signal à la grille.*)

FÉLIX.

Si je me souviens bien, hélas ! dans le récit précédent vous avez dit que la femme qui attend pour vous parler, est celle qui aujourd'hui était cachée dans mon appartement.

LISARD.

C'est vrai.

FÉLIX.

Et que l'autre qui est venue.....

SCÈNE X.

Les précédents, CÉLIA *à la fenêtre.*

CÉLIA.

Holà !

LISARD.

On m'appelle.

CÉLIA.

Est-ce vous, LISARD ?

LISARD.

Oui, c'est moi.

FÉLIX (*à part*).

C'est Célia.

CÉLIA.

Bien, attendez ; je vais ouvrir la porte.

LISARD.

La suivante m'a parlé ; elle dit qu'elle va m'ouvrir la porte.

FÉLIX.

Avant qu'elle ouvre, dites-moi... (*On ouvre la porte.*)

LISARD.

Ce n'est pas possible avant.

FÉLIX.

Si c'est.....

LISARD.

Adieu, elle m'attend.

FÉLIX.

La dame.....

CÉLIA.

Entrez vite.

LISARD.

Bientôt nous causerons. (*Il entre, don* FÉLIX *veut entrer derrière lui,* CÉLIA *ferme vivement.*)

FÉLIX (*à part*).

Célia m'a donné de la porte sur le nez.

CALLEBASSE.

Une porte qui a une serrure ne déshonore pas, quoiqu'elle soit de bois. C'est le fer qui la sauve.

FÉLIX (*à part*).

Qu'est-ce qui se passe pour moi ? Qui vit jamais tant d'embrouillamini ? Il vient dans la maison de Laure, ô ciel ! chercher la dame, qui aujourd'hui est sortie de mon appartement, quand Laure y fut entrée ? Donc, ce ne peut être elle. Mais qui peut être dans cette maison ? Oh ! pourquoi avoir dit à Marcelle d'attendre jusqu'à demain à venir ici ? Elle aurait éclairci tout cela. Mais pendant que je réfléchis, je laisse la place à mon infamie. Donc, ne réfléchis-

sons pas, ô ma jalousie ! Mais marchons vivement, pour démêler la vérité. Car ou c'est Laure, ou ce n'est pas Laure. Si ce n'est elle, qu'ai-je à perdre à me débarrasser de mon inquiétude ? Si c'est elle, qu'ai-je à perdre encore, si je perds l'âme et la vie, en perdant Laure ? Enfonçons la porte. Mais comment osé-je le faire, quand j'ai donné ma parole à Lisard ? Qu'importent l'amitié, la confiance, les égards, les convenances ? Quand la jalousie parle, il n'y a plus rien, parce qu'il n'y a ni honneur, ni amitié qui l'emporte sur elle. (*Il donne de grands coups à la porte pour la renverser, et en même temps, on frappe plus loin à une autre porte.*)

CALLEBASSE.

Que faites-vous, seigneur ?

FÉLIX.

Je vais te tuer.

CALLEBASSE.

Si c'est possible, n'en faites rien.

FÉLIX.

Mais ces coups, qu'est-ce que c'est ?

CALLEBASSE.

De quoi vous étonnez-vous ? C'est sans doute un autre d'un autre côté, qui est également saisi de la rage, et qui donne des coups à une autre porte.

SCÈNE XI.

Les précédents, FABIO *derrière le théâtre.*

FABIO.

Ouvre, Célia, ouvre, Laure.

CÉLIA, *hors du théâtre.*

C'est mon maître, malheur à moi !

FÉLIX.

C'est Fabio.

(*On entend des coups d'épée.*)

FABIO.

J'arrive pour voir une pareille infamie !

CALLEBASSE.

Par Dieu, là-bas, on en est déjà venu aux épées.

FÉLIX.

Maudite porte !

CALLEBASSE.

Amen !

SCÈNE XII.

DON FÉLIX, CALLEBASSE, LISARD *portant* MARCELLE *dans ses bras, dans l'obscurité.*

LISARD.

Ne craignez rien, madame ; quoiqu'on frappe à cette porte, celui qui frappe est un homme sûr.

MARCELLE.

Je vais avec vous, Lisard ; quand je serai arrivée chez vous, je n'ai plus à craindre, une fois que la maison me protège.

LISARD.

Venez, et ne vous inquiétez pas de celui qui m'accompagne.

MARCELLE.

C'est Félix !

LISARD.

Oui.

MARCELLE.

Mais prenez garde, Félix est...

LISARD.

Ne vous tourmentez pas ; ce n'est pas le moment de prendre des précautions. Félix ?

FÉLIX.

Qui va là ?

LISARD.

Mon malheur.

FÉLIX.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LISARD.

Qu'étant à parler avec cette dame, son père est venu de dehors. Il a frappé, et voyant qu'on tardait à lui ouvrir, il a enfoncé la porte, et mis l'épée à la main. Comme la lumière s'est éteinte, j'ai pu la délivrer. Emmenez-la ; je reste pour vous garder par derrière, afin que personne ne vous suive. Callebasse restera avec moi.

CALLEBASSE.

Il n'y restera pas.

FÉLIX.

Il vaut mieux qu'il aille avec elle, et que nous restions nous deux.

LISARD.

Devons-nous la laisser ainsi seule ? Ce n'est pas raisonnable. Car la première obligation, dans le péril, est de songer à la dame. Ainsi, Félix, vous seul devez l'emmener et la mettre en lieu sûr.

FÉLIX.

C'est juste. (*à* MARCELLE) Eh bien! Laure, enfin vous êtes tombée en mon pouvoir?

MARCELLE.

Ah, Dieu!

FÉLIX.

J'en suis mort.

MARCELLE.

Je suis toute hors de moi.

FÉLIX.

Venez avec moi; car quoique vous ne méritiez pas tant d'attentions, je suis ce que je suis et je dois vous sauver.

MARCELLE.

Y a-t-il femme plus infortunée?

FÉLIX.

Y a-t-il homme plus malheureux? (FÉLIX *et* MARCELLE *sortent*).

SCÈNE XIII.

LISARD, CALLEBASSE, FABIO, LÉLIO, *avec de la lumière; valets avec des épées.*

FABIO.

Quoique les forces me manquent, il me reste celles de l'honneur pour tirer mille vengeances.

LISARD.

Arrêtez; personne ne peut passer par ici.

FABIO.

Mon épée se fera un passage à travers votre poitrine (*ils se battent tous*).

CALLEBASSE.

Pauvre Callebasse, qui t'a chargé de faire le guet ?

LISARD.

Puisque Fabio s'éloigne, avant qu'on ne me reconnaisse, il vaut mieux tourner le dos ; c'est du courage et non de la crainte (*il s'en va*).

FABIO.

Attends, lâche, attends.

CALLEBASSE.

Qui aurait cru que Lisard m'aurait abandonné dans l'occasion ?

LÉLIO.

Il y en a un d'eux de resté.

FABIO.

Qu'il meure, Lélio ! Qu'attends-tu ?

CALLEBASSE.

Arrêtez-vous, pour Dieu !

FABIO.

Qui es-tu ?

CALLEBASSE.

Si la crainte ne m'abuse pas, un curieux impertinent.

FABIO.

Remets ton épée.

CALLEBASSE.

L'épée, c'est peu de chose ; je remettrai le chapeau, la dague, le bouclier, le manteau, le pourpoint et les hauts-de-chausse.

FABIO.

Es-tu le valet de celui qui déshonore cette maison ?

CALLEBASSE.

Oui, seigneur ; car c'est un déshonore-maisons qu'on ne peut souffrir.

FABIO.

Qui est-ce, comment s'appelle-t-il ?

CALLEBASSE.

Il s'appelle Lisard ; c'est un militaire, camarade de Félix.

FABIO.

Je ne veux pas commencer ma vengeance par le moins coupable ; je ne te donnerai pas la mort.

CALLEBASSE.

Vous faites bien.

FABIO.

Et puisqu'au milieu de mes infortunes je trouve une lumière, je vais trouver Félix. Oh ! maudite maison à deux portes, où l'honneur est si mal gardé ! (*Ils s'en vont tous.*)

SCÈNE XIV.

Une chambre.

FÉLIX *tenant* MARCELLE *par la main, dans l'obscurité. Ils disent les premiers mots avant d'entrer ; par une autre porte entrent* LAURE *et* SYLVIE ; HERRERA *derrière le théâtre.*

FÉLIX.

Holà ! apportez de la lumière ici !

HERRERA.

Je l'apporte de suite, si mes yeux endormis peuvent la trouver.

LAURE (*toujours à part ainsi que* SYLVIE).

Ils sont dans l'appartement ; écoutons d'ici.

FÉLIX.

Au moins, ingrate, au moins, vous ne pouvez nier...

LAURE.

Il parle à une femme.

FÉLIX.

Dans cette aventure, que vous êtes inconstante, légère, fausse, cruelle, perfide, trompeuse ; car quand on se voit face à face, on ne peut détromper un jaloux.

MARCELIE (*à part*).

Ah ! je me sens perdue.

FÉLIX.

Est-ce pour cela que vous étiez venue aujourd'hui chez moi ?

LAURE.

Ce doit être la femme qui était voilée, car il lui dit qu'elle est venue aujourd'hui chez lui.

FÉLIX.

Vous êtes en mon pouvoir, voyez, s'il y a une excuse. Maudit soit le long temps où je vous ai aimée ! maudites les peines, les angoisses, que j'ai éprouvées, les tendresses que m'inspirait mon amour pour vous !

LAURE.

N'entends-tu pas, qu'il avoue l'avoir aimée ? Qu'attend ma patience ?

SYLVIE.

Où allez-vous ?

LAURE.

Je ne sais, Sylvie, je suis hors de moi ! je vais l'écouter de plus près.

FÉLIX.

Oh ! comme tu tardes avec la lumière !

HERRERA.

Tout à l'heure, j'arrive.

MARCELLE.

S'il apporte de la lumière, que vais-je devenir ?

FÉLIX.

Vous ne dites rien ? mais, puisque vous êtes convaincue, qu'avez-vous à dire ? (*Il quitte la main de* MARCELLE, *celle-ci s'éloigne, Laure, en s'approchant, vient se placer entre les deux ;* FÉLIX *lui prend la main, croyant qu'il tient* MARCELLE.)

MARCELLE (*à part*).

Oh ! si je trouvais par où m'en aller, au moins je mettrais ma vie en sûreté.

FÉLIX.

Arrêtez, ne fuyez pas. Je ne veux tirer de vous d'autre vengeance, que de vous apprendre que je sais tout.

LAURE (*à part*).

Il me prend pour l'autre. Je dois taire mes injures, jusqu'à ce qu'on apporte de la lumière, et qu'il voie que c'est moi avec qui il se trouve.

MARCELLE (*à part*).

Toute troublée que je suis, j'ai trouvé la porte de mon appartement ; que cet asile me sauve, car, par bonheur, la porte est ouverte.

SYLVIE.

Êtes-vous Laure ?

MARCELLE.

Je ne suis pas Laure. Est-ce toi, Sylvie ?

SYLVIE.

C'est moi ; qu'est-ce que tout cela ?

MARCELLE.

Des jeux de la fortune. Ferme cette porte, et viens avec moi, Sylvie, et vivement. Qu'attends-tu ? (*Elles s'en vont, en fermant la porte sur elles.*)

SCÈNE XV.

FÉLIX, LAURE, HERRERA *avec des lumières par une autre porte.*

HERRERA.

Voici les lumières.

FÉLIX.

Laisse-les, et va attendre dehors. (*Herrera sort, don Félix ferme la porte.*)

LAURE (*à part*).

Quelle mine il va faire, quand il va me voir !

FÉLIX.

En réalité, Laure, je suis le seul qui tourne le dos à la jalousie.

LAURE (*à part*).

Que veut dire ceci ? Comment, en me voyant, n'est-il pas troublé, embarrassé ?

FÉLIX.

Moi seul au monde, j'ai emmené pour un autre

amoureux sa maîtresse. Dites maintenant que je vous offense.

LAURE.

La défaite n'est pas mauvaise. Vous vous efforcez à feindre un prétexte, pour m'insulter. Mais vous voyant convaincu, lorsque vous me trouvez entre vos mains, de m'avoir parlé pour une autre que vous conduisiez chez vous, continuez avec moi vos plaintes sur son compte.

FÉLIX.

Il ne manquait plus que de mettre de nouveau ma patience à l'épreuve ; vous voulez maintenant me faire croire que je parlais à une autre.

LAURE.

Pourquoi faire l'étonné, Félix, si c'est la vérité ?

FÉLIX.

Où est donc la femme à qui je parlais ?

LAURE.

Si une maison à deux portes est difficile à garder, songez qu'une salle à deux portes est encore plus difficile. C'est ce qui est arrivé.

FÉLIX.

Laure, pour Dieu, laissez-moi. Allez-vous-en, vous me ferez perdre le sang-froid. Si vous prétendez que ce n'est pas vous que j'ai amenée ici, pourquoi (la voix me manque) votre père étant sorti, Lisard... je ne puis parler.

LAURE.

Vous vous trompez. Je me suis cachée ce soir

dans l'appartement de votre sœur, seulement pour voir ce qui nous arriverait à tous les deux, et elle...

FÉLIX.

Assez; je le saurai tout à l'heure. Marcelle! ma sœur!

SCÈNE XVI.

Les précédents, MARCELLE, SYLVIE.

MARCELLE.

Que voulez-vous? *(à part)* il importe de dissimuler, car je sais tout.

FÉLIX.

Dites-moi, Laure a-t-elle été avec vous cette nuit?

MARCELLE.

Laure avec moi? Et dans quel but? Je devais aller demain chez elle, mais qu'elle soit venue chez moi?

LAURE.

Attendez, ne suis-je pas venue dans l'après-midi vous demander à venir chez vous? Et vous chez moi...

MARCELLE.

N'en dites pas davantage, rien de tout cela n'est vrai.

FÉLIX.

Laure, vous voyez combien votre ruse a mal réussi? Celle-ci reste dans son appartement, retirée et couchée, et vous dites que vous êtes avec elle?

LAURE.

Eh bien! Marcelle, vous m'offensez.

MARCELLE (*à part*).

Oui, mais je songe à moi d'abord.

LAURE.

Puisque vous me pressez tant, que la vérité se fasse jour ; Marcelle est allée...

(*On frappe au dehors.*)

SYLVIE.

On frappe à la porte.

SCÈNE XVII.

Les précédents, LISARD.

LISARD.

Ouvrez donc, Félix.

FÉLIX.

Vous verrez tout à l'heure que tout s'explique, car votre galant vient, Laure.

LAURE.

C'est le dernier espoir qui me reste.

MARCELLE.

Tout s'écroule maintenant. (*à part*) Comment avertir Lisard du danger que je cours ?

LISARD (*entrant*).

Don Félix, pour que personne n'essayât de me suivre, j'ai un peu tardé. Où avez-vous mis cette dame ?

FÉLIX.

Vous la voyez ici ; mais avant que j'aie perdu toute espérance en la voyant en votre pouvoir, vous aurez ma vie.

LISARD.

Jusqu'ici je n'avais pas cru qu'un gentilhomme pût tromper la confiance de celui qui réclame son aide ; la dame que je vous ai confiée, je vous la demande.

FÉLIX.

N'est-ce pas cette dame que vous m'avez confiée?

LISARD.

Non.

FÉLIX.

Il ne me manquait plus que cela pour achever de me faire perdre patience.

MARCELLE (*à part*).

Infortunée que je suis.

LISARD.

Si vous feignez que ce soit celle-ci, don Félix, parce qu'une autre raison vous oblige à le faire, parlez plus clairement avec moi.

LAURE.

Eh bien ! moi, je vais vous tirer de ces embarras. Dites-moi, Lisard, est-ce celle-ci que vous cherchez et que vous aimez ?

LISARD.

Oui, c'est celle-ci, vous l'avez ici ; qui vous oblige à la cacher ?

LAURE (*à don* FÉLIX).

Voyez si elle est dans son appartement retirée et couchée. (*à* MARCELLE.) Je songe à moi d'abord, Marcelle.

FÉLIX.

Je suis joué ; ce poignard va donner la mort à une sœur si infâme.

MARCELLE.

Lisard, sauvez ma vie.

LISARD.

Vous êtes la sœur de Félix ? (*Il la met derrière lui.*)

FÉLIX.

Et j'en tirerai vengeance.

LISARD.

Vous savez qui je suis, et je dois protéger et défendre une femme.

FÉLIX.

Vous savez aussi qui je suis, et dans ma maison personne, à moins d'être son époux, ne doit se hasarder même à la regarder.

LISARD.

Donc, comme je vais l'être, nous voilà d'accord tous les deux.

SCÈNE XVIII.

Les précédents, FABIO, CALLEBASSE, *et plusieurs valets.*

FABIO.

Voici la maison, entrez.

FÉLIX.

Qu'est-ce que cela ?

FABIO.

Cela, Félix, c'est l'honneur.

CALLEBASSE.

Quelle jolie danse se prépare!

FABIO.

Où est un nommé Lisard, votre camarade ?

LISARD.

C'est moi, car je ne cache mon visage à personne.

CALLEBASSE.

Il n'a jamais caché son visage, mais il a tourné le dos.

FABIO.

Traitre !

FÉLIX.

Fabio, contenez-vous. (*Ils passent tous les deux du même côté.*) La colère vous aveugle ; si c'est Laure qui a été l'occasion de votre courroux, elle est avec moi, et il m'appartient de la garder comme ma femme.

FABIO.

Je n'ai rien à répondre, si Laure vous épouse.

FÉLIX.

Eh bien ! pour que vous voyiez que c'est certain, Laure, voici ma main. C'est pour avoir eu deux portes à votre maison que sont arrivés tous ces embarras à Lisard et à moi ; ainsi finit la comédie de la *Maison à deux portes.*

ERRATA. Page 23, ligne 14, au lieu de *bon*, lisez *mon ;* p. 46 l. 7, au lieu de *voudrai*, lisez *voudrais ;* p. 55 l. 10, au lieu de *vous*, lisez *nous ;* p. 74 l. 2, au lieu de *bas*, lisez *bats ;* p. 87 l. 14, au lieu de *Cursio*, lisez *Curcio ;* p. 138 l. 20, au lieu de *concluerez*, lisez *conclurez ;* p. 139 l. 3, au lieu de *souçon*, lisez *soupçon ;* p. 148 l. 27 au lieu de *mo*, lisez *moi.*

TABLE

	Pages
Introduction	5
La dévotion à la Croix	18
Maison à deux portes	97

THÉATRE CHOISI

DE

CALDERON

THÉATRE CHOISI

DE

CALDERON

TRADUIT PAR

L. SANDRET

Tome II

LA VIE EST UN SONGE. — LE FESTIN DE BALTHAZAR.

PARIS
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE
195, Boulevard Saint-Germain, 195

1885

Tous droits réservés.

BRUXELLES. — IMP. ALFRED VROMANT

LA VIE EST UN SONGE

La vie est un songe *est une des pièces les plus connues et les plus célèbres de Calderon. Elle fut composée, lorsque le poète, âgé de moins de 40 ans, était dans toute la vigueur de son génie, et toute la fécondité de son imagination.*

Comme dans tous ses drames, Calderon a fait bon marché dans celui-ci de la vérité historique, quand il s'agissait de traiter une idée neuve, profonde et éminemment dramatique. Il était réservé au prince de notre théâtre tragique, à P. Corneille, qui écrivait le Cid à la même époque (1636), d'offrir l'exemple du respect pour les données de l'histoire; ce qui ne l'a pas empêché d'arriver au sublime. Mais Calderon, comme ses devanciers, s'en inquiétait peu. Disons toutefois, à sa louange, que l'originalité de son sujet, la vérité de ses caractères, la grandeur de ses situations, la variété et l'intérêt de sa mise en œuvre compensent bien le sans-façon avec lequel il traite l'histoire.

Nous n'analyserons pas cette pièce ; il faut la lire toute entière. Qu'on ne perde pas de vue toutefois, dans cette lecture, la pensée profondément religieuse qui a inspiré l'auteur : qu'il n'y a de réel et de véritablement sûr que la conduite des choses de ce monde par la Providence divine, et que les projets, les espérances, les efforts des hommes ne sont que de vains songes.

L'idée de cette pièce se trouve dans un conte des Mille et une nuits, Le Dormeur éveillé. *Il ne serait pas impossible que cette fable orientale ait servi de point de départ à Calderon. Quoi qu'il en soit, il en a fait un drame historique ; car on peut appeler de ce nom ce beau drame, bien que l'histoire s'y prête un peu trop à la fantaisie du poète. Ce drame a été imité en France par Boissy, a fourni le thème d'une pièce de collège assez remarquable du P. Du Cerceau,* Grégoire, *et a été traduite en allemand par Schlegel.*

PERSONNAGES.

BASILE, roi de Pologne.
SIGISMOND, son fils.
ASTOLPHE, duc de Moscovie.
CLOTALDE, vieil officier.
CLAIRON, personnage comique.
ETOILE, infante.
ROSAURA, dame.
SOLDATS, GARDES, VALETS, MUSICIENS, etc.

LA VIE EST UN SONGE.

PREMIÈRE JOURNÉE

Un site sauvage.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSAURA *parait sur le haut d'une montagne. — Elle est vêtue en homme et en costume de voyage. Elle dit les premiers vers en descendant.*

ROSAURA.

Violent hippogriffe, qui défies le vent, où vas-tu? foudre sans flamme, oiseau sans plumage, poisson sans écailles, quadrupède sans instinct naturel, pourquoi t'emportes-tu ? pourquoi te précipiter à travers le labyrinthe confus de ces roches nues? Arrête-toi sur cette montagne, où les animaux trouveront leur Phaëton. Pour moi, sans faire plus de chemin que ne m'en ont fixé les lois du destin, aveugle et désespérée, je vais descendre la pente raide de cette haute montagne, qui défie le soleil de son front sourcilleux. O Pologne, tu reçois bien mal un étranger ; car tu marques de son sang son entrée sur ton sol,

et à peine il arrive, qu'il arrive avec peine. Mon sort me le disait bien ; où donc un malheureux a-t-il trouvé de la pitié ?

SCÈNE II.

ROSAURA, CLAIRON *descendant du même côté.*

CLAIRON.

Dites deux malheureux, et ne me laissez pas à l'auberge, quand vous vous plaignez. Car si nous avons été deux pour quitter notre patrie et courir les aventures, deux pour arriver ici à travers mille traverses et mille folies, deux aussi pour rouler du haut de la montagne, n'est-il pas raisonnable, que moi qui ai enduré la peine, je sois compté pour quelque chose ?

ROSAURA.

Je ne veux point t'associer à mes plaintes, Clairon, afin de ne pas t'enlever, quand tu pleures ton malheureux sort, le droit que tu as à être consolé. Car il y a tant de plaisir à se plaindre, disait un philosophe, que pour pouvoir se plaindre on devrait chercher l'infortune.

CLAIRON.

Ce philosophe était un ivrogne malgré sa barbe. Oh ! si on lui donnait mille soufflets, il pourrait se plaindre ensuite de les avoir bien gagnés. Mais qu'allons-nous faire, Madame, à pied, seuls et perdus à cette heure sur une montagne déserte, quand le soleil va se coucher à l'horizon ?

ROSAURA.

Qui a jamais vu des événements aussi étranges ? Mais si mes yeux ne me trompent, fascinés par l'imagination, à la lumière douteuse que le jour nous donne encore, il me semble que j'aperçois un édifice ?

CLAIRON.

Ou mon désir me fait illusion, ou j'en reconnais les apparences.

ROSAURA.

C'est un palais rustique qui s'élève entre des rochers dépouillés, si petit que le soleil se hasarde à peine à le regarder, et d'une architecture si grossière, qu'il semble à l'amoncellement de pierres et de roches qui brillent au soleil, être un roc qui s'est détaché de la montagne.

CLAIRON.

Allons, approchons ; car c'est beaucoup de le voir, mais mieux encore, Madame, d'être accueilli généreusement par les gens qui l'habitent.

ROSAURA.

La porte (ou, pour mieux dire, un trou sinistre) est ouverte, et de l'intérieur vient la nuit, c'est là qu'elle prend naissance. (*On entend résonner des chaînes.*)

CLAIRON.

Qu'est-ce que j'entends, ô ciel ?

ROSAURA.

Je deviens immobile comme une statue de feu et de glace.

CLAIRON.

N'est-ce pas une chaîne qui résonne ? Que je meure si ce n'est un galérien qui subit sa peine. Ma frayeur me le dit bien.

SCÈNE III.

Les précédents, SIGISMOND, *d'abord en dedanz.*

SIGISMOND.

Ah, malheureux ! ah, infortuné !

ROSAURA.

Quelle triste voix j'entends ! ma peine et mes tourments redoublent.

CLAIRON.

Et moi, ma peur.

ROSAURA.

Clairon !

CLAIRON.

Madame !

ROSAURA.

Fuyons les dangers de cette tour enchantée.

CLAIRON.

Je n'ai pas même le courage de fuir, quand j'en viens là.

ROSAURA.

Cette faible lumière, n'est-ce pas une exhalaison fugitive, une pâle étoile, qui, tremblante et s'éva-

nouissant, tantôt jetant de l'éclat, tantôt voilant ses rayons, rend plus ténébreuse cette habitation si obscure, avec sa lueur vacillante ? Oui, car à ses reflets je puis distinguer, quoique éloignée, une sombre prison, tombeau d'un cadavre vivant. Et, pour augmenter ma frayeur, je vois un homme couché, vêtu d'une peau de bête, chargé de fers, et éclairé d'une seule lumière. Puis donc que nous ne pouvons fuir, écoutons ses plaintes ; sachons ce qu'il dit.

SIGISMOND *parait, enchainé, couvert de peaux de bêtes et tenant une lumière.*

SIGISMOND.

Ah, malheureux ! ah, infortuné ! Je prétends apprendre, ô ciel qui me traitez ainsi, quel crime j'ai commis contre vous en naissant ! quoique mon seul crime soit d'être né. C'est assez pour expliquer votre justice et votre rigueur. Car le plus grand crime de l'homme est d'être venu au monde. Seulement, je voudrais savoir, pour éclaircir mon incertitude, laissant de côté le crime de ma naissance, ô ciel ! en quoi j'ai pu encore vous offenser pour mériter de nouveaux châtiments ? Les autres ne sont-ils pas nés ? Eh bien ! s'ils sont nés, quel privilège ont-ils eu dont je n'ai jamais joui ? L'oiseau nait, et avec la parure qui le rend si beau, à peine est-il devenu une fleur qui a des plumes ou un bouquet qui a des ailes, qu'il fend avec rapidité les plaines éthérées, sans se soucier de son doux nid qu'il laisse désert ; et moi, qui ai de plus que lui une âme, j'ai moins de liberté ? L'animal nait, et avec la peau mouchetée de jolies taches, grâces à l'habile pinceau qui l'a dessinée, à peine apparaissent les étoiles que, impétueux et cruel, il

s'élance de son repaire ; la nécessité de se préserver de l'homme lui enseigne la cruauté ; et moi j'ai un instinct plus noble, et j'ai moins de liberté ? Le poisson nait, sans respirer l'air, produit des algues marines et du limon, et à peine, comme un bateau couvert d'écailles, il se voit sur les ondes, qu'il tourne de tous les côtés, en parcourant une aussi vaste immensité, comme le pousse un froid instinct ; et moi, qui ai une volonté plus intelligente, j'ai moins de liberté ? Le ruisseau nait, comme une couleuvre qui se détache des fleurs, et à peine, serpent d'argent, il se glisse entre les fleurs, qu'il chante par son murmure la grâce de ces fleurs et la beauté de la plaine qui s'ouvre à son cours ; et moi, qui jouis d'une vie plus complète, j'ai moins de liberté ? Quand je m'arrête à cette idée, devenu un volcan, un Etna, je voudrais arracher de ma poitrine des lambeaux de mon cœur. Quelle loi, quelle justice, quelle raison refuse à des hommes un privilège aussi précieux, un droit aussi essentiel, que Dieu a donné au cristal de l'onde, au poisson, à l'animal, à l'oiseau ?

ROSAURA.

Ses discours m'ont inspiré à la fois de la crainte et de la pitié.

SIGISMOND.

Qui a écouté mes plaintes ? Est-ce Clotalde ?

CLAIRON.

Dites que oui.

ROSAURA.

Ce n'est pas lui ; c'est un malheureux, hélas ! qui

sous ces voûtes froides a entendu vos accents lamentables !

SIGISMOND.

Eh bien ! je vais te tuer, afin que tu ne saches pas ce que je sais, toi qui as été témoin de mes faiblesses (*il la saisit*) ; seulement, parce que tu m'as entendu, je vais, entre mes bras vigoureux, te mettre en pièces.

CLAIRON.

Moi, je suis sourd, je n'ai pu vous entendre.

ROSAURA.

Si vous avez quelque chose d'humain, qu'il me suffise de me jeter à vos pieds pour obtenir ma grâce.

SIGISMOND.

Ta voix a réussi à m'attendrir, ta présence a suspendu ma colère, et ta soumission m'a ému. Qui es-tu ? Quoiqu'ici je connaisse si peu de chose du monde, puisque cette tour a été mon berceau et mon tombeau ; quoique, depuis que je suis né (si c'est être né !), je ne voie que ce désert sauvage, où je vis misérable, squelette vivant, être animé déjà mort ; quoique jamais je n'aie vu ni entendu parler un homme, excepté celui qui est témoin de mon infortune, par qui seul je sais quelque chose du ciel et de la terre ; quoiqu'ici (tu vas être saisi d'épouvante, et me nommer un monstre humain), au milieu des terreurs et des fantômes, je sois un homme semblable à une bête sauvage, et une bête sauvage ayant l'apparence de l'homme ; enfin, quoique dans ma triste

position j'aie pu étudier l'art du gouvernement à l'école des animaux et des oiseaux ; quoique j'aie pu mesurer les révolutions des astres, toi seul, tu as suspendu ma colère, frappé mon regard, charmé mon oreille. Plus je te vois, plus je t'admire ; et quand je te regarde, je désire te regarder davantage. Mes yeux doivent être malades, car lorsqu'on gagne la mort en te regardant, ils s'enivrent de toi ; ainsi, sachant que te voir me condamne à mourir, je meurs volontiers pour te voir. Oui, que je te voie et que je meure. Je ne sais, dans mon délire, lorsque ta vue me donne la mort, ce que me donnerait de ne pas te voir. Ce serait plus qu'une cruelle mort : le désespoir, la rage, une douleur indicible. Ce serait la mort ; j'ai pu estimer l'horreur d'un pareil sort. Car donner la vie à un malheureux, c'est donner la mort à un être heureux.

ROSAURA.

Épouvanté quand je vous regarde, stupéfait quand je vous entends, je ne sais ni ce que je puis vous dire, ni ce que je dois vous demander. Je vous dirai seulement que le ciel m'a conduit aujourd'hui dans ce lieu pour me consoler, si ce peut être une consolation pour un malheureux d'en voir un autre plus malheureux que lui. On raconte d'un sage, qu'il était un jour si pauvre et si misérable, qu'il n'avait pour se nourrir que les herbes qu'il cueillait. « Peut-il y avoir, se disait-il à lui-même, un homme plus dénué et plus malheureux que moi ? » Et quand il tourna la tête, il trouva sa réponse, lorsqu'il vit un autre sage qui ramassait les feuilles que lui-même rejetait. Moi aussi je vivais en ce monde me plaignant de la fortune, et

comme je me disais en moi-même : « Peut-il y avoir une créature plus tourmentée par le sort ? » Vous, si digne de pitié, vous m'avez répondu. Car rentrant en moi-même, je trouve que mes chagrins, vous les auriez ramassés pour en faire vos joies. Mais si par hasard, mes peines peuvent vous soulager en quelque chose, écoutez-en le récit, et prenez celles que j'aurai de trop. Je suis.....

SCÈNE IV.

Les précédents, CLOTALDE.

CLOTALDE *(en dedans).*

Gardes de cette tour, qui, endormis ou poltrons, avez laissé passer deux personnes, qui ont forcé l'entrée de la prison,....

ROSAURA.

J'éprouve un nouveau tourment.

SIGISMOND.

C'est Clotalde, mon geôlier. Mes maux ne finissent donc pas ?

CLOTALDE *(toujours en dedans).*

Arrivez et promptement, sans qu'ils puissent se défendre ; ou arrêtez-les, ou tuez-les.

TOUS *(en dedans).*

Trahison !

CLAIRON.

Gardes de cette tour, qui nous avez laissé entrer

ici, puisqu'on vous donne à choisir, arrêtez-nous ; ce sera plus facile.

CLOTALDE *(entrant sur la scène avec le pistolet au poing et suivi de soldats masqués).*

Couvrez-vous tous le visage ; il est important, tant que nous sommes ici, que personne ne nous reconnaisse.

CLAIRON.

Il y a des masques ici ?

CLOTALDE.

O vous, qui par ignorance avez franchi les limites et l'entrée de ce lieu interdit, contrairement au décret du roi qui défend à qui que soit d'oser chercher à connaître l'être mystérieux qui est enfermé entre ces rochers, rendez-vous, rendez vos armes, ou ce pistolet, aspic de fer, va vomir le venin pénétrant de deux balles, en troublant l'air de son feu.

SIGISMOND.

Avant que tu ne les blesses, ou les maltraites, tyran cruel, je ne laisserai plus qu'un cadavre dans ces affreuses chaînes. Car malgré elles, vive Dieu ! je vais me mettre en pièces avec les mains, avec les dents, entre ces roches, avant de souffrir qu'ils soient insultés, et que j'aie à pleurer leur outrage.

CLOTALDE.

Si tu sais, Sigismond, que ton infortune est telle qu'avant même de naître, tu devais mourir par l'ordre du ciel ; si tu sais que ces fers sont un frein qui contient tes fureurs arrogantes, un cercle qui t'en-

ferme ; pourquoi fais-tu le fanfaron ? (*aux soldats*) : Fermez la porte de cette étroite prison, et qu'il y soit caché. (*Ils ferment la porte.*)

SIGISMOND (*emporté par les soldats*).

Ah ! ciel ! que tu fais bien de me ravir la liberté ! car j'aurais été contre vous un géant, qui, pour briser ces vitres, aurait entassé sur ces rochers des montagnes de jaspe.

CLOTALDE.

C'est peut-être pour que tu ne les entasses pas, que tu souffres aujourd'hui tant de maux.

SCÈNE V.

Les précédents, moins SIGISMOND.

ROSAURA.

Quand je vois que l'orgueil vous offense à ce point, je serais imprudent de ne pas vous demander humblement la vie, que je mets à vos pieds. Eprouvez de la compassion pour moi, car ce serait un sort trop rigoureux, de ne trouver grâce devant vous ni par l'orgueil, ni par l'humilité.

CLAIRON.

Et si l'humilité et l'orgueil, personnages qui excitent si bien la compassion dans les *Actes sacramentaux*, ne peuvent vous toucher, moi, qui ne suis ni humble, ni orgueilleux, mais entrelardé de l'un et de l'autre, je vous demande de nous sauver et de nous protéger.

CLOTALDE.

Holà !

LES SOLDATS.

Seigneur !

CLOTALDE.

Otez-leur les armes à tous deux ; bandez-leur les yeux, pour qu'ils ne voient pas où et par où ils sont venus.

ROSAURA.

Voici mon épée. Je ne dois la remettre qu'à vous puisque vous êtes le chef ; et sa valeur ne saurait être rendue à un homme moins élevé.

CLAIRON.

La mienne est telle, qu'elle peut se donner au plus vil ; (*aux soldats*) prenez-la, vous autres.

ROSAURA.

Si je dois mourir, je veux vous laisser, en reconnaissance de cette faveur, un gage dont on peut estimer la valeur par celui qui un jour en a été revêtu. Je vous recommande de la garder, car, quoique j'ignore quel secret y est attaché, je sais que cette épée enrichie d'or enferme de grands mystères ; et je viens en Pologne, ne comptant que sur elle pour me venger d'une injure.

CLOTALDE *(à part)*.

Oh, ciel ! qu'est-ce ceci ? je sens mes peines, mon trouble, mon inquiétude, et mes soucis s'accroitre. (*à Rosaura*). Qui te l'a donnée ?

ROSAURA.

Une femme.

CLOTALDE.

Comment l'appelle-t-on ?

ROSAURA.

Je dois taire son nom.

CLOTALDE.

Comment supposes-tu alors, ou sais-tu qu'il y a un secret en cette épée ?

ROSAURA.

Celle qui me l'a donnée m'a dit : « Pars pour la Pologne, et fais en sorte, par adresse ou par ruse, que les nobles et les grands te voient cette épée. Car je sais que l'un d'eux te favorisera et te protégera. » Mais en cas qu'il fût mort, elle ne voulut pas me dire son nom.

CLOTALDE *(à part)*.

Que le ciel me vienne en aide, qu'entends-je ? Je ne sais encore à quoi me déterminer : de tels événements sont-ils des illusions ou des réalités ? C'est là l'épée que je laissai à la belle Violante, comme un indice : celui qui me la rapporterait devait me trouver avec l'affection d'un fils et la tendresse d'un père. Que dois-je donc faire, hélas ! dans un pareil embarras ? Si celui qui la rapporte pour obtenir protection, la rapporte pour trouver la mort ; puisqu'il arrive à mes pieds, frappé d'une sentence de mort ? Quelle terrible incertitude ! quel triste destin ! quel sort déplorable ! C'est ici mon fils ; cet indice me le prouve, d'accord avec le témoignage de mon cœur. Il ne tient plus dans ma poitrine, en le voyant il

s'élance, et ne pouvant briser son rempart, il fait comme le prisonnier qui, entendant du bruit dans la rue, se met à la fenêtre ; ainsi mon cœur, ne sachant ce qui se passe et entendant le bruit, se précipite à mes yeux, qui sont ses fenêtres par où il se répand en larmes. Que dois-je faire ? Ciel, inspirez-moi ! que dois-je faire? Le mener au roi, c'est, hélas! le mener à la mort ; et cependant je ne puis le cacher au roi, la loi de fidélité ne me le permet pas. D'un côté, mon amour, de l'autre la loyauté me commandent. Mais pourquoi hésiter ? Mes devoirs envers le roi ne doivent-ils pas passer avant la vie et l'honneur ? Eh bien ! qu'ils triomphent et que celui-ci succombe ! D'ailleurs, si je fais maintenant attention à ce qu'il a dit, qu'il venait pour se venger d'un outrage, un homme outragé est infâme ; ce n'est pas mon fils, non, il n'a pas mon sang. Mais cependant s'il est arrivé un accident, dont personne n'est à l'abri, car l'honneur est d'une nature si fragile qu'une seule action peut le briser et un souffle le ternir, que peut faire de plus celui qui est né d'un père noble, que de venir le chercher, au prix de tant de risques ? C'est mon fils, il a mon sang, puisqu'il montre tant de valeur. Ainsi, entre deux partis, le moyen le plus sûr est d'aller trouver le roi et de lui dire : C'est mon fils, vous pouvez le tuer. Peut-être la considération de ma loyauté le touchera, et alors si j'obtiens que mon fils vive, je l'aiderai à tirer vengeance de son injure. Mais si le roi, impitoyable dans ses rigueurs, le livre à la mort, il mourra sans savoir que je suis son père. — (*haut*) Venez avec moi, étrangers, ne craignez pas de ne pas avoir de compagnons d'infortune ; car dans

une incertitude semblable, entre la vie et la mort, je ne sais quel est le plus malheureux. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

Le vestibule du palais ; bruit de tambours ; d'un côté entrent ASTOLPHE et des soldats, de l'autre l'infante ÉTOILE suivie de ses dames.

ASTOLPHE.

En voyant les brillants rayons de cette étoile, les tambours et les trompettes mêlent leurs sons divers, les oiseaux et les fontaines confondent leurs gazouillements. A votre céleste vue, ils chantent avec des accents pareils et une admiration enthousiaste, les uns, clairons emplumés, les autres, oiseaux de métal ; ils vous saluent, madame, les canons comme leur reine, les oiseaux comme l'aurore, les trompettes comme Pallas, les fleurs comme Flore. Car vous êtes, triomphant du jour que déjà la nuit exile, une aurore par l'allégresse que vous répandez, une Flore par la paix que vous embellissez, une Pallas par la guerre où vous brillez, une reine dans mon âme où vous régnez.

ÉTOILE.

Si les paroles répondent aux actions, vous faites mal en disant des galanteries si recherchées, auxquelles peut donner un démenti tout cet appareil guerrier, contre lequel je suis forcée de me montrer intrépide. Car les flatteries que j'entends ne s'accordent guère avec les démonstrations hostiles dont je suis témoin. Sachez que c'est une conduite basse et

digne seulement d'une bête sauvage, dont la nature est la perfidie et la trahison, de caresser avec la bouche et de tuer en intention.

ASTOLPHE.

Vous êtes bien mal informée, Étoile, quand vous doutez de la sincérité de mes compliments. Je vous prie d'en écouter la raison, et vous verrez si elle est juste. Eustorge III, roi de Pologne, mourut laissant pour héritier Basile et deux filles, desquelles vous et moi nous sommes nés. Je ne veux pas vous fatiguer avec ce qui est ici hors de propos. Clorilène, votre mère, qui en ce moment occupe dans un meilleur royaume un trône de splendeurs, fut l'ainée, et vous êtes sa fille. La seconde, ma mère et votre tante, fut la belle Recisonde (que Dieu la conserve encore mille années !) ; elle se maria en Moscovie et me donna le jour. Il faut maintenant que je passe à un autre sujet. Basile, qui déjà, Madame, sent les atteintes communes du temps, plus amoureux de l'étude que des femmes, est devenu veuf, sans enfants ; vous et moi, nous prétendons à hériter de ce royaume. Vous alléguez que vous êtes fille de la sœur ainée; moi, qui suis homme, quoique fils de la cadette, je dois vous être préféré. Nous avons exposé nos prétentions à notre oncle. Il nous a répondu qu'il voulait nous mettre d'accord, et nous avons fixé pour l'entrevue ce lieu et ce jour. Pour cela, j'ai quitté la Moscovie et je suis venu jusqu'ici, au lieu de vous faire la guerre ou d'attendre que vous me la fissiez. Veuille l'amour, ce Dieu si malin, que le peuple, astrologue véridique, ne se trompe pas aujourd'hui sur nous deux ; et que s'achève cet arrangement en vous faisant reine, mais

reine sous mon joug, en obtenant de notre oncle sa couronne, de votre courage le triomphe, et de mon amour l'empire.

ÉTOILE.

A une générosité si courtoise, mon cœur ne le cédera pas. Car cette couronne royale, c'est seulement pour qu'elle soit à vous que je me réjouirai de l'obtenir ; quoique mon amour ait à se plaindre de vous trouver ingrat. Car, quoi que vous disiez, ce portrait que je vois suspendu sur votre poitrine me semble démentir vos paroles.

ASTOLPHE.

Je veux vous satisfaire à ce sujet, mais il n'y a pas moyen, ces instruments sonores nous avertissent que le roi vient avec son conseil. (*On entend les tambours.*)

SCÈNE VII.

Les précédents, LE ROI, BASILE *et sa suite.*

ÉTOILE.

Sage Thalès...

ASTOLPHE.

Docte Euclide...

ÉTOILE.

Qui parmi les astres...

ASTOLPHE.

Qui parmi les étoiles...

ÉTOILE.

Gouvernez votre royaume...

ASTOLPHE.

Fixez votre séjour...

ÉTOILE.

Et décrivez...

ASTOLPHE.

Et mesurez et annoncez...

ÉTOILE.

Leurs révolutions...

ASTOLPHE.

Leur passage...

ÉTOILE.

Permettez qu'avec ces humbles bras...

ASTOLPHE.

Permettez que dans ces tendres embrassements...

ÉTOILE.

Je sois le lierre qui s'atttache au tronc.

ASTOLPHE.

Je me voie soumis à vos pieds.

BASILE.

Mes neveux, embrassez-moi ; croyez, puisque vous confiant à mon affectueuse invitation, vous êtes venus avec de tels sentiments, qu'aucun de vous n'aura à se plaindre, et que tous deux vous serez satisfaits. Ainsi, pendant que je vais vous exposer le sujet de ma préoccupation, je ne vous demande en

cette occasion qu'une chose : le silence ; l'étonnement se manifestera quand vous connaîtrez les faits.

Vous savez déjà, soyez attentifs, mes chers neveux, et vous, noble cour de Pologne, vassaux, parents et amis, vous savez que, dans ce monde, j'ai mérité par ma science le surnom de *docte*. Puis, pour me garantir des atteintes du temps et de l'oubli, les pinceaux de Timante, le marbre de Lysippe me proclament dans toute l'étendue de l'univers Basile-le-Grand. Vous savez aussi, que les sciences que j'étudie et que j'estime le plus ce sont les mathématiques transcendantes. Par cette étude, j'enlève au temps, je ravis à la renommée sa puissance et sa fonction d'accroître de jour en jour ses enseignements. Car quand je vois, présents dans mes tables, les événements nouveaux pour les siècles futurs, je prends au temps le privilège de faire connaitre ce que j'ai dit moi-même. Ces cercles d'une blancheur de neige, ces dais de verre que le soleil illumine de ses rayons, que la lune partage par ses phases, ces orbes de diamant, ces globes de cristal que les étoiles viennent orner, où résident les astres, sont l'objet principal de mes études ; ce sont les livres où sur un papier de diamant, sur des pages de saphir, le ciel écrit en lettres d'or, en caractères frappants les événements d'ici-bas, tantôt malheureux, tantôt favorables. Je les lis si facilement, que mon intelligence suit leurs mouvements rapides, dans leurs marches et leurs révolutions. Plût au ciel, qu'avant d'avoir fait à l'aide de mon savoir le commentaire tracé sur les marges de ces livres, la glose de leurs feuillets, ma vie eût été

le premier objet de sa colère, et que j'y eusse trouvé une funeste tragédie! Car pour les infortunés, le mérite est un poignard, et celui que le savoir entraîne à sa perte, est homicide de lui-même. Je vais le dire, ou plutôt les événements le diront mieux que moi. Pour que vous soyez saisis d'étonnement, je vous demande une seconde fois le silence.

De Clorilène mon épouse, j'eus un fils voué au malheur. Le Ciel, à sa naissance, s'épuisa en prodiges. Avant qu'il vit la douce lumière, quand le sein de sa mère était pour lui un sépulcre vivant, car naître et mourir se ressemblent, sa mère, bien des fois, songea, dans les rêves et les fantômes que crée le sommeil, qu'il sortait de ses entrailles un monstre farouche, à figure humaine, que teint de son sang il lui donnait la mort, et qu'elle mettait au monde un serpent qui épouvanterait son siècle. Le jour de son enfantement arriva, et les présages s'accomplirent, parce que les rêves sinistres peuvent se réaliser tard, mais ne mentent jamais. Il naquit sous cet horoscope. Le soleil, teint de sang, entrait plein de rage en duel avec la lune; la terre était la barrière de leur champ-clos, et les deux flambeaux célestes luttaient ensemble, non avec acharnement, mais s'efforçant d'éteindre leur lumière. La plus sombre, la plus effrayante éclipse que le soleil ait éprouvée, depuis qu'il pleura avec des larmes de sang la mort du Christ, fut celle-ci; car son orbe noyé dans des flammes ardentes parut éprouver le dernier paroxysme; les cieux s'obscurcirent; les édifices tremblèrent, les nuages se fondirent en pluie de pierres; les rivières coulèrent du sang. Ce fut donc dans cette

commotion du soleil, frénésie ou délire, que naquit Sigismnod. Il donna des pronostics de sa destinée, car il causa la mort de sa mère, comme s'il eût dit avec férocité : « Je suis homme, puisque je commence déjà si mal à payer les bienfaits. » Pour moi, recourant à mes livres, j'y vois en toutes lettres que Sigismond serait l'homme le plus farouche, le prince le plus cruel, le monarque le plus impie, que par lui son royaume viendrait à être en proie aux partis et aux divisions, qu'il serait une école de trahison, un repaire de crimes. Quant à lui, il devait, emporté par sa fureur, se souillant de forfaits épouvantables, il devait me fouler sous ses pieds, et moi je devais me voir humilié sous leur pression (je le dis tout honteux), faisant servir mes cheveux blancs de tapis à ses pas. Qui refuse de croire à un malheur, surtout à un malheur qu'on a découvert par ses études, lorsque l'amour-propre s'en mêle? Donc, confiant dans les destins, qui me prophétisaient des malheurs par leurs sinistres présages, je résolus d'enfermer la bête féroce qui venait de naître, afin de savoir si le savant pouvait dominer l'influence des étoiles. On publia que l'enfant était né privé de vie, et d'avance je fis construire une tour au milieu des rochers de ces montagnes, où à peine la lumière pouvait pénétrer, et leurs sauvages escarpements en défendaient l'entrée. Un édit public déclara que, sous des peines graves, personne ne pût approcher de cet endroit interdit de la montagne; cette défense fut portée pour les raisons que je vous ai dites. Là demeure Sigismond, misérable, pauvre et prisonnier; Clotalde seul lui parle, le voit et le surveille. Il lui

a enseigné les sciences, l'a instruit dans la foi catholique ; il est l'unique témoin de son infortune.

Maintenant, je pense à trois choses : la première, c'est que je vous estime tant, ô Pologne, que je veux vous délivrer de l'oppression et du joug de ce tyran ; car ce ne serait pas être un bon maître que d'exposer sa patrie et son royaume à un tel danger. La seconde, c'est que je considère que si j'enlève à mon sang un droit que lui ont conféré les lois divines et humaines, ce n'est pas agir selon la charité chrétienne. Car aucune loi ne m'a ordonné, pour garantir les autres d'un tyran, de le devenir moi-même. La troisième et la dernière, c'est que je reconnais combien je me suis trompé en croyant trop facilement des présages d'événements futurs ; car, bien que son inclination le porte au mal, peut-être elle ne l'emporterait pas, puisque la destinée la plus redoutable, l'inclination la plus violente, l'horoscope le plus sinistre ne peuvent qu'influencer le libre arbitre et ne peuvent l'entraîner. Ainsi, incertain et hésitant entre ces raisons, j'ai pris une détermination qui va bien vous surprendre. C'est que demain, sans que Sigismond (tel est son nom) sache qu'il est mon fils et votre roi, je vais le faire placer sur mon trône, où, assis à ma place, il vous gouvernera, vous commandera, et vous tous, en sujets soumis, lui jurerez obéissance. Car en agissant ainsi, j'obtiens trois choses, qui répondent à celles que je vous ai exposées. Premièrement, s'il est prudent, sage et bon, s'il donne en toutes choses un démenti au destin, qui en a tant annoncé sur son compte, vous aurez l'avantage de posséder votre souverain légitime, bien qu'il ait été

élevé dans les montagnes et dans la compagnie des bêtes féroces. Secondement, s'il est orgueilleux, emporté, farouche et cruel, courant à bride abattue dans le chemin du vice, j'aurai alors satisfait pieusement à mon devoir, et en roi irréprochable je le ferai aussitôt déposer ; et si je le renvoie à sa prison, ce ne sera pas cruauté, mais châtiment. Troisièmement, le prince étant tel que je viens de le dire, par l'amour que je vous porte, mes sujets, je vous donnerai des souverains plus dignes de la couronne et du sceptre. Car ce seront mes neveux qui, réunissant les droits de chacun d'eux, et se liant par le mariage, obtiendront ce qu'ils ont mérité. C'est là ce que je vous ordonne comme votre roi, mais je vous en prie comme votre père, et si l'espagnol Sénèque a dit qu'un roi était l'humble esclave de son peuple, je vous en supplie comme votre esclave.

ASTOLPHE.

S'il m'appartient de répondre, comme en effet je suis ici le plus intéressé, au nom de tous je vous dirai : Faites paraître Sigismond ; il lui suffit d'être votre fils.

TOUS.

Rendez-nous notre prince, nous le demandons pour roi.

BASILE.

Mes sujets, je fais grand cas et vous remercie de cette preuve d'affection. Conduisez à leurs appartements les deux soutiens de mon trône. Demain vous le verrez.

TOUS.

Vive le grand roi Basile !

(Tous se retirent en faisant cortège à Étoile et à Astolphe, le roi reste seul un instant.)

SCÈNE VIII.

BASILE, CLOTALDE, ROSAURA et CLAIRON.

CLOTALDE.

Puis-je vous parler ?

BASILE.

Clotalde, sois le bienvenu.

CLOTALDE.

En venant à vos pieds, quoique je fusse forcé de le faire, un destin cruel et impitoyable enlève aujourd'hui à la loi sa rigueur, à la coutume sa pratique ordinaire.

BASILE.

Qu'y a-t-il ?

CLOTALDE.

Un malheur qui m'est arrivé, seigneur, quand je devrais le regarder comme le plus grand sujet de joie.

BASILE.

Achève.

CLOTALDE.

Ce beau jeune homme, audacieux et ignorant la

défense, est entré dans la tour, seigneur ; il y a vu le prince, et c'est...

BASILE.

Ne t'afflige pas, Clotalde. Si cela fût arrivé un autre jour, je t'avoue que j'en serais fâché. Mais aujourd'hui j'ai révélé le secret, et il n'importe pas que celui-ci le sache, maintenant que je l'ai fait connaitre. Viens me voir tout à l'heure, parce que j'ai beaucoup de choses à te dire, et beaucoup que tu auras à faire pour moi. Car tu dois être, je t'en avertis, l'instrument du plus grand événement qu'on ait jamais vu. Pour ces prisonniers, afin que tu ne croyes pas que je veux punir ta négligence, je leur pardonne. (*Il s'en va.*)

SCÈNE IX.

CLOTALDE, ROSAURA, CLAIRON.

CLOTALDE.

Vivez, grand prince, vivez mille siècles ! (*a part*) Le ciel a amendé mon sort ; je ne dirai plus que c'est mon fils, puisque je puis le dissimuler. (*haut*) Étrangers voyageurs, vous êtes libres.

ROSAURA.

Je baise mille fois vos pieds.

CLAIRON.

Et moi, je les foule. Car une lettre (1) de plus ou de moins, on n'y regarde pas entre amis.

(1) Il joue sur les mots *beso*, je baise, et *piso*, je foule.

ROSAURA.

Vous m'avez donné la vie, seigneur ; et puisque je ne vis que par vous, je serai éternellement votre esclave.

CLOTALDE.

Ce n'est pas la vie que je vous ai donnée. Car un homme bien né, s'il a reçu un outrage, ne vit plus. Et puisque vous êtes venu pour vous venger d'un outrage, selon ce que vous m'avez dit, je ne vous ai pas rendu la vie ; car vous ne l'avez pas apportée. Une vie infâme n'est pas une vie. (*a part*) Bien sûr, avec ces paroles, je le ranime.

ROSAURA.

J'avoue que je ne l'ai pas, quoique que je l'aie reçue de vous. Mais, par ma vengeance, je laverai tellement mon honneur, que ma vie pourra bientôt, dès que j'aurai affronté les périls, paraître un don de vous.

CLOTALDE.

Prenez cet acier brillant, que vous avez apporté. Je sais qu'il suffira à votre vengeance, en se teignant du sang de votre ennemi. Car une arme qui a été à moi (je veux dire l'instant, le moment que je l'ai eue entre mes mains) saura vous venger.

ROSAURA.

C'est en votre nom que je la ceins pour la seconde fois. Sur elle, je jure de me venger, mon ennemi fût-il encore plus puissant.

CLOTALDE.

L'est-il donc beaucoup ?

ROSAURA.

Tellement, que je ne vous le dirai pas ; non pas parce que je ne veux pas confier à votre prudence de plus grands secrets, mais dans la crainte de tourner contre moi la faveur dont je suis bien reconnaissant à votre bonté.

CLOTALDE.

Au contraire, ce serait un moyen de me gagner, de me le dire, car ce serait m'empêcher d'aider votre ennemi. (*à part*) Si je savais qui c'est !

ROSAURA.

Eh bien ! pour que vous ne croyiez pas que je fais peu de cas de votre confiance ; sachez que mon adversaire n'est rien moins qu'Astolphe, duc de Moscovie.

CLOTALDE (*à part*).

Ce coup m'accable. Car ce que j'apprends est plus grave que ce que j'avais imaginé. Approfondissons d'avantage l'affaire. (*haut*) Si vous êtes né Moscovite, votre souverain légitime a pu difficilement vous outrager. Retournez donc dans votre pays, et laissez-là l'ardent courroux qui vous transporte.

ROSAURA.

Je sais bien que, quoique mon souverain, il a pu m'outrager.

CLOTALDE.

Non, il ne l'a point pu, quand bien même il aurait eu l'audace de vous porter la main au visage. (Ah, Ciel !)

ROSAURA.

L'outrage que j'ai reçu est plus grand encore.

CLOTALDE.

Dites-le donc ; vous ne pouvez me dire plus que ce que j'imagine.

ROSAURA.

Oui, je le dirai : mais avec le respect que je vous porte, l'affection que je ressens pour vous, l'estime dont je vous environne, je n'ose pas, je ne sais pourquoi, vous dire que ce vêtement qui me couvre est un déguisement ; car il n'est pas ce qu'il parait être. Vous savez tout ; jugez, puisque je ne suis pas ce que je parais être et qu'Astolphe est venu pour épouser Étoile, s'il peut m'outrager. Je vous en ai dit assez.

(*Rosaura et Clairon sortent*).

SCÈNE X.

CLOTALDE.

CLOTALDE.

Écoutez, attendez, arrêtez-vous ! Quel est ce labyrinthe confus, où ma raison ne peut trouver le fil ? Mon honneur est outragé, l'ennemi est puissant ; je suis sujet, elle est femme. Que le ciel me fasse découvrir une issue ! Je ne sais même s'il le pourrait ; quand, dans ce sombre abîme, le ciel tout entier est un présage, et le monde entier un prodige (*il s'en va*).

DEUXIÈME JOURNÉE

Une chambre du palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, CLOTALDE.

CLOTALDE.

Tout est exécuté ainsi que vous l'avez commandé.

BASILE.

Raconte-moi, Clotalde, comment tout s'est passé.

CLOTALDE.

Voici, seigneur. J'employai l'inoffensive liqueur, composée de drogues, que vous avez ordonné de préparer, en y mêlant le suc de certaines herbes, dont les propriétés et les forces secrètes suspendent, anéantissent tout sentiment dans l'homme. Il n'est plus, une fois endormi, qu'un cadavre vivant ; la violence du breuvage le prive de ses sens et de toutes ses facultés. Nous n'avons pas à démontrer, seigneur, que cela est possible, quand tant de fois l'expérience nous l'a prouvé. Il est certain que la médecine est pleine de secrets naturels ; il n'existe pas d'animal, de plante, de pierre, qui ne possède des qualités déterminées. Si notre malice, à nous autres hommes, arrive à découvrir mille poisons qui donnent la mort, quoi d'étonnant que, s'il y a des poisons qui tuent, il y en a qui, leur violence étant adoucie, ne font

qu'endormir ? Laissant de côté le doute, s'il peut exister, puisque cette propriété est prouvée par de bonnes raisons et par l'évidence, avec le breuvage, composé d'opium, de pavot et de jusquiame, je descendis dans le cachot de Sigismond. Je lui parlai un instant des belles lettres, que lui a enseignées la muette nature des cieux et des déserts, école divine, dans laquelle il a appris la rhétorique des oiseaux et des bêtes sauvages. Pour mieux disposer son esprit au projet que vous méditez, je pris pour sujet la rapidité de l'aigle, à la large envergure, qui dédaignant la sphère du vent, s'élève jusqu'aux régions sublimes du feu, foudre emplumée, ou comète vagabonde. Je louai avec enthousiasme son vol altier, en disant: « Tu es bien enfin le roi des oiseaux, et il est juste qu'on te mette à leur tête. » Il n'en fallut pas davantage ; abordant ce sujet de la souveraineté, il se met à discourir avec emphase et orgueil; en effet, son sang l'anime et lui inspire des aspirations aux grandes choses, il dit : « Oui, même dans le royaume mobile des oiseaux, il y en a qui jurent l'obéissance à d'autres. Quand je m'arrête sur cette réflexion, mon malheur même me console. Car du moins, si je suis sujet, je le suis par force ; puisque jamais volontairement je ne me soumettrais à un autre homme. » Le voyant tout hors de lui par cette pensée, sujet ordinaire de sa douleur, je lui présentai le breuvage. A peine la liqueur eut-elle passé du vase dans son estomac, que ses forces s'affaissent sous l'empire du sommeil. Une sueur froide se répand par tous ses membres, de sorte que, si l'on ne savait que c'est une mort apparente, on douterait

qu'il fût en vie. Alors, arrivent les gens auxquels vous aviez confié le succès de cette expérience ; ils le mettent dans une voiture, et le transportent jusqu'en votre appartement, où tout était préparé avec l'éclat et la magnificence que mérite sa personne. Là, on le couche dans votre lit, et lorsque sa léthargie se dissipe peu à peu, on le sert comme vous-même, seigneur. Ainsi l'aviez-vous ordonné. Si vous croyez que mon obéissance mérite une récompense, je ne vous demande qu'une chose (pardonnez ma hardiesse), de vouloir bien me dire quel est votre dessein en amenant ainsi Sigismond à votre palais ?

BASILE.

Clotalde, ta curiosité est juste et je veux la satisfaire. Sigismond, mon fils, est menacé par l'influence de son étoile (tu le sais) de mille revers et d'événements tragiques. Je veux examiner si le ciel, qui ne peut mentir et qui d'ailleurs nous a donné tant de marques de sa rigueur dans le caractère cruel de Sigismond, ou va s'apaiser, ou du moins s'adoucir, et vaincu par le courage et la prudence ne va pas se désavouer ; car l'homme domine sur les étoiles. Voilà ce que je veux éprouver en l'amenant ici, où il saura qu'il est mon fils et pourra montrer son caractère. S'il en triomphe par la magnanimité, il régnera ; mais s'il est toujours cruel et sauvage, je le renverrai à sa chaine. Maintenant tu demanderas pourquoi, afin de faire cette expérience, l'avoir amené ici tout endormi ? Je vais te satisfaire, en te répondant sur tous les points. S'il savait qu'il est mon fils aujourd'hui, et que demain il se vit ramené pour la seconde fois à

sa prison et à son état misérable, il est certain qu'avec son caractère il s'y livrerait au désespoir. Car sachant qui il est, quelle consolation pourrait-il avoir ? Aussi j'ai voulu, pour remédier aux inconvénients, nous ménager le moyen de pouvoir dire que tout ce qu'il a vu était un songe. De cette manière, il nous arrive d'obtenir deux choses : la première, de connaitre son caractère, car à son réveil il agira comme il sent et comme il pense ; la seconde, de lui laisser une consolation ; car, après s'être vu obéi, être ensuite ramené à sa prison, il pourra croire qu'il rêvait et il fera bien d'en juger ainsi, car dans le monde, Clotalde, vivre c'est faire un songe.

CLOTALDE.

Il ne me manquerait pas de raisons pour prouver que vous n'atteignez pas votre but ; mais il n'y a plus de remède, et si j'en crois certains signes, il me parait qu'il est éveillé et qu'il vient vers nous.

BASILE.

Je veux me retirer ; toi, comme son gouverneur, reste près de lui, et tire-le des perplexités où ses réflexions vont le jeter en lui disant la vérité.

CLOTALDE.

Enfin, vous me donnez permission de la lui dire ?

BASILE.

Oui, car peut-être quand il la saura, voyant le péril, se convaincra-t-il plus aisément. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

CLOTALDE, CLAIRON.

CLAIRON *(à part)*.

Au prix de quatre coups de bâton que me coûte mon arrivée ici, de la part d'un hallebardier roux qui s'est fait sa barbe pareille à sa livrée, je puis voir tout ce qui se passe. Car il n'y a pas de fenêtre plus sûre que celle que, sans être obligé de supplier un donneur de billets, l'on porte avec soi ; puisqu'alors pour toutes les fêtes, sans argent et sans tracas, on n'a besoin que d'effronterie.

CLOTALDE.

(*A part*) C'est Clairon, le valet de celle, hélas ! de celle qui trop bien fournie de malheurs, a apporté en Pologne mon déshonneur. (*haut*) Clairon, qu'y a-t-il de nouveau ?

CLAIRON.

Il y a, seigneur, que votre grande bonté, disposée à venger les outrages qu'a reçus Rosaura, lui conseille de prendre son vrai costume.

CLOTALDE.

Je l'ai fait pour éviter toute mauvaise interprétation.

CLAIRON.

Il y a que, changeant de nom et prenant hardiment le nom de votre nièce, elle se voit aujourd'hui élevée à un grand honneur, car elle demeure comme dame dans le palais de cette étrange Étoile.

CLOTALDE.

Il faut bien qu'une bonne fois je prenne son honneur à ma charge.

CLAIRON.

Il y a qu'elle attend le moment et l'occasion où vous agirez pour lui faire rendre son honneur.

CLOTALDE.

C'est une bonne précaution; à la fin, le temps viendra qui en fournira les moyens.

CLAIRON.

Il y a, qu'elle est choyée, servie comme une reine, qualité de votre nièce. Mais il y a aussi, que venu avec elle, je suis mourant de faim et que personne ne se souvient de moi, sans penser que je suis Clairon. Car, si ce clairon commence à sonner, il pourra dire tout ce qui se passe au roi, à Astolphe et à Étoile, parce que Clairon et valet sont deux choses qui s'arrangent mal d'un secret, et il pourrait se faire que si le silence cesse de me fermer la bouche de sa main, qu'on chante pour moi cette devise : Clairon qui annonce l'aube, ne résonne pas mieux.

CLOTALDE.

Ta plainte est bien fondée, je vais te satisfaire. Mais, en attendant, sers-moi.

CLAIRON.

Mais Sigismond arrive.

SCÈNE III.

CLOTALDE, CLAIRON, SIGISMOND, *tout étonné, musiciens qui chantent et valets qui présentent des vêtements à Sigismond.*

SIGISMOND.

Que le ciel me soit en aide, que vois-je ? que vois-je ? je m'en étonne, sans beaucoup m'épouvanter, je crois à tout ceci tout en doutant. Moi, je suis dans ce somptueux palais ? Moi, vêtu de tissu d'or et de brocard? Moi, entouré de valets si brillants et si distingués ? Moi, m'éveiller de mon sommeil dans un lit si magnifique? Moi, au milieu de tant de gens qui me servent pour m'habiller ? Dire que c'est un songe, c'est se tromper ; car je sais bien que je suis éveillé. Ne suis-je pas Sigismond ? Détrompez-moi, ô ciel, dites-moi ce que peut être ce qui est survenu à mon imagination pendant que je dormais, pour arriver à me voir ici ? Mais, qu'il en soit ce que l'on voudra, à quoi bon chercher ? Je veux me laisser servir, qu'il en arrive ce qui pourra !

1er VALET *(à part).*

Comme il est préoccupé !

2e VALET *(à part).*

Eh bien ! qui ne le serait, en pareille circonstance?

CLAIRON.

Moi.

2e VALET *(à part).*

Parle-lui maintenant.

1er VALET *(à Sigismond).*

Faut-il qu'ils recommencent à chanter ?

SIGISMOND.

Non, je ne veux pas qu'on chante davantage.

2e VALET.

Comme vous étiez si saisi, je voulais vous distraire.

SIGISMOND.

Et moi, je ne veux pas de leurs chants pour me distraire de mes soucis ; la musique militaire, voilà ce que j'aime à entendre.

CLOTALDE.

Que Votre Altesse, grand prince, me donne sa main à baiser ; je dois être le premier à lui rendre humblement cet honneur.

SIGISMOND *(à part).*

C'est Clotalde ; mais comment se fait-il que celui qui me maltraitait dans ma prison, me témoigne tant de respect ? Que se passe-t-il à mon sujet ?

CLOTALDE.

Dans le trouble, où votre nouvel état vous a mis, la réflexion et la raison éprouvent mille sortes de doutes ; mais je vais vous débarrasser de tous, si cela m'est posssible. Vous saurez, seigneur, que vous êtes le prince héritier de Pologne. Si vous avez vécu caché et sequestré, c'était pour obéir à l'inclémence du destin, qui annonce mille événements tragiques à ce royaume, lorsque le diadème du souverain couron-

nera votre auguste front. Mais dans l'espérance que votre bonne volonté triomphera des étoiles, puisqu'un héros magnanime peut les vaincre, on vous a amené au palais de la tour où vous demeuriez, pendant que vos sens étaient engourdis par le sommeil. Votre père, le roi mon seigneur, viendra vous voir, et de lui, Sigismond, vous saurez tout le reste.

SIGISMOND.

Eh bien! vil et infâme traître, qu'ai-je à apprendre, maintenant que je sais qui je suis, pour montrer dès aujourd'hui ma fierté et ma puissance? Comment as-tu pu trahir ainsi ton pays, en me cachant aux yeux de tous, car tu me refusais, contre la raison et le droit, le sceptre de cet état?

CLOTALDE.

Ah! malheur à moi!

SIGISMOND.

Tu as été traitre envers la loi, vil flatteur vis-à-vis du roi, et cruel ennemi pour moi. Ainsi la loi, le roi et moi, nous te condamnons pour tes barbares forfaits à mourir de mes mains...

2e VALET.

Seigneur!

SIGISMOND.

Non, que personne ne m'arrête. C'est un soin inutile, et, vive Dieu! si vous vous mettez devant, vous autres, je vous jette par la fenêtre.

2e VALET.

Fuyez, Clotalde.

CLOTALDE.

Malheur à vous ! pourquoi vous montrer si hau tain ? vous ne savez pas que vous rêvez ? (*Il s'en va*).

SCÈNE IV.

SIGISMOND, CLAIRON, VALETS.

2e VALET.

Remarquez...

SIGISMOND.

Éloigne-toi d'ici.

2e VALET.

Qu'il obéissait à son roi.

SIGISMOND.

En ce qui n'est pas juste, on ne doit pas obéir au roi ; et d'ailleurs j'étais son prince.

2e VALET.

Il ne devait pas examiner s'il faisait bien ou mal.

SIGISMOND.

Je suppose que vous allez être battus, puisque vous me répliquez.

CLAIRON.

Le prince parle très bien, et vous, vous agissez très mal.

2e VALET.

Qui vous a donné la permission ?...

CLAIRON.

C'est moi qui l'ai prise.

SIGISMOND.

Qui es-tu, dis ?

CLAIRON.

Un entremetteur, et je suis le chef de la corporation. Car je suis le plus grand factotum qu'on connaisse.

SIGISMOND.

Il n'y a que toi qui me plaise dans ce monde tout nouveau.

CLAIRON.

Seigneur, je suis le grand complaisant de tous les Sigismonds.

SCÈNE V.

Les précédents, ASTOLPHE.

ASTOLPHE.

Heureux mille fois ce jour, ô prince, où vous vous montrez, soleil de la Pologne, où vous remplissez tout cet horizon de splendeur et d'allégresse par votre éclat divin ; puisque comme le soleil vous sortez du sein des montagnes. Sortez-en donc, et quoique votre tête se couronne si tard du resplendissant diadème, qu'elle vive longtemps !

SIGISMOND.

Dieu vous garde !

ASTOLPHE.

Vous ne me connaissez pas ; je vous excuse de ne pas me faire plus d'honneur. Je suis Astolphe, né duc de Moscovie, et votre cousin. Qu'il y ait égalité entre nous deux !

SIGISMOND.

En vous disant que Dieu vous garde, est-ce que je ne vous témoigne pas assez d'égards ? Mais puisque, faisant parade de votre origine, vous vous plaignez, une autre fois, quand vous me verrez, je dirai à Dieu qu'il ne vous garde pas.

2e VALET.

Que Votre Altesse considère que, comme il a été élevé dans les montagnes, il en agit de même avec tout le monde. Distinguez davantage Astolphe, seigneur.

SIGISMOND.

Il m'a fatigué en se mettant à me parler avec emphase, et la première chose qu'il ait faite, ça été de mettre son chapeau.

2e VALET.

C'est un grand.

SIGISMOND.

Je suis plus grand, moi.

2e VALET.

Néanmoins il convient qu'entre vous deux il y ait plus d'égards qu'entre les autres.

SIGISMOND.

Pourquoi vous mêlez-vous de moi, vous autres ?

SCÈNE VI.

Les précédents, ÉTOILE.

ÉTOILE.

Que Votre Altesse, seigneur, soit mille fois la bienvenue sur ce trône qui la désire et est tout joyeux de la recevoir ! Qu'elle y vive, en dépit des flatteurs, toujours auguste, toujours puissante ! Que sa vie se compte par siècles et non par années !

SIGISMOND *(bas à Clairon)*.

Dis-moi, quelle est cette merveilleuse beauté ? quelle est cette déesse humaine, aux pieds divins de laquelle le ciel soumet sa splendeur ? Quelle est cette femme si belle ?

CLAIRON.

C'est, seigneur, votre cousine Étoile.

SIGISMOND.

Tu ferais mieux de l'appeler Soleil. (*à Étoile*) Quoique vous ayez bien fait de me féliciter d'avoir reconquis mon bien, je n'accepte vos compliments que parce que je vous ai vue. Ainsi je suis reconnaissant d'être félicité de ce qu'il m'arrive de voir une merveille dont je ne suis pas digne, Étoile, qui pouvez apparaître et vous montrer auprès du plus brillant flambeau. Que laissez-vous à faire au soleil, si vous vous levez avec le jour ? Donnez-moi à baiser votre main, dans laquelle, comme dans une coupe de neige, le zéphir boit des trésors de blancheur.

ÉTOILE.

Non, soyez plus réservé avec moi.

ASTOLPHE *(à part).*

S'il lui prend la main, je suis perdu.

2e VALFT *(à part).*

Je comprends le souci d'Astolphe et je vais l'en délivrer. (*A Sigismond*) Remarquez, seigneur, qu'il n'est pas convenable de tout entreprendre, Astolphe étant...

SIGISMOND.

Ne vous ai-je pas dit de ne pas vous occuper de moi ?

2e VALET.

Je ne dis que ce qui est juste.

SIGISMOND.

Tout cela m'ennuie : rien ne me parait juste quand c'est contre mon goût.

2e VALET.

Mais, seigneur, je viens de vous entendre dire que ce n'est que dans les choses justes qu'on doit obéir.

SIGISMOND.

Tu m'as entendu dire aussi que je saurai jeter par le balcon celui qui me gênerait.

2e VALET.

On ne peut pas agir ainsi avec un homme comme moi.

SIGISMOND.

Non ? Pour Dieu ! je veux essayer. (*Il le prend dans ses bras et sort ; tous courent derrière lui.*)

ASTOLPHE.

Qu'est-ce que je suis forcé de voir ?

ÉTOILE.

Courez tous l'empêcher. (*Elle sort.*)

SIGISMOND (*rentrant*).

Il est tombé du balcon dans la mer. Vive Dieu ! cela a pu se faire.

ASTOLPHE.

Allons donc ! mesurez avec un peu plus de réflexion vos actes de rigueur. Il y a entre les hommes et la bête la même différence qu'entre un palais et un désert sauvage.

SIGISMOND.

Eh bien ! quand vous vous montrez si sévère dans vos paroles présomptueuses, vous risquez de ne plus trouver votre tête pour y mettre votre chapeau. (*Astolphe sort.*)

SCÈNE VII.

SIGISMOND, CLAIRON, LE ROI.

BASILE.

Qu'y a-t-il donc ?

SIGISMOND.

Il n'y a rien ; un homme m'ennuyait, je l'ai jeté par ce balcon.

CLAIRON *(bas à Sigismond).*

C'est le roi, il sait tout.

BASILE.

Dès le premier jour, votre arrivée coûte déjà la vie d'un homme.

SIGISMOND.

Il m'a dit que cela ne se pouvait ; j'ai parié et j'ai gagné.

BASILE.

Je suis profondément affligé, prince, en venant vous visiter, et pensant vous trouver plus sage, et vainqueur de la destinée et des étoiles, de vous voir si cruel ; votre première action ici est un coupable homicide. Avec quelle tendresse pourrais-je maintenant vous tendre les bras, si je sais que vos étreintes funestes ne savent que donner la mort ? Qui peut voir nu le poignard qui vient de faire une blessure mortelle ? Qui peut regarder l'endroit sanglant où un autre homme a perdu la vie, sans être effrayé ? Le plus fort éprouve une émotion naturelle. Moi donc, qui vois dans vos bras l'instrument de ce meurtre, qui ai sous les yeux le théâtre ensanglanté de votre crime, je m'éloigne de vos bras. Quoique j'eusse le dessein d'enlacer votre cou d'embrassements amoureux, je m'en irai sans le faire, car j'ai peur de vos bras.

SIGISMOND.

Je pourrai bien m'en passer comme je m'en suis passé jusqu'ici. Un père qui sait user contre son fils d'une telle rigueur, qui m'éloigne de lui pour me soumettre à une condition si pénible, qui m'élève comme une bête sauvage, qui me traite comme un monstre, et aspire après ma mort, il importe peu qu'il ne m'embrasse pas, quand il m'enlève jusqu'à l'être de l'homme.

BASILE.

Plût à Dieu, que je ne te l'eusse jamais donné ! je n'entendrais pas ta voix, je ne verrais pas ton insolence.

SIGISMOND.

Si vous ne m'aviez pas donné l'existence, je ne me plaindrais pas de vous ; mais une fois que vous me l'avez donnée, je me plains que vous me l'ayez enlevée. Car si donner est une action noble et excellente, c'est une honte de donner pour reprendre ensuite.

BASILE.

Tu me remercies bien d'avoir fait d'un prisonnier chétif et misérable un grand prince.

SIGISMOND.

Qu'ai-je à vous remercier en ceci ? Tyran de ma liberté, si vous êtes vieux et décrépit, quand vous mourrez que me donnerez-vous ? Me donnerez-vous plus qu'il ne m'appartient ? Vous êtes mon père et mon roi ; donc toute cette grandeur c'est la nature

qui me la donne, en vertu de sa loi ; donc, si je suis en cet état, je ne suis pas votre obligé, mais je puis vous demander compte du temps où vous m'avez ravi la liberté, la vie et l'honneur. Ainsi, remerciez-moi de ne pas vous faire payer, car vous êtes mon débiteur.

BASILE.

Tu es un insolent et un barbare. Le ciel a accompli sa prédiction, j'en appelle à lui-même, fils orgueilleux et hautain. Mais quoique tu saches qui tu es, que tu sois détrompé, que tu te voies dans une position où tu te mets au-dessus de tous, fais bien attention à ce que je te recommande. Sois humble et doux, parce que tu es peut-être sous l'empire d'un songe, bien que tu croies être éveillé. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

SIGISMOND, CLAIRON.

SIGISMOND.

Je suis peut-être sous l'empire d'un songe, quand je me crois éveillé ? Je ne rêve pas ; car je touche et je vois ce que j'ai été et ce que je suis. Quand tu te repentirais maintenant, il n'y a plus de remède. Je sais qui je suis, et tu ne pourras, malgré tes soupirs et tes lamentations, m'enlever le privilège d'être né héritier de cette couronne. Si tu m'as vu auparavant soumis dans mes chaines, c'est que j'ignorais qui j'étais. Mais je le sais, maintenant, et je sais aussi que je suis un composé de l'homme et de la bête féroce.

SCÈNE IX.

Les précédents, ROSAURA *en vêtements de femme.*

ROSAURA *(à part).*

Je viens sur les pas d'Étoile et j'ai grand'peur de rencontrer Astolphe. Car Clotalde désire qu'il ne sache pas qui je suis et qu'il ne me voie pas ; il dit que cela importe à mon honneur. Je me fie à la décision de Clotalde, car je lui dois, et j'en suis remplie de reconnaissance, la protection de mon honneur et de ma vie.

CLAIRON *(bas à Sigismond).*

Qu'est-ce qui vous plaît le plus de tout ce que vous avez vu ici ?

SIGISMOND.

Rien ne m'a étonné, je m'attendais à tout. Mais si je devais admirer quelque chose au monde, ce serait la beauté de la femme. Je lisais un jour dans les livres que je possédais, que ce qui a demandé à Dieu le plus d'habileté, c'est l'homme, parce qu'il est un petit monde ; mais maintenant je soupçonne que c'est la femme, puisqu'il est un ciel en abrégé. Elle renferme plus de beauté que l'homme, autant que le ciel l'emporte sur la terre, surtout si c'est celle que je vois.

ROSAURA *(à part).*

Le prince est ici, je me retire.

SIGISMOND.

Écoutez, femme, arrêtez-vous. Ne mêlez pas

ensemble le Couchant et l'Orient, en prenant la fuite au premier pas. Car vous réunissez l'Orient et le Couchant, la lumière et l'ombre glacée, vous êtes sans aucun doute un abrégé du jour. Mais que vois-je ?

ROSAURA.

Ce que je vois aussi me fait douter et croire.

SIGISMOND.

J'ai vu naguère cette beauté.

ROSAURA.

Et moi j'ai vu cette magnificence, cette grandeur resserrée dans une étroite prison.

SIGISMOND.

J'ai trouvé ma vie, femme (ce nom n'est-il pas pour l'homme la plus douce caresse ?). Qui êtes-vous ? Sans vous avoir vue, je vous adorais, mais je vous devine par mes souvenirs, tellement que je me persuade vous avoir déjà vue. Qui êtes-vous, femme si belle ?

ROSAURA.

(*A part*) Il faut dissimuler. (*Haut*) Je suis une infortunée, dame de la princesse Étoile.

SIGISMOND.

Ne parlez pas ainsi ; dites que vous êtes le soleil dont la flamme alimente cette Étoile, puisqu'elle reflète la splendeur de vos rayons. J'ai vu, dans le royaume des parfums, la divine rose trôner au milieu de l'escadron des fleurs ; elle était leur reine, comme

la plus belle ; j'ai vu parmi les pierres précieuses, dans la curieuse collection des minéraux, resplendir le diamant : il était leur roi, comme le plus brillant ; et dans les belles assemblées de la noble république des étoiles, j'ai vu occuper la première place, comme leur reine, l'étoile du matin ; et dans des sphères plus élevées, j'ai vu le soleil réunir autour de lui sa cour de planètes et les présider, parce qu'il est le principal flambeau du jour. Eh bien! comment, si parmi les fleurs, les étoiles, les pierres précieuses, les planètes les plus belles ont la première place, comment avez-vous pu vous soumettre à une beauté qui n'égale pas la vôtre ; car vous êtes, ô vous, la plus belle et la plus ravissante, le soleil, l'étoile du matin, le diamant, l'étoile et la rose ?

SCÈNE X.

Les précédents, CLOTALDE, *de la coulisse.*

CLOTALDE *(à part.)*

Je désire ramener Sigismond ; car enfin je l'ai élevé. Mais que vois-je ?

ROSAURA *(à Sigismond).*

Je fais grande estime de votre faveur ; un silence éloquent sera ma réponse. Quand l'esprit se trouve saisi, c'est parler mieux, seigneur, que de se taire.

SIGISMOND.

Ne vous éloignez pas, attendez. Comment voulez-vous laisser ainsi ma raison dans les ténèbres ?

ROSAURA.

Cette permission, je la demande à Votre Altesse.

SIGISMOND.

Me quitter si brusquement, ce n'est pas en demander la permission, c'est la prendre.

ROSAURA.

Cependant, si vous ne me la donnez pas, je compte la prendre.

SIGISMOND.

Vous serez cause que de poli je vais devenir grossier ; car la résistance tue infailliblement ma patience.

ROSAURA.

Eh bien ! quand cette fureur, cet emportement triompherait de votre patience, je ne veux pas la mettre à bout, mon respect ne l'oserait et ne le permettrait pas.

SIGISMOND.

Seulement pour voir si je le pourrai, vous réussirez à me faire perdre les égards pour votre beauté. Car je suis très enclin à exécuter l'impossible. J'ai aujourd'hui jeté un homme de ce balcon, parce qu'il disait que cela ne se pouvait. Ainsi, pour voir si je puis, c'est une chose décidée, je vous ferai subir le même traitement (1).

CLOTALDE *(à part)*.

Il s'opiniâtre beaucoup. Que dois-je faire, ô ciel,

(1) Asi por ver si puedo. cosa es llana, que arrojaré tu honor por la ventana.

quand je vois, grâce à un fol emportement, mon honneur exposé une seconde fois.

ROSAURA.

Ce n'est pas en vain que votre tyrannie annonçait à ce malheureux royaume d'horribles excès, des crimes, des trahisons, des fureurs, des meurtres. Mais que peut-on attendre d'un homme qui n'a d'humain que le nom, qui est audacieux, inhumain, cruel, orgueilleux, barbare et impitoyable, qui a été élevé parmi les bêtes féroces ?

SIGISMOND.

Pour vous empêcher de me dire ces injures, je m'étais montré courtois, dans la pensée qu'ainsi je vous gagnerais. Mais si je suis un scélérat, en vous parlant comme je l'ai fait, vous le direz pour tout de bon, vive Dieu, je vais me venger de vous (1). (*Clairon sort.*)

ROSAURA.

Je me meurs. Prenez garde...

SIGISMOND.

Je suis intraitable, et tu prétends vainement m'adoucir.

CLOTALDE *(à part).*

Oh! quelle terrible situation ! je vais paraître pour l'arrêter, quand il devrait me tuer. (*haut*) Seigneur, prenez garde, faites attention...

(1) Has de decirlo, vive Dios por todo — hola dejad nos solos, y esa puerta se cierre, y no entre nadie.

SIGISMOND.

Tu me provoques une seconde fois, vieux décrépit, vieux fou! Fais-tu si peu de cas de mon courroux et de ma férocité ? Comment es-tu arrivé jusqu'ici ?

CLOTALDE.

Appelé par les accents d'une voix qui vous disait de vous montrer plus traitable, si vous désirez régner ; et non d'être cruel, parce que vous vous voyez le maitre. Car ceci est peut-être un songe.

SIGISMOND.

Tu provoques ma rage, en me parlant d'une désillusion. Je verrai bien, en te donnant la mort, si c'est songe ou réalité. (*Il tire son épée*, CLOTALDE *la saisit et se jette à genoux.*)

CLOTALDE.

J'essaie de ce moyen pour sauver ma vie.

SIGISMOND.

Ote ta main de ce fer.

CLOTALDE.

Jusqu'à ce qu'il vienne du monde, pour contenir votre emportement et votre colère, je ne vous lâcherai pas.

ROSAURA.

Ah, ciel!

SIGISMOND.

Lâche-moi, te dis-je, vieux fou, barbare, ennemi, ou je m'y prends autrement, en t'étouffant dans mes bras. (*Ils luttent.*)

ROSAURA.

Accourez tous, vite; on tue Clotalde. (*Elle se sauve.*)

SCÈNE XI.

SIGISMOND, CLOTALDE, ASTOLPHE. (*Au moment que* CLOTALDE *tombe, il se place entre les deux.*)

ASTOLPHE.

Qu'est-ce donc, noble prince ? Vous souillez une si vaillante épée du sang glacé d'un vieillard? Remettez-la au fourreau.

SIGISMOND.

Oui, teinte de ce sang infâme.

ASTOLPHE.

Sa vie a trouvé un asile à mes pieds ; il faut que je lui serve de quelque chose en arrivant ici.

SIGISMOND.

Cela va te servir à mourir ; c'est ainsi que je saurai me venger par ta mort de ta bravade de tantôt.

ASTOLPHE.

Je vais défendre ma vie ; je ne puis offenser la majesté royale. (*Ils se battent.*)

SCÈNE XII.

Les précédents, LE ROI, ÉTOILE, *et leur suite.*

CLOTALDE.

Ne le maltraitez pas, seigneur.

BASILE.

Ici, des épées?

ÉTOILE.

C'est Astolphe! Ah, quelles peines affreuses !

BASILE.

Que s'est-il donc passé ?

ASTOLPHE.

Rien, seigneur, puisque vous êtes arrivé. (*Ils remettent l'épée au fourreau.*)

SIGISMOND.

Beaucoup au contraire, seigneur, quoique vous soyez venu, j'ai voulu tuer ce vieillard.

BASILE.

Tu n'avais donc pas d'égard à ces cheveux blancs?

CLOTALDE.

Seigneur, ces cheveux sont les miens ; vous allez voir qu'il n'y a rien de grave.

SIGISMOND.

Folie, que de vouloir que je respecte des cheveux blancs. Il pourrait arriver que les vôtres même, je les visse un jour sous mes pieds ; car je ne suis pas encore vengé de l'indigne manière dont vous m'avez élevé. (*Il sort.*)

BASILE.

Avant de le voir, tu dormiras de nouveau dans un endroit, où tu pourras croire que tout ce qui s'est passé, était, comme tous les bonheurs d'ici bas, un vain songe. (*Le roi et* CLOTALDE *sortent*).

SCÈNE XIII.

ÉTOILE, ASTOLPHE.

ASTOLPHE.

Qu'il arrive rarement que l'horoscope mente, quand il annonce des malheurs! Il est aussi sûr pour le mal que douteux pour le bien. Que je serais bon astrologue, si j'annonçais toujours des événements fâcheux! Car, sans aucun doute, mes présages se vérifieraient toujours. On peut en faire l'expérience en Sigismond et en moi, Étoile ; mais en nous deux, les effets sont différents. Dans lui, l'horoscope annonce des cruautés, de l'orgueil, des revers, des meurtres, et il a dit en tout point la vérité, car tout est arrivé à la fin. Mais en moi qui ai vu, madame, cette resplendissante beauté, auprès de laquelle le soleil n'est qu'une ombre, et le ciel un nuage, quand il m'a annoncé le bonheur, le triomphe, des joies, des biens de toute sorte ; il a dit à la fois la vérité et le mensonge ; car il ne peut s'accomplir, qu'en promettant des faveurs, et il ne fait recueillir que des dédains.

ÉTOILE.

Je ne doute pas que ces galanteries ne soient la vérité pure ; mais elles s'adressent à une autre dame, dont vous portiez le portrait suspendu au cou, quand vous êtes venu me voir, Astolphe. Ainsi, ces compliments, elle seule y a droit. Allez près d'elle en recevoir la récompense. Dans la cour d'amour, ce ne sont pas des pratiques louables, que des galanteries et des protestations qui s'adressent à d'autres dames, et à d'autres rois.

SCÈNE XIV.

Les précédents, ROSAURA, *dans la coulisse.*

ROSAURA *(à part).*

Grâce à Dieu, mes cruelles disgrâces touchent à leur terme ; car quand on voit tout ceci, on ne redoute plus rien.

ASTOLPHE.

J'aurai soin que ce portrait disparaisse de mon cœur, pour que l'image de votre beauté la remplace. Où brille une étoile ne peut se trouver l'ombre, où brille le soleil ne peut se voir une étoile. Je vais l'apporter. (*A part*) Pardonne, belle Rosaura, cette injure ; mais dans l'absence, les hommes, comme les femmes, oublient leurs serments de fidélité. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

ÉTOILE, ROSAURA *paraissant.*

ROSAURA (*à part*).

Je n'ai pu rien entendre ; je craignais d'être vue.

ÉTOILE.

Astrée.

ROSAURA.

Madame.

ÉTOILE.

Je suis heureuse que ce soit toi qui viennes ici ; parce que, à toi seulement, je puis confier mon secret.

ROSAURA.

Vous faites trop d'honneur, madame, à votre servante.

ÉTOILE.

Depuis le peu de temps qu'il y a que je te connais, Astrée, tu as la clef de ma volonté. A cause de cela, et à cause de ce que tu es, je m'enhardis à te confier ce que je me suis caché à moi-même bien des fois.

ROSAURA.

Je suis votre esclave.

ÉTOILE.

Eh bien ! pour te le dire en peu de mots, mon cousin Astolphe (il suffit de l'appeler mon cousin, parce qu'il y a des choses qui se pensent et ne se disent pas), mon cousin Astolphe doit m'épouser, si la fortune permet qu'un seul bonheur compense tant de disgrâces. J'ai été fâchée que le premier jour il portât, suspendu à son cou, le portrait d'une dame. Je lui en parlai poliment ; il est galant et il m'aime ; il sortit pour aller le chercher et il va me l'apporter ici. J'éprouve beaucoup d'embarras à le recevoir de sa main. Reste ici, et quand il viendra tu lui diras qu'il te le remette. Je ne t'en dis pas davantage : tu es discrète et belle, tu sais bien ce que c'est que l'amour. (*Elle s'en va.*)

SCÈNE XVI.

ROSAURA.

ROSAURA.

Plût à Dieu que je ne le susse pas! Que le ciel me soit en aide ! Qui serait assez sage et assez prudente pour savoir se diriger dans une conjoncture si critique ? Y a-t-il une personne au monde que le ciel dans sa rigueur accable de plus de disgrâces, et entoure de plus de chagrins ? Que ferai-je dans un tel trouble où il me parait impossible de trouver une pensée qui me soulage et un soulagement qui me console ? Quand on a éprouvé un premier malheur, il n'arrive plus rien qui ne soit un autre malheur. Les uns succèdent aux autres, comme héritiers d'eux-mêmes. A l'imitation du phénix, ils naissent les uns des autres, recevant le vie de ce qui est mort ; et le sépulcre qui renferme leurs cendres est toujours chaud. Un sage a dit que les malheurs étaient des lâches, parce qu'il lui paraissait qu'un malheur ne va jamais seul. Je dis, moi, qu'ils sont des braves, car ils vont toujours de l'avant et ne tournent jamais le dos. Qui les emmène avec lui pourra tout oser, car il n'a pas à craindre qu'en aucune circonstance ils l'abandonnent. Je puis le dire, puisque dans tous les malheurs de ma vie, ils ne m'ont jamais quitté, ils ne se sont jamais fatigués de me suivre, jusqu'à me voir blessée par la fortune, entre les bras de la mort. Hélas ! que dois-je faire en cette occasion ? Si je dis qui je suis, Clotalde, à qui je dois protection de ma vie et de mon honneur, peut se fâcher contre moi ;

car il m'a toujours dit que je dois attendre la réparation de mon honneur de mon silence. Si je ne dis pas à Astolphe qui je suis et qu'il vienne à me voir, comment pourrai-je dissimuler ? Car, quand bien même la voix, la langue, les yeux chercheraient à le cacher, mon cœur les démentira. Que ferai-je ? Mais pourquoi chercher ce que je ferai ? S'il est évident que j'ai beau prévoir, examiner, arrêter un plan, dès que le moment sera venu, ma douleur agira sans réfléchir ; car personne ne commande à son émotion. Puis donc que mon âme ne se hasarde pas à décider ce qu'elle doit faire, qu'aujourd'hui ma douleur arrive à son comble, mon chagrin à la dernière extrémité, et que je sois débarrassée de mes incertitudes et de mes projets tout à la fois ; mais jusque-là, ciel ! secourez-moi, secourez-moi !

SCÈNE XVII.

ROSAURA, ASTOLPHE *avec le portrait.*

ASTOLPHE.

Voici, madame, le portrait... Mais, ah Dieu !

ROSAURA.

Pourquoi s'interrompt Votre Altesse ? pourquoi parait-elle stupéfaite ?

ASTOLPHE.

De t'entendre, Rosaura, et de te voir.

ROSAURA.

Moi, Rosaura ? Votre Altesse fait erreur, en me prenant pour une autre dame. Je suis Astrée, et mon

obscurité ne mérite pas l'honneur de pouvoir vous troubler.

ASTOLPHE.

Assez, Rosaura, assez de supercheries. Le cœur ne trompe jamais, et quoiqu'il voie en toi Astrée, il t'aime comme Rosaura.

ROSAURA.

Je n'ai pas compris Votre Altesse et par conséquent je ne saurais lui répondre. Seulement, ce que je dirai, c'est qu'Étoile (qui peut être l'étoile de Vénus) m'a ordonné de vous attendre ici et de vous dire de sa part que vous me remettiez ce portrait, ce qui est très raisonnable, et que je le lui porte moi-même. Étoile le veut ainsi. Car même les choses les moins importantes, quand elles me seraient nuisibles, c'est Étoile qui les veut.

ASTOLPHE.

Tu as beau faire, qu'il te sied mal de dissimuler, Rosaura ! Dis à tes yeux de se mettre en harmonie avec ta voix ; car il faut bien qu'un instrument si désaccordé soit dissonnant, quand il veut ajuster la fausseté des paroles avec la vérité des sentiments.

ROSAURA.

Je n'ai à vous dire qu'une chose : j'attends le portrait.

ASTOLPHE.

Puis donc que tu veux feindre jusqu'au bout, je veux te répondre de la même manière. Tu diras à l'infante, Astrée, que je l'estime assez pour croire, quand elle me demande un portrait, qu'il y a peu de

délicatesse à le lui envoyer, et qu'ainsi, afin qu'elle le juge et qu'elle l'apprécie, je lui adresse l'original. Tu peux le lui porter, car tu l'as avec toi ; porte-toi toi-même.

ROSAURA.

Quand un homme vaillant et fier, s'il est défié, se dispose à mener à bout une affaire, lors même qu'on lui offrirait quelque chose de meilleur, il y aurait de la sottise et de la mauvaise grâce à reculer. Je viens, moi, pour un portrait, et quand même j'emporterais l'original, qui vaut mieux, j'aurais mauvaise grâce à y renoncer. Ainsi, que Votre Altesse me donne ce portrait, je ne puis m'en aller sans l'avoir.

ASTOLPHE.

Mais comment l'emporteras-tu, si je ne veux pas te le donner ?

ROSAURA.

Je vais te le montrer ; lâche-le, ingrat. (*Elle le saisit.*)

ASTOLPHE.

C'est en vain.

ROSAURA.

Vive Dieu ! il ne doit pas tomber aux mains d'une autre femme.

ASTOLPHE.

Tu es bien terrible !

ROSAURA.

Et toi, bien perfide.

ASTOLPHE.

C'est assez ; ma Rosaura.

ROSAURA.

Moi, ta Rosaura ? tu mens, rustre. (*Ils se disputent le portrait.*)

SCÈNE XVIII.

Les précédents, ÉTOILE.

ÉTOILE.

Astrée ! Astolphe ! qu'est-ceci ?

ASTOLPHE.

Voici Étoile.

ROSAURA *(à part).*

Que l'amour m'inspire une ruse pour recouvrer mon portrait ! (*à Étoile*) Si vous voulez savoir ce que c'est, Madame, je vous le dirai.

ASTOLPHE *(bas à Rosaura).*

Que vas-tu dire ?

ROSAURA.

Vous m'avez ordonné d'attendre ici Astolphe, et de lui demander un portrait de votre part. Je demeurai seule, et, comme les idées naissent facilement d'un objet pour passer à un autre, vous voyant me parler de portraits, je me suis souvenue que j'avais le mien dans ma manche. Je voulus le voir ; une personne restée seule se distrait avec des bagatelles. Ce portrait est tombé de ma main à terre. Astolphe, qui venait vous remettre celui d'une autre dame, l'a ramassé, et comme il répugne à rendre celui que vous demandez, au lieu de vous donner l'un, il veut donner l'autre. Comme je n'ai pu réussir à me faire rendre

le mien par les prières et la persuasion, dans mon dépit et mon impatience, j'ai voulu le lui arracher. Celui qu'il tient en ce moment, c'est le mien ; vous le verrez en reconnaissant qu'il me ressemble.

ÉTOILE.

Donnez ce portrait, Astolphe. (*elle le lui arrache de la main.*)

ASTOLPHE.

Madame...

ÉTOILE.

Les nuances ne sont pas trop dures.

ROSAURA.

N'est-ce pas le mien ?

ÉTOILE.

Qui en doute ?

ROSAURA.

Dites-lui maintenant de vous donner l'autre.

ÉTOILE.

Prends ton portrait et retire-toi.

ROSAURA (*à part*).

J'ai recouvré mon portrait ; qu'il arrive maintenant ce qui pourra. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIX.

ASTOLPHE, ÉTOILE.

ÉTOILE.

Donnez-moi maintenant le portrait que je vous ai

demandé. Quoique je ne pense pas vous voir ni vous parler jamais, je ne veux qu'il reste en votre pouvoir ; ne serait-ce que parce que j'ai fait la folie de vous le demander.

ASTOLPHE *(à part).*

Comment sortir d'une situation si embarrassante ? (*haut.*) Quoique je veuille, belle Étoile, vous plaire et vous obéir, je ne puis vous donner le portrait que vous demandez, parce que...

ÉTOILE.

Vous êtes un amant bien rustre et bien grossier. Je ne veux pas que vous me le donniez ; car je ne veux pas, en le prenant, que vous me fassiez souvenir que je vous l'ai demandé. (*Elle sort.*)

ASTOLPHE.

Écoutez, écoutez, arrêtez... Tant pis pour Rosaura ! Comment et pourquoi es-tu venue en Pologne pour ma perte et la tienne ? (*Il s'en va.*)

SCÈNE XX.

(*Même décor qu'à la première scène de la première journée. — On voit* SIGISMOND, *comme au commencement, vêtu de peaux et enchaîné, endormi à terre.*) CLOTALDE, *deux valets et* CLAIRON.

CLOTALDE.

Vous pouvez le laisser ici, puisqu'aujourd'hui son orgueil finit où il a pris naissance.

1er VALET.

Je rattache la chaîne comme elle était.

CLAIRON.

Ne t'éveille pas, Sigismond, pour être témoin de ton malheur. Ton sort est changé ; ta feinte gloire était une ombre de la vie, une flamme de la mort.

CLOTALDE.

A un homme qui sait si bien raisonner, il faut préparer une demeure où il puisse argumenter tout à son aise. (*Aux valets.*) C'est maintenant celui-ci qu'il faut arrêter ; enfermez-le dans cette pièce.

CLAIRON.

M'arrêter ? pourquoi ?

CLOTALDE.

Parce qu'il faut tenir bien enfermé un Clairon qui sait tant de secrets, afin qu'il ne puisse résonner.

CLAIRON.

Est-ce que, par hasard, je veux donner la mort à mon père ? est-ce que j'ai jeté par le balcon un Icare de peu de chose ? est-ce que je songe ? est-ce que je dors ? Pour quelle raison m'enfermer ?

CLOTALDE.

Tu es Clairon.

CLAIRON.

Eh bien ! je serai cornet à bouquin, et je me tairai ; c'est un bien vil instrument ! (*On l'emmène.*)

SCÈNE XXI.

CLOTALDE, SIGISMOND, LE ROI *enveloppé dans un manteau.*

BASILE.

Clotalde !

CLOTALDE.

Seigneur, c'est ainsi que vient Votre Majesté ?

BASILE.

La sotte curiosité de voir ce qui arrive ici à Sigismond, hélas ! m'a attiré de cette manière.

CLOTALDE.

Voyez-le réduit à son misérable état.

BASILE.

Ah ! malheureux prince ! né dans un triste moment ! Approche de lui pour l'éveiller, maintenant qu'il a perdu sa force et sa vigueur avec l'opium qu'il a bu.

CLOTALLE.

Il est agité, seigneur, et il parle.

BASILE.

A quoi songe-t-il en ce moment ? écoutons.

SIGISMOND *(parle en rêvant)*.

C'est un prince pieux que celui qui châtie les tyrans, que Clotalde meure de mes mains ; que mon père baise mes pieds !

CLOTALDE.

Il me menace de la mort.

BASILE.

Et moi, du déshonneur et de traitements indignes.

CLOTALDE.

Il pense m'ôter la vie.

BASILE.

Il médite de me fouler aux pieds.

SIGISMOND *(rêvant).*

Que cette valeur sans seconde se produise sur le vaste théâtre du monde, pour que ma vengeance soit égale à l'injure ! Qu'on voie le prince Sigismond triompher de son père ! (*il se réveille.*) Mais, hélas ! où suis-je ?

BASILE *(à Clotalde).*

Il ne doit pas me voir. Tu sais ce que tu as à faire; je vais écouter ici-près (*il se cache*).

SIGISMOND.

Est-ce-moi ? voyons, suis-je prisonnier et enchaîné, arrivé à me voir en cet état ? n'est-ce pas vous, mon tombeau, ô tour? Oui, que Dieu vienne à mon aide ! que de choses j'ai rêvées ?

CLOTALDE *(à part).*

A mon tour d'arriver et de faire la désillusion maitenant. (*Haut.*) Est-il temps de s'éveiller ?

SIGISMOND.

Oui, c'est bien le temps de s'éveiller.

CLOTALDE.

Tu restes donc le jour entier à dormir ? Depuis que j'ai suivi lentement dans son vol l'aigle qui prenait son essor, est-ce que tu es resté ici? et ne t'es-tu pas éveillé ?

SIGISMOND.

Non, et même maintenant je ne le suis pas ; car à

ce que je vois, Clotalde, je dors encore. Je ne m'abuse pas. Car si c'était un songe, ce que j'ai vu de réel et de palpable ; ce que je vois maintenant, doit être un fantôme. Ce n'est pas l'effet de la lassitude ; car je vois étant endormi que je rêve étant éveillé.

CLOTALDE.

Dis-moi ce que tu as rêvé.

SIGISMOND.

Supposé que ce fût un songe ; je ne dirai pas, Clotalde, ce que j'ai rêvé, mais ce que j'ai vu, oui : je m'éveillai, et je me vis (cruelle illusion !) dans un lit qui, par ses brillantes couleurs et ses nuances variées, pouvait être un tapis de fleurs tissu par le printemps. Là, mille gentilshommes respectueux, à mes pieds, me donnaient le nom de leur prince, et me présentaient des vêtements magnifiques, des joyaux, des ornements. Toi-même tu as changé en allégresse le calme de mes sens, en m'apprenant ma fortune ; car, quoique je sois à présent ainsi vêtu, j'étais prince de Pologne.

CLOTALDE.

Avais-je de bonnes étrennes ?

SIGISMOND.

Pas très bonnes. Comme à un traitre, deux fois, d'un cœur hardi et intrépide, je voulais te donner la mort.

CLOTALDE.

Tant de rigueur envers moi !

SIGISMOND.

J'étais le maître de tous, et de tous je tirais vengeance, seulement, j'aimais une femme ; elle fut, je crois, une réalité ; car tout est disparu, cela seul est resté. (*Le roi se retire.*)

CLOTALDE *(à part).*

Le roi, tout attendri de l'avoir entendu, est parti. (*haut.*) Comme nous avions parlé de cet aigle, une fois endormi, tu as rêvé de l'empire. Mais dans les rêves il serait bon d'honorer celui qui t'a élevé avec tant de difficultés, Sigismond ; même en songe, on ne perd rien à faire le bien. (*Il sort.*)

SCÈNE XXII.

SIGISMOND.

SIGISMOND.

Il dit vrai, réprimons donc ce caractère féroce, cette fureur, cet emportement, si je viens à rêver une autre fois. Oui, je le ferai ; car je suis dans un monde si extraordinaire, que vivre seulement, c'est rêver. L'expérience m'enseigne que l'homme qui vit rêve ce qu'il est jusqu'à ce qu'il s'éveille. Le roi rêve qu'il est roi, et il vit avec cette illusion, commandant, ordonnant et gouvernant ; et cet applaudissement d'emprunt qu'il reçoit, la mort vient l'écrire en l'air et le changer en cendre ; terrible disgrâce ! Qui est-ce qui voudra régner, quand il voit qu'il devra s'éveiller dans le sommeil de la mort ? Le riche rêve au milieu de ses richesses qui lui causent tant de soucis ;

le pauvre rêve qu'il souffre de la misère, de la pauvreté. Il rêve celui qui cherche à s'élever ; celui qui se tourmente et fait des efforts ; celui qui outrage et offense. Enfin dans le monde, pour conclure, tous rêvent ce qu'ils sont, sans que personne ne s'en doute. Moi, je rêve que je suis ici chargé de ces chaines, et je rêvais quand je me suis vu dans un état plus agréable. Qu'est-ce que la vie? un délire. Qu'est-ce que la vie ? une illusion, une ombre, une fiction. Le plus grand bien est peu de chose. Car toute la vie est un songe, et les songes eux-mêmes ne sont qu'un songe.

TROISIÈME JOURNÉE

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRON.

Une prison.

CLAIRON.

Je suis prisonnier dans une tour enchantée à cause de ce que je sais, que me fera-t-on pour ce que j'ignore, si pour ce que je sais on me tue ? Quoi, un homme si affamé viendrait à mourir plein de vie ? J'ai compassion de moi. Tous diront : je le crois bien, et l'on peut bien le croire, car pour moi ce silence ne s'accorde pas avec ce nom de clairon, et je ne puis me taire. Ma compagnie ici, si je ne me trompe, ce sont les araignées et les rats. Voyez quels jolis camarades ! Des rêves de cette nuit, j'ai encore la tête pleine de fifres, de trompettes, de parades, de processions, de croix, de gens qui se donnent la discipline ; les uns montent, les autres descendent ; les uns s'évanouissent en voyant le sang qui couvre les autres. Mais moi, à dire vrai, c'est de ne pas manger que je m'évanouis. Car je me vois dans cette prison, où toutes les journées je lis dans le philosophe Nicomède, et toutes les nuits dans le concile de Nicée. Si l'on appelle saint celui qui se tait, dans le nouveau calendrier, j'ai pour moi saint Secret, car je jeûne en son honneur et je n'y

manque jamais. Cependant, j'ai bien mérité le châtiment que j'éprouve, car je me suis tu étant valet, c'est le plus grand des crimes.

SCÈNE II.

(*On entend un bruit de tambours et de clairons*) CLAIRON, SOLDATS *en grand nombre.*

1er SOLDAT *(en dehors).*

Voici la tour où il est, jetez la porte par terre et entrez tous.

CLAIRON.

Vive Dieu ! c'est moi qu'ils cherchent, c'est certain, puisqu'ils disent que je suis ici, que me veulent-ils ?

1er SOLDAT *(en dehors).*

Entrez donc (*tous se précipitent*).

2e SOLDAT.

Il est ici.

CLAIRON.

Non, il n'y est pas.

TOUS.

Seigneur !

CLAIRON *(à part).*

Sont-ils ivres, ces gens ?

1er SOLDAT.

Vous êtes notre prince ; nous n'admettons, nous ne voulons que notre souverain légitime, et non un

prince étranger. Donnez-nous à tous vos pieds à baiser.

TOUS.

Vive notre grand prince !

CLAIRON *(à part)*.

Vive Dieu ! c'est tout de bon. Est-ce donc la coutume en ce royaume de prendre chaque jour un homme, d'en faire un prince et ensuite de l'enfermer dans une tour ? Oui ; car chaque jour je le vois ; il faut bien que je joue mon rôle.

TOUS.

Donnez-nous vos pieds.

CLAIRON.

Impossible; car j'en ai besoin pour moi; et ce serait joli d'être un prince sans pieds.

2e SOLDAT.

Nous l'avons dit tous à votre père : nous ne reconnaissons que vous seul pour prince, et non celui de Moscovie.

CLAIRON.

Vous avez manqué de respect à mon père ? Vous êtes des gens de peu chose.

1er SOLDAT.

Ç'a été loyauté de notre part.

CLAIRON.

Si ç'a été loyauté, je vous pardonne.

2e SOLDAT.

Venez rétablir votre autorité. Vive Sigismond !

TOUS.

Vive Sigismond ?

CLAIRON *(à part).*

Sigismond, disent-ils ? bon, ils appellent Sigismond tous les princes fabriqués.

SCÈNE III.

Les précédents, SIGISMOND.

SIGISMOND.

Qui nomme ici Sigismond ?

CLAIRON *(à part).*

Me voilà un prince bien maigre.

1er SOLDAT.

Qui est Sigismond ?

SIGISMOND.

Moi.

2e SOLDAT.

Comment donc, audacieux et sot imposteur, tu te faisais passer pour Sigismond ?

CLAIRON.

Moi, Sigismond ? je le nie ; c'est vous qui m'avez sigismondé. Dès-lors c'est vous seuls qui avez été audacieux et sots.

1er SODDAT.

Grand prince Sigismond, les étendards que nous portons sont les vôtres, et toutefois nous venons

vous offrir notre hommage et vous proclamer notre souverain. Votre père, le grand roi Basile, craignant que le ciel n'accomplisse un horoscope qui annonce qu'il doit se voir à vos pieds, vaincu par vous, prétend vous ravir votre autorité et votre droit et les transmettre à Astolphe duc de Moscovie. Pour le faire, il a rassemblé ses grands ; mais le peuple, comprenant tout et sachant qu'il a un roi légitime, ne veut pas qu'un étranger vienne à lui commander. Ainsi, dans un noble dédain de la rigueur de la destinée, il vous a cherché dans la prison où vous êtes enfermé. Avec l'aide de ses armes, sortez de cette tour, reprenez votre couronne et votre sceptre et enlevez-les à un usurpateur ; sortez donc ; une nombreuse armée de révoltés et d'hommes du peuple vous acclame ; la liberté vous attend ; entendez leurs cris.

TOUS.

Vive Sigismond ! vive Sigismond !

SIGISMOND.

Une seconde fois, ô ciel ! vous voulez que je rêve de grandeurs, que le temps va faire évanouir ? Une seconde fois, vous voulez que je voie, au milieu de bosquets ombragés, une pompe, une magnificence qui disparaitra au premier souffle ? Une seconde fois, vous voulez que j'éprouve la désillusion, ou la chute à laquelle toute puissance humaine nait soumise, et dont la crainte la fait tenir sur ses gardes ? Non, cela ne sera pas, cela ne peut pas être. Regardez-moi désormais comme soumis à ma fortune; car je sais que toute cette vie est un songe. Éloignez-vous,

fantômes, qui paraissez à mes sens endormis avoir un corps et une voix, et qui en réalité n'avez ni corps, ni voix. Non, je ne veux pas de majestés feintes, de pompes fantastiques, illusions, que le plus léger souffle de l'air va dissiper, comme les fleurs de l'amandier, toutes précoces qu'elles sont, sans prévenir, tombent au premier souffle, laissant flétries et obscurcies la beauté et la grâce de leurs corolles rosées. Je vous connais maintenant, je vous connais, et je sais qu'il en arrive autant à quiconque s'endort. Pour moi, plus de déguisements. Je suis désillusionné, et je sais que la vie n'est qu'un songe.

2e SOLDAT.

Si vous croyez que nous vous trompons, tournez les yeux vers cette haute montagne, vous la verrez couverte de peuple qui vous y attend pour se soumettre à vous.

SIGISMOND.

Déjà une autre fois j'ai vu la même chose, aussi clairement, aussi distinctement que je le vois maintenant, et c'était un songe.

2e SOLDAT.

Les grands événements, seigneur, ont toujours été annoncés ; c'est ce qui explique que vous l'avez rêvé d'avance.

SIGISMOND.

Vous dites bien, ce fut une annonce ; et supposé qu'elle soit véridique, puisque la vie est si courte, rêvons, mon âme, rêvons encore une fois. Mais faisons-le avec attention et prudence, pour ne nous

éveiller qu'au moment le plus favorable de ce bonheur. Prévenu d'avance, notre désillusion sera moins pénible ; car on se moque des revers, quand on y est préparé par la prudence. Dans cette pensée donc que le pouvoir, même le plus assuré, est toujours un pouvoir emprunté et qu'il doit faire retour à son maitre, risquons tout. — Sujets, je vous remercie de votre fidélité ; vous trouverez en moi un homme, dont l'intrépidité et l'adresse vous délivreront de la servitude étrangère. Sonnez aux armes. Vous serez bientôt témoins de ma valeur. J'ai résolu de prendre les armes contre mon père et d'accomplir l'oracle du ciel. Car je veux le voir à mes pieds. (*à part.*)Mais si auparavant je m'éveillais, ne vaudrait-il pas mieux ne rien dire, supposé que je ne pourrais rien faire.

TOUS.

Vive Sigismond !

SCÈNE IV.

Les précédents, CLOTALDE.

CLOTALDE.

Quel est ce tapage, ô ciel ?

SIGISMOND.

Clotalde ?

CLOTALDE.

Seigneur ? (*a part*) il va montrer sa rigueur envers moi.

CLAIRON *(à part).*

Je parie qu'il va le précipiter de la montagne (*il s'en va*).

CLOTALDE.

Je me jette à vos pieds ; je m'attends à mourir.

SIGISMOND.

Levez-vous, levez-vous mon père ! Vous devez être mon guide, mon pilote, à qui je confie le succès de mes démarches. Je sais que mon éducation, je la dois à votre grande fidèlité. Ouvrez-moi les bras.

CLOTALDE.

Que dites-vous ?

SIGISMOND.

Que je rêve et que je veux bien agir ; car on ne perd jamais à faire le bien, même en songe.

CLOTALDE.

Eh bien ! seigneur, si votre dessein est maintenant de faire le bien, il est certain que je ne vous offenserai pas en vous demandant la même chose. Voulez-vous faire la guerre à votre père? Je ne puis vous donner de conseils, ni vous aider contre mon roi. Je suis à vos pieds, donnez-moi la mort.

SIGISMOND.

Scélérat, traitre, ingrat ! (*à part*) Mais, ô ciel, il faut me réprimer, car je ne sais pas même si je suis éveillé. — Clotalde, je vous envie votre courage et vous en félicite. Allez servir le roi, nous nous verrons sur le champ de bataille. — Vous autres, appelez aux armes.

CLOTALDE.

Je baise mille fois vos pieds. (*Il sort*).

SIGISMOND.

Allons régner, ô fortune ; ne m'éveille pas si je dors ; si je suis bien éveillé, ne m'endors pas. Mais réalité ou songe, ce qui importe c'est de bien agir : si c'est réalité, à cause de cela même; si non, afin de gagner des amis pour le moment où je m'éveillerai. (*Il sort, on entend les tambours.*)

SCÈNE V.

LE ROI, ASTOLPHE.

La cour du Palais.

BASILE.

Qui pourrait être assez adroit, Astolphe, pour arrêter la furie d'un cheval emporté ? Qui pourrait retenir le courant d'un fleuve, qui coule superbe et précipité vers la mer ? Qui serait assez fort pour suspendre la chute d'un rocher détaché de la cime d'une montagne ? Eh bien ! tout cela parait plus facile que d'apaiser le courroux aveugle d'une multitude. Voyez-la dans cette sédition partagée en deux partis. On entend retentir dans les profondeurs des montagnes l'écho répété des noms d'Astolphe et de Sigismond. Cette salle du serment, exposée à une seconde scène, à une scène d'horreur, est le théâtre sinistre, où la fortune ennemie va représenter de nouvelles tragédies.

ASTOLPHE.

Seigneur, remettons aujourd'hui cette fête, différons ces démonstrations de joie, ce présent si pré-

cieux pour moi que votre gracieuse main me promettait. Si la Pologne, sur laquelle j'espère un jour régner, me refuse aujourd'hui son obéissance, c'est parce qu'il faut d'abord que je la mérite. Qu'on me donne un cheval, et je vais marcher intrépide, comme l'éclair qui annonce la foudre. (*Il sort.*)

BASILE.

Il y a bien peu de recours contre les décisions de ce qui est infaillible, et ce qui est prédit court grand risque de s'accomplir. Si l'événement doit arriver, la résistance est impossible. Plus on cherche à le détourner, plus on lui prépare les voies. Dure loi ! Sort funeste ! Malheur horrible ! Quiconque s'efforce de fuir le danger vient s'y jeter. Avec les précautions que j'ai prises, je me suis perdu moi-même et j'ai ruiné mon pays.

SCÈNE VI.

LE ROI, ÉTOILE.

ÉTOILE.

Si votre présence, grand roi, n'essaie pas de réprimer le tumulte qui s'élève, qui s'accroit entre les deux partis répandus dans les rues et les places de la ville, vous allez voir votre trône nager dans des flots de sang et se teindre d'une pourpre ensanglantée. Déjà, triste sort ! tout est revers, tout est événements tragiques. Si rapide est la chute de votre autorité, si redoutable est la puissance d'un soulèvement funeste et sanglant ; la vue s'en étonne, ses progrès épouvantent ; le soleil même s'obscurcit, l'air se peuple

de fantômes, chaque pierre s'élève comme une pyramide funèbre, chaque fleur cache une tombe, chaque édifice devient un vaste sépulcre, chaque soldat est un cadavre vivant.

SCÈNE VII.

Les précédents, CLOTALDE.

CLOTALDE.

Grâce à Dieu, j'arrive vivant à vos pieds !

BASILE.

Eh bien ! Clotalde, que sait-on de Sigismond ?

CLOTALDE.

Que le peuple, monstre déchaîné et aveugle, a pénétré dans la prison, en a tiré le prince ; et lui, dès qu'il s'est vu pour la seconde fois élevé en honneur, il s'est montré brave, et a dit fièrement qu'il accomplirait l'oracle du ciel.

BASILE.

Qu'on me donne un cheval. Je veux en personne combattre bravement un fils ingrat ; je veux défendre ma couronne. Si ma science s'est trompée, que le fer répare son erreur. (*Il sort.*)

ÉTOILE.

Et moi, je serai Bellone marchant auprès du soleil ; j'espère associer mon nom au sien. Je vais prendre mon vol à ailes étendues, rivale de la déesse Pallas. (*Elle s'en va, on appelle aux armes.*)

SCÈNE VIII.

CLOTALDE, ROSAURA.

ROSAURA.

Quoique la valeur qui anime votre cœur, se plaigne de ce retard, écoutez-moi ; car je vois que la guerre éclate partout. Vous savez que je suis venue en Pologne, pauvre, obscure et malheureuse ; mais ayant eu recours à votre crédit, j'ai trouvé en vous de la pitié. Vous m'avez ordonné, hélas ! de rester dans ce palais sous ce déguisement, et, dissimulant ma jalousie, de me garder d'Astolphe. Il m'a vue, à la fin ; et il a si peu de souci de mon honneur, que, tout en me voyant, il parle à Étoile de nuit dans un jardin. J'en ai pris la clef, et je vais pouvoir vous donner le moyen d'y entrer et de me délivrer de mes soucis. Là, avec courage et résolution, vous pourrez venir pour me rendre l'honneur, puisque déjà vous êtes décidé à me venger par sa mort.

CLOTALDE.

Il est vrai, Rosaura, que dès l'instant que je t'ai vue, je me suis senti porté à faire pour toi (tes larmes en purent témoigner) tout ce qui me serait possible. La première chose que je prétendis, ce fut de te faire changer de costume, afin que, si par hasard Astolphe te voyait, il te vît dans celui qui t'appartient, sans être exposé à attribuer à une cause déshonnête ce qui n'aurait été qu'une folle témérité, inspirée par l'outrage fait à l'honneur. Je réfléchissais alors aux moyens de te rendre cet honneur perdu, quand même il aurait fallu (tant j'avais à cœur de remplir ce but)

donner la mort à Astolphe. Vois quel embarras imprévu! Aussi bien, comme il n'est pas mon roi, je ne m'épouvante, ni ne m'étonne. Je pensais à lui donner la mort, quand Sigismond a voulu me la donner à moi-même; et Astolphe est accouru, bravant le danger, me donner pour ma défense des preuves de son zèle ; elles furent plus que de la bravoure, même de la témérité. Maintenant, comment, remarque-le, l'âme pénétrée de reconnaissance, puis-je donner la mort à celui de qui je tiens la vie ? C'est ainsi qu'hésitant entre les deux, l'affection et le désir de la vengeance, voyant d'un côté celle à qui j'ai donné la vie, de l'autre celui dont je l'ai reçue, je ne sais à quel parti m'arrêter, et auquel des deux je dois protection. Si je suis obligé envers toi parce que j'ai donné, je le suis envers lui parce que j'ai reçu. Ainsi, dans la circonstance présente, aucune solution ne satisfait mon cœur ; car en même temps c'est moi qui dois agir et c'est contre moi que je dois agir.

ROSAURA.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler que dans un gentilhomme distingué, autant il y a de grandeur à donner, autant il y a de bassesse à recevoir. Ce principe posé, vous ne lui devez aucune reconnaissance, car, si c'est lui qui vous a donné la vie, et vous à moi, il est évident qu'il vous a contraint à faire une bassesse, et moi à faire un acte de générosité. Donc vous êtes offensé par lui et obligé par moi. C'est à moi, en effet, que vous avez donné quand vous avez reçu de lui. Ainsi vous devez vous occuper de mon honneur dans une aussi grave circonstance. Car cet

honneur mérite la préférence, autant que donner l'emporte sur recevoir.

CLOTALDE.

Soit, la grandeur est du côté de celui qui donne ; mais la reconnaissance est du côté de celui qui reçoit; et si j'ai su donner et joindre ainsi à un nom honorable celui d'homme généreux, laisse-moi celui d'homme reconnaissant. Je puis le mériter, en montrant ma gratitude autant que ma libéralité. Car alors il y a autant d'honneur à recevoir qu'à donner.

ROSAURA.

De vous j'ai reçu la vie et vous-même m'avez dit, vous qui me l'avez donnée, qu'une vie outragée n'était pas une vie. Donc je n'ai rien reçu de vous, car la vie que vous m'avez donnée n'est pas une vie. Mais si vous devez être d'abord généreux, ensuite reconnaissant, comme je vous l'ai entendu dire, j'attends que vous me donniez la vie, que vous ne m'avez pas donnée ; car donner montre plus de grandeur ; soyez d'abord généreux, vous serez reconnaissant plus tard.

CLOTALDE.

Je cède à tes raisons ; je serai d'abord généreux. Je te donnerai toute ma fortune, Rosaura, retire-toi dans un couvent. Ce moyen que je réclame est sagement pensé. J'évite, en effet, un crime et tu te jettes dans un asile. Quand le royaume, ainsi divisé, est en proie à tous les maux, moi qui suis noble de naissance, je ne dois pas les rendre plus cruels. En

choisissant ce remède, je suis à la fois loyal envers mon roi, libéral envers toi et reconnaissant envers Astolphe. Choisis-le aussi, s'il te convient, c'est prendre le milieu entre deux extrémités ; je ne ferais pas davantage, vive Dieu ! quand je serais ton père.

ROSAURA.

Si vous étiez mon père, je souffrirais cette injure ; mais si vous ne l'êtes pas, non, je ne la souffre pas

CLOTALDE.

Eh bien ! qu'espères-tu donc faire ?

ROSAURA.

Tuer le duc.

CLOTALDE.

Une femme qui ne connait pas son père aurait assez de courage.

ROSAURA.

Oui.

CLOTALDE.

Qui te l'inspire ?

ROSAURA.

Ma réputation.

CLOTALDE.

Pense donc que tu vas voir Astolphe...

ROSAURA.

Mon honneur brave tout.

CLOTALDE.

Devenir ton roi et l'époux d'Étoile.

ROSAURA.

Vive Dieu ! cela ne sera pas.

CLOTALDE.

C'est de la folie.

ROSAURA.

Je le sais.

CLOTALDE.

Eh bien, chasse-la.

ROSAURA.

Je ne pourrais.

CLOTALDE.

Mais tu vas perdre...

ROSAURA.

Je le sais.

CLOTALDE.

La vie et l'honneur.

ROSAURA.

Je le crois bien.

CLOTALDE.

Que prétends-tu donc ?

ROSAURA.

Mourir.

CLOTALDE.

Prends garde, c'est du désespoir.

ROSAURA.

C'est de l'honneur.

CLOTALDE.

C'est de l'extravagance.

ROSAURA.

C'est du courage.

CLOTALDE.

C'est du délire.

ROSAURA.

C'est de la colère, de la rage.

CLOTALDE.

Enfin, n'y a-t-il pas moyen d'éteindre ton aveugle passion ?

ROSAURA.

Non.

CLOTALDE.

Qui viendra à ton aide ?

ROSAURA.

Moi.

CLOTALDE.

N'y a-t-il aucun remède ?

ROSAURA.

Aucun.

CLOTALDE.

Réfléchis, s'il y avait d'autres moyens...

ROSAURA.

Me perdre avec un autre moyen. (*Elle sort.*)

CLOTALDE.

Eh bien ! si tu dois te perdre, attends-moi, ma fille, perdons-nous tous les deux. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

Un lieu retiré dans la campagne.

(*On entend les tambours, les soldats en marche paraissent.*)
CLAIRON *et* SIGISMOND *vêtu de peaux.*

SIGISMOND.

Si Rome dans les triomphes de ses premiers temps me voyait aujourd'hui, comme elle se réjouirait en voyant s'offrir l'occasion si rare d'avoir une bête féroce, qui commanderait ses puissances armées, qui, dans son audace intrépide, estimerait peu de chose la conquête du firmament ! Mais abaissons notre vol, ô mon esprit; ne nous enorgueillissons pas de ces applaudissements trompeurs, si je dois souffrir, quand je serai éveillé, de les avoir obtenus, parce qu'ils seront perdus alors. Car moins la joie est vive, moins j'aurai de repos si je la perds.

(*On entend le clairon.*)

CLAIRON.

Sur un rapide coursier (pardonnez-moi, il faut que j'en fasse la description, il vient si à propos), qui est une merveille (1) à lui seul : car son corps, c'est la

[1] Mot à mot *une carte de géographie*, una mapa.

terre ; l'âme qui l'anime, c'est le feu ; son écume, c'est la mer ; son souffle, c'est l'air. Dans son âme, son écume, son corps, son haleine, c'est un monstrueux composé de feu, de terre, de mer et d'air. Il est de couleur tachetée, gris-pommelé, ardent au gré de celui qui le pique de l'éperon ; au lieu de courir, il vole ; arrive à vous une femme de bonne mine.

SIGISMOND.

Son éclat m'aveugle.

CLAIRON.

Vive Dieu ! c'est Rosaura. (*Il s'en va.*)

SIGISMOND.

Le ciel me la ramène.

SCÈNE X.

SIGISMOND, ROSAURA *vêtue d'une casaque, portant une épée et une dague.*

ROSAURA.

Généreux Sigismond, dont l'héroïque grandeur sort de la nuit qui l'enveloppait de ses ombres au grand jour des hauts faits, vous qui, semblable au plus brillant des astres, quand sortant des bras de l'aurore il vient se rendre dans tout son éclat aux plantes et aux fleurs ; quand il s'élève couronné de feux sur les montagnes et les mers, il répand sa lumière, darde ses rayons, baigne les hautes cimes, frange l'écume des mers, ainsi levez-vous sur le

monde, lumineux soleil de la Pologne ! Une femme infortunée se prosterne aujourd'hui à vos pieds, secourez-la ; elle est femme, elle est malheureuse, double titre dont un seul suffit, dont un seul même est de trop pour décider un homme qui peut s'enorgueillir de sa vaillance. Trois fois déjà, vous avez ressenti de l'admiration à ma vue, et toujours vous ignorez qui je suis ; car les trois fois vous m'avez vue sous un costume différent. La première fois, vous m'avez prise pour un homme, dans cette rigoureuse prison, où la vue de votre infortune fut un adoucissement à mes malheurs ; la seconde, vous m'avez admirée comme femme, lorsque la pompe de votre grandeur n'était qu'un songe, un fantôme, une ombre ; la troisième, qui est aujourd'hui, vous me voyez dans l'attirail monstrueux des deux sexes, où avec la toilette d'une femme je porte les armes d'un homme. Mais il faut, pour que, compatissant envers moi, vous m'accordiez un secours plus efficace, vous faire entendre les tragiques vicissitudes de mes aventures.

Je suis née à la cour de Moscovie d'une mère noble qui, à en juger par ses malheurs, devait être fort belle. Elle attira les regards d'un perfide, que je ne nomme pas parce qu'il m'est inconnu ; mais je juge de sa valeur par la mienne. Car, puisqu'il fut l'objet de l'attention de ma mère, je suis d'avis maintenant qu'il n'était pas noble de naissance, pour me persuader, folle que je suis, qu'il fut un Dieu comme celui qui se métamorphosa en pluie d'or, en cygne, en taureau pour Danaé, Léda et Europe. Mais je pense que j'allonge mon discours, en citant ces histoires in-

fâmes, et je crois vous avoir fait entendre en peu de mots que ma mère, persuadée par ses galanteries amoureuses, fut pour lui gracieuse plus qu'aucune femme, et malheureuse comme toutes les autres. Cette excuse insensée de foi jurée, de promesse de l'épouser la gagna tellement, qu'elle en pleure encore aujourd'hni le souvenir. Il fut le tyran de son honneur, et comme Énée fit à Troie, il l'abandonna ainsi que son épée. Que ce fer reste ici au fourreau, je le tirerai avant la fin de cette histoire. Donc, de cette union si funeste, qui ne lie et n'enchaine pas, soit mariage ou crime, puisque c'est la même chose, je naquis si ressemblante à ma mère, que je fus son portrait, sa copie, non pour la beauté, mais pour la destinée et les aventures. Ainsi, je n'ai pas besoin de dire que, peu heureuse, héritière de ses infortunes, j'éprouvai un sort semblable. Tout ce que je puis vous dire de moi, c'est de vous faire connaitre celui qui, triomphant de moi, m'a ravi la parure de mon honneur, les dépouilles de ma réputation. Astolphe (hélas ! en le nommant mon cœur s'irrite et s'indigne, juste effet que cause le nom d'un ennemi) Astolphe fut le vainqueur ingrat, qui, oubliant sa victoire (car d'un amour satisfait on oublie jusqu'au souvenir), vint en Pologne, appelé à jouir d'une brillante conquête, à épouser Étoile, flambeau qui éclaire mon couchant. Qui croira qu'une étoile ayant réuni deux amants, c'est encore une Étoile qui les sépare aujourd'hui. Offensée, trompée, je demeurai triste, affolée, morte, je demeurai moi-même, c'est-à-dire que toute la confusion de l'enfer fit de mon cœur une tour de Babel. Je me résignai au silence,

car il y a des peines, des douleurs qui s'expriment bien mieux par les sentiments intérieurs que par les paroles, je déclarai mes chagrins en demeurant muette ; lorsqu'un jour, Violante, ma mère, hélas ! me prenant à part, rompit leur prison, et les chagrins sortirent de mon cœur avec impétuosité, se précipitant les uns sur les autres. Je n'éprouvai aucun embarras à les lui confier. Je savais que la personne à qui j'avouais mes faiblesses, était ma complice dans d'autres fautes ; il me semblait que j'étais libre de parler et de me décharger tout à l'aise ; quelquefois un mauvais exemple rend des services. Enfin, elle écouta mes plaintes avec indulgence et chercha à me consoler en me confiant les siennes. Un juge, qui fut lui-même coupable, pardonne facilement. Profitant de sa propre expérience, elle refusa d'attendre d'une oisive tranquillité, des longueurs du temps la réparation de mon honneur, elle ne l'attendit pas davantage de mes malheurs. Elle me donna un meilleur conseil, de poursuivre mon séducteur et de l'obliger par les voies de la douceur à acquitter sa dette. Pour trouver moins de difficultés dans l'exécution, ma fortume m'inspira de revêtir des habits d'homme ; ma mère décrocha une vieille épée, qui est celle que je ceignis. Il est temps maintenant que je la tire, comme j'ai promis de le faire. Ensuite, se confiant dans les marques de cette épée, elle me dit : « Pars pour la Pologne, et fais en sorte que le fer que tu portes soit vu des principaux gentilhommes; il s'en trouvera sans doute quelqu'un qui sera sensible à tes malheurs et te consolera de tes peines. » Je vins en effet en Pologne. Mais

passons ; il est inutile de raconter, et c'est assez connu, que mon cheval emporté me conduisit à votre retraite, où vous fûtes étonné de me voir. Bref, Clotalde se passionna pour ma cause, demanda ma vie au roi, l'obtint de ce prince, et informé de ce que je suis, me persuada de prendre mon vrai costume et d'entrer au service d'Étoile, où je pourrais par mes ruses troubler l'amour d'Astolphe et empêcher son mariage avec Étoile. Enfin, vous me revites, tout étonné, sous des vêtements de femme ; vous ne pouviez vous expliquer cette métamorphose. Mais maintenant Clotalde, persuadé qu'il importe qu'Astolphe et la charmante Étoile se marient et règnent ensemble, me conseille contre mon honneur de renoncer à mes prétentions.

Mais moi, voyant que vous, vaillant Sigismond, à qui il appartient de se venger, car le ciel a voulu que vous brisiez les portes de cette prison sauvage, où vous étiez torturé comme une bête féroce et où vous demeuriez impassible comme un roc, voyant que vous prenez les armes contre votre patrie et votre père, je viens vous offrir mon aide, joignant aux somptueuses parures de Diane l'attirail de Pallas, couverte à la fois de tissus précieux et d'acier, et réunissant ce double ornement. Marchons donc, brave capitaine ; à nous deux ensemble il importe d'empêcher et de défaire ce mariage projeté ; à moi, pour que celui que j'appelle mon époux, ne se marie pas à une autre ; à vous, pour que, unissant leurs deux pays, ils ne puissent, par des forces plus redoutables, rendre douteuse notre victoire. Femme, je viens vous supplier de réparer mon honneur, et homme, je viens vous exciter à recouvrer votre cou-

ronne. Femme, je viens chercher à vous attendrir en me jetant à vos pieds ; homme, je viens vous servir de mon épée et de ma personne. Ainsi sachez, que si, comme femme, vous êtes amoureux de moi, comme homme, je vous donnerai la mort pour défendre noblement mon honneur. Car je dois être, dans cette lutte amoureuse, une femme pour vous causer des soucis, un homme pour acquérir de la gloire.

SIGISMOND *(à part).*

Ciel ! s'il est vrai que je rêve, suspendez ma mémoire, car il n'est pas possible que tant de choses se trouvent dans un rêve. Que Dieu me soit en aide ! Qui saurait ou sortir de toutes ces difficultés, ou n'arrêter sa pensée à aucune d'elles ? Qui vit jamais des chagrins si problématiques ? si j'ai rêvé cette grandeur où je me suis vu, comment cette femme me donne-t-elle des détails si frappants ? Donc ce fut une réalité, et non un songe. Mais si ce fut une réalité, autre embarras, non moins grand, comment ma vie l'appelle-t-elle un songe ? Est-ce que les grandeurs sont tellement semblables à des songes, que les plus réelles sont tenues pour des mensonges, et les plus fausses pour des vérités ? Y a-t-il si peu de différence entre les unes et les autres, que la difficulté est de savoir si tout ce qu'on voit, tout ce qu'on goûte est mensonge ou vérité ? La copie est-elle donc si semblable à l'original qu'on puisse hésiter entre les deux ? Eh bien ! s'il en est ainsi, si la grandeur et le pouvoir, si la majesté et la pompe doivent s'évanouir comme des ombres, sachons profiter du moment présent. Car toute la jouissance que je

trouve ici n'est autre chose qu'en rêve. Rosaura est en mon pouvoir ; mon âme adore sa beauté; mettons à profit l'occasion. Que j'oublie les lois de l'honneur, et la confianee qui l'a jetée à mes pieds ! C'est un rêve ; soit, mais, si c'en est un, rêvons maintenant de félicités, qui tout à l'heure seront des chagrins. Mais, avec mes propres raisonnements, j'en viens à me convaincre moi-même. Si c'est un rêve, si c'est une vaine gloire, qui, pour une vaine gloire terrestre, perdrait une gloire céleste ? Le bonheur une fois passé n'est-il pas un rêve ? Quel homme, après avoir goûté des félicités indicibles, ne dit pas en lui-même, quand il les rappelle à son souvenir, tout ce qui m'est arrivé, sans aucun doute je l'ai rêvé ? Donc, si tout cela détruit mes illusions, si je pense que le plaisir est une flamme brillante que le premier souffle du vent réduit en cendres, recourons à ce qui est éternel ; c'est là qu'est la gloire durable, c'est là que les félicités ne s'évanouissent pas, que ne se dissipent pas les grandeurs. Rosaura a perdu son honneur ; il appartient à un prince de le lui rendre et non de le lui ôter. Vive Dieu ! Je dois conquérir son honneur, avant de conquérir ma couronne. Fuyons cette occasion, elle est trop périlleuse. (*Aux soldats.*) Appelez aux armes. Aujourd'hui, il faut que je livre la bataille avant que la ténébreuse nuit ensevelisse les rayons d'or du soleil dans les ondes verdâtres.

ROSAURA.

Seigneur, vous me laissez donc ainsi? Quoi ! pas une parole ? est-ce que mon chagrin ne l'obtiendra

pas de vous ? mon affliction ne la mérite-t-elle pas ? Est-il possible, seigneur, que vous ne me regardiez pas, que vous ne m'entendiez pas ? Vous ne tournez pas même le visage vers moi !

SIGISMOND.

Rosaura, l'honneur demande que, pour être compatissant envers vous, je me montre cruel en ce moment. Ma voix ne vous réponds pas, afin que mon honneur vous réponde ; je ne vous parle pas, parce que je veux que mes actes parlent pour moi ; je ne vous regarde pas, parce qu'il est nécessaire, dans une situation si pénible, de ne pas regarder votre beauté, quand on doit regarder votre honneur. (*Il sort.*)

ROSAURA.

Quelle énigme, ô ciel ! Après tant de chagrins, me faut-il rester dans le doute avec ses réponses ambiguës ?

SCÈNE XI.

ROSAURA, CLAIRON.

CLAIRON.

Madame, peut-on vous voir ?

ROSAURA.

Ah ! Clairon, où étais-tu ?

CLAIRON.

Enfermé dans une tour, tirant aux cartes ma mort, si on me la donnera, si on ne me la donnera pas. Si une figure m'avait dit oui, ma vie aurait passé à Quinola, et pourtant j'étais destiné à faire du bruit.

ROSAURA.

Pourquoi ?

CLAIRON.

Parce que je sais le secret de votre origine ; et en effet Clotalde... (*On entend le tambour.*) Mais, quel est ce bruit ?

ROSAURA.

Qu'est-ce que ce peut-être ?

CLAIRON.

Du palais assiégé sort une troupe armée pour combattre et vaincre celle du farouche Sigismond.

ROSAURA.

Comme je suis lâche ! je ne suis pas déjà à ses côtés ! C'est un scandale aux yeux du monde, quand déjà il renferme tant de scélératesse. (*Elle s'en va.*)

SCÈNE XII.

CLAIRON.

(On entend des cris : *Vive notre grand roi ! vive la liberté !*

CLAIRON.

Vive le roi et la liberté ! qu'ils vivent, à la bonne heure ! Mais, moi, rien ne m'afflige, pourvu qu'ils s'occupent de moi, et que moi, me tenant à l'écart aujourd'hui d'un aussi grand trouble, je joue le rôle de Néron, qui ne se souciait de rien. Je me trompe, je veux me soucier de quelque chose, c'est de moi. D'ici je puis voir toute la fête. L'endroit est caché et excellent entre ces rochers. La mort même ne m'y trouverait pas. Je m'en moque de la mort. (*Il se cache.*)

SCÈNE XIII.

(*On entend les tambours et le bruit des armes.*) LE ROI, CLOTALDE, ASTOLPHE, *fuyant.*

BASILE.

Y a-t-il plus malheureux roi ? Y a-t-il père plus persécuté ?

CLOTALDE.

Votre armée vaincue fuit éperdue, sans ordre.

ASTOLPHE.

Les traitres sont vainqueurs.

BASILE.

Dans de telles batailles, les vainqueurs sont honnêtes, les vaincus sont des traitres. Fuyons donc, Clotalde, le traitement cruel, inhumain d'un fils rebelle. (*On entend la décharge d'une arme à feu ; Clairon tombe blessé dans sa cachette.*)

CLOTALDE.

Que le Ciel me soit en aide !

ASTOLPHE.

Quel est ce malheureux soldat, qui tombe à nos pieds, baigné dans son sang ?

CLAIRON.

Je suis un homme bien malheureux, qui pour vouloir me garantir de la mort suis allé la chercher ; en la fuyant, je l'ai rencontrée ; car il n'y a pas d'endroit caché pour la mort ; d'où l'on conclut clairement que plus on évite ses coups, plus on s'y expose. Pour cela, retournez, retournez sur le champ à cette lutte sanglante. Entre le feu et les armes il y a plus de sûreté que sur la montagne la mieux défendue ; car, il n'y a pas de moyen sûr d'échapper à la force de la destinée, à l'inclémence du destin. Ainsi, quoique vous ayez pris la fuite pour vous garantir de la mort, songez que vous allez mourir, si Dieu l'a décidé ainsi. (*Il va tomber hors du théâtre.*)

BASILE.

Songez que vous allez mourir, si Dieu l'a décidé ainsi ! Ah ! qu'il nous montre bien, hélas ! notre

erreur, notre ignorance, qu'il nous donne de grands enseignements ce cadavre, qui parle par la bouche d'une blessure ! Le sang qui coule est une langue qui nous dit que les précautions de l'homme sont vaines, contre une force et une volonté souveraines. Car moi qui avais voulu épargner à mon pays des meurtres et des séditions, je suis venu le livrer à ceux-là même dont je prétendais le délivrer.

CLOTALDE.

Quoique le destin, seigneur, connaisse tous les chemins, quoiqu'il sache trouver celui qu'il cherche dans l'épaisseur des rochers, votre résolution n'est pas chrétienne, quand vous dites qu'il n'y a pas de remède à sa rigueur. Oui, il y en a. L'homme prudent peut vaincre le destin ; si vous n'êtes pas ici à l'abri du danger, faites-en sorte de vous y mettre.

ASTOLPHE.

Clotalde, seigneur, vous parle en homme sage, qui a atteint la maturité. Moi, je vous parlerai en jeune homme résolu. Dans les épais buissons de cette montagne, est un cheval, produit rapide du vent. Prenez-le pour fuir ; et moi, cependant, je vous protégerai par derrière.

BASILE.

Si Dieu a décidé que je meure, si la mort m'attend ici, je veux m'y exposer en l'affrontant face à face.

SCÈNE XIV.

(*On sonne aux armes.*) *Les précédents*, SIGISMOND *avec sa troupe, bientôt entrent* ROSAURA *et* ÉTOILE.

Ier SOLDAT.

C'est dans les défilés de ces montagnes, dans l'épaisseur des branches, que le roi se cache.

SIGISMOND.

Suivez-le ; qu'il n'y ait pas sur ces cimes un arbre que l'on n'examine avec soin, tronc par tronc, branche par branche.

CLOTALDE.

Fuyez, seigneur,

BASILE.

Pourquoi ?

ASTOLPHE.

Que pensez-vous faire ?

BASILE.

Astolphe, éloignez-vous.

CLOTALDE.

Que voulez-vous ?

BASILE.

Je veux, Clotalde, essayer d'un moyen que je n'ai pas encore employé. (*A Sigismond*) Si vous me cherchez, prince, je suis à vos pieds. (*Il se met à genoux.*)

Que la neige de mes cheveux blancs vous serve de tapis. Foulez aux pieds ma tête, marchez sur ma couronne ; humiliez ma dignité, faites-vous un jeu du respect qui m'est dû, vengez-vous aux dépens de mon honneur, traitez-moi comme un captif ; et par tous ces procédés, que le destin accomplisse sa prédiction et le Ciel son oracle !

SIGISMOND.

Noble cour de Pologne, témoins étonnés de ces événements merveilleux, écoutez : votre prince vous adresse la parole. Ce qui a été décidé par le Ciel, ce que Dieu a écrit de son doigt sur des tables d'azur, sur des feuilles azurées, en chiffres et en caractères d'or, ne trompe et ne se trompe jamais. Celui qui trompe et se trompe lui-même, est l'homme qui, pour en faire un mauvais usage, cherche à pénétrer ces oracles et les explique à sa manière. Mon père, qui est ici présent, pour se préserver de la férocité de ma nature, fit de moi une brute, une bête humaine ; de sorte que, quand bien même, issu d'une haute noblesse, d'un sang généreux doué d'un heureux naturel, je serais né docile et modeste, il aurait suffi d'une telle éducation pour rendre mes mœurs farouches. Quel bon moyen de les corriger ! Si l'on disait à un homme : une bête féroce te donnera la mort ; agirait-il prudemment, en éveillant toutes celles qu'il trouverait endormies ? Si on lui disait : cette épée que tu portes servira à t'ôter la vie ; ce serait une singulière précaution, pour éviter ses blessures, de la tirer du fourreau et d'en mettre la pointe sur sa poitrine. Si on lui disait : ces plaines liquides

deviendront ton tombeau, tu seras enseveli sous leurs ondes argentées; ce serait agir follement que de se jeter à la mer, lorsqu'elle soulève ses vagues en montagnes de neige, en collines de cristal. La même chose est arrivée à mon père qu'à celui qui, menacé d'une bête féroce, la réveille, qu'à celui qui s'expose sur les eaux agitées par la tempête. Et quand même, écoutez-moi, ma férocité aurait été une bête endormie; ma fureur, une épée pacifique; ma cruauté, une mer calme et tranquille, ce n'est point par l'injustice, par la vengeance qu'on domine la fortune, on l'irrite davantage, au contraire. Ainsi, qui cherche à la vaincre, doit le faire avec sagesse et douceur. Ce n'est pas avant que le mal n'arrive qu'on s'en garantit, ni en le prévenant, qu'on l'évite; car quoique la prudence, la chose est claire, puisse l'écarter, on ne peut y réussir que lorsque l'on se trouve dans l'occasion, parce que, celle-ci, il n'y a pas moyen de l'arrêter. Qu'il vous serve d'exemple ce spectacle extraordinaire, cet étrange sujet d'étonnement, cette horreur, ce prodige, car y a-t-il rien de plus étrange, que d'arriver à voir, malgré tant de précautions, un père prosterné aux pieds de son fils, un monarque renversé? C'était la sentence prononcée par le Ciel; en vain, il a voulu y mettre obstacle, il ne l'a pas pu. Le pourrai-je moi, qui suis au-dessous de lui, par les cheveux blancs, par la vertu et par la science? — (*Au roi*) Seigneur, levez-vous, donnez-moi votre main. Maintenant que le Ciel vous a détrompé sur l'efficacité du moyen que vous aviez employé pour le démentir, ma tête inclinée devant vous attend votre vengeance; je suis prosterné à vos pieds.

BASILE.

Mon fils, quand une conduite si noble te fait recevoir comme une seconde vie, tu es le maître. A toi sont dus le laurier et la palme, tu as vaincu, que tes belles actions te couronnent !

TOUS.

Vive, vive Sigismond !

SIGISMOND.

Si ma valeur me promet de remporter aujourd'hui une grande victoire, il en est une plus grande, c'est de me vaincre moi-même. — Qu'Astolphe donne sur le champ la main à Rosaura ; il sait que c'est une dette contractée par son honneur, et je dois la faire payer.

ASTOLPHE.

Il est vrai que j'ai une obligation à remplir envers elle, mais considérez qu'elle ne sait qui elle est ; et ce serait une bassesse, une infamie que d'épouser une femme...

CLOTALDE.

N'achevez pas, arrêtez. Rosaura est aussi noble que vous, Astolphe ; mon épée le soutiendra sur le terrain ; c'est ma fille, c'est assez dire.

ASTOLPHE.

Que dites-vous ?

CLOTALDE.

Que jusqu'à ce que je la visse mariée, estimée et

honorée, je n'ai rien voulu découvrir. L'histoire en serait trop longue ; mais enfin, elle est ma fille.

ASTOLPHE.

Puisqu'il en est ainsi, je tiendrai ma promesse.

SIGISMOND.

Maintenant, pour qu'Étoile ne reste pas affligée en voyant qu'elle perd un prince d'une telle valeur et d'une telle renommée, je veux la marier de ma propre main à un époux qui l'égale, s'il ne la surpasse pas, en fortune et en mérite. Donnez-moi votre main.

ÉTOILE.

Je gagne encore en obtenant un pareil bonheur.

SIGISMOND.

Pour Clotalde, qui a servi si fidèlement mon père, mes bras l'attendent, avec toutes les faveurs qu'il demandera que je lui fasse.

UN SOLDAT.

Si vous honorez de cette manière un homme qui ne vous a pas servi ; moi, qui ai causé le soulèvement du royaume, qui vous ai tiré de la tour où vous étiez prisonnier, que me donnerez-vous ?

SIGISMOND.

Je te donne la tour, et afin que tu n'en sortes jamais jusqu'à ta mort, tu y auras des gardes. On n'a plus besoin du traître, quand la trahison a eu son effet.

BASILE.

Ta sagesse nous remplit d'admiration.

ASTOLPHE.

Quel changement de caractère !

ROSAURA.

Quelle sagesse et quelle prudence !

SIGISMOND.

Pourquoi vous étonner ? pourquoi tant admirer, si un songe m'a donné une leçon, et si je redoute dans mon inquiétude de me réveiller et de me retrouver dans mon étroite prison ? Quand cela ne serait pas, il suffit de l'avoir rêvé ; car j'ai appris ainsi que tout le bonheur de l'homme passe comme un songe, et je veux profiter du mien tant qu'il durera. — En demandant pardon pour nos fautes, puisqu'il appartient aux nobles cœurs de pardonner.

LE FESTIN DE BALTHASAR

—

Nous donnons ici la traduction d'un Auto sacramental *de Calderon. On trouvera peut-être ce genre de littérature bien étrange. On s'étonnera de nos jours de l'emploi des personnages allégoriques, sans songer que le théâtre moderne est sorti des mystères, des moralités du moyen âge, représentations dramatiques, où les vices, les vertus, les passions, les facultés humaines, les conditions, les religions, etc., sans parler des créatures spirituelles, comme les anges et les démons, tenaient les principaux rôles. C'est au même genre de drames qu'appartiennent les* Autos sacramentales *de la scène espagnole. Ils ont sur les mystères, surtout ceux de Calderon, l'avantage d'être plus fortement conçus, plus savamment distribués, mieux pourvus d'effets dramatiques, plus riches en situations.*

C'était un spectacle éminemment approprié aux sentiments de ce peuple si religieux, que ces représentations, qui avaient lieu aux principales fêtes de l'Église catholique, particulièrement à la Fête-

Dieu (1). *Elles faisaient partie de ces solennités. On y assistait comme à la célébration d'une fête chrétienne, et, disons-le, si, de nos jours, on ne les lit en se plaçant au point de vue chrétien, les* autos *ne peuvent être ni compris ni appréciés.*

Nous avons choisi, pour faire connaître ce genre de littérature dramatique, Le Festin de Balthasar, *où sur un fond historique se meuvent les personnages allégoriques que Calderon met en scène. L'auteur a traité son sujet sans trop se préoccuper du récit de la Bible. Son imagination vive, fantastique, même incohérente, si l'on veut, s'est donné carrière. Mais au milieu de ces libertés, on reconnaît, à la vigueur du trait, aux situations dramatiques, au relief fortement accusé des personnages, le génie de Calderon, aussi énergique que fécond.*

Cet auto, *l'un des* 72 *autos qui nous sont restés de lui, fut composé pour la Fête-Dieu de* 1646 *à Madrid.*

(1) Le nom d'*autos sacramentales*, actes sacramentaux, indique que ces drames étaient surtout composés pour la Fête du Saint Sacrement.

PERSONNAGES DE L'AUTO

LA PENSÉE.
DANIEL.
BALTHASAR.
LA VANITÉ.
L'IDOLATRIE.
LA MORT.
UNE STATUE.
MUSICIENS, GRANDS,
SERVITEURS.

LE FESTIN DE BALTHASAR

—

SCÈNE Ire.

LA PENSÉE *en costume de fou, de diverses couleurs*, DANIEL, *derrière elle, la retenant.*

DANIEL.

Attendez.

LA PENSÉE.

Pourquoi attendre ?

DANIEL.

Remarquez.

LA PENSÉE.

Que dois-je remarquer ?

DANIEL.

Écoutez.

LA PENSÉE.

Je ne veux pas écouter.

DANIEL.

Faites attention.

LA PENSÉE.

Je ne veux pas faire attention.

DANIEL.

Qui a jamais répondu ainsi à des demandes ?

LA PENSÉE.

Moi, qui ne me gêne pour personne.

DANIEL.

Qui êtes-vous donc ?

LA PENSÉE.

Puisque vous l'ignorez, c'est vous qui avez tort. Ne le voyez-vous pas à mon costume bariolé de toutes couleurs, qui, semblable au caméléon, ne laisse pas connaitre quelle est sa principale teinte ? Eh bien ! écoutez qui je suis. Je suis, en vertu des attributs qui appartiennent à mon être immortel, une lumière qui distingue les hommes des brutes. Je suis le premier creuset qui éprouve la fortune ; je suis plus inconstante que la lune, plus légère que le soleil ; je n'ai pas d'endroit fixe pour naitre et pour mourir ; je marche toujours sans savoir où je m'arrêterai. La mauvaise fortune, comme la bonne, me voit toujours à ses côtés. Il n'existe pas d'homme où je n'habite, ni de femme où je ne demeure. Je suis dans le roi, le souci de son royaume ; dans son favori, la vigilance et le zèle ; dans le riche, la justice ; dans le coupable, la faute ; dans l'ambitieux, l'énergie ; dans l'homme prévoyant, la finesse ; dans la dame, la beauté ; dans l'amoureux, le soin de

plaire ; dans le soldat, la bravoure ; dans le joueur, la chance ; dans l'avare, la richesse ; dans le malheureux, l'angoisse ; dans l'homme joyeux, l'allégresse ; dans l'homme triste, le chagrin. Enfin, toujours agitée et impétueuse, partout où je vais, je suis tout et rien à la fois, car je suis la pensée humaine. Voyez, si une variété si singulière fait bien connaitre mon caractère ; toutefois qui vit sans penser ne peut dire qu'il vit. Voilà ce qui en est, quand il s'agit de la généralité, mais aujourd'hui, en particulier, je suis dans le roi Balthasar ce que le monde entier ne peut satisfaire. Si je marche en costume de fou, ce n'est pas que je sois en particulier folle, mais c'est que je suis en public l'esclave soumise de la prudence. Car on ne trouverait pas de fou plus incurable que l'homme qui dirait ou exécuterait tout ce qu'il pense. Aussi, peu le paraissent être, quoique tous ceux que je rencontre le soient ; car, si l'on nous examine intérieurement, nous sommes tous des fous, les uns et les autres. Enfin, étant folle moi-même, je ne voulais pas m'arrêter pour vous parler ; c'était faire voir, ce qui jure, que nous étions de la même société. Il y a plutôt une guerre acharnée entre nous deux ; car si vous êtes Daniel, c'est-à-dire jugement de Dieu, une conversation ensemble n'est pas convenable ; car vous êtes le jugement et moi la folie.

DANIEL.

Nous pouvons cependant aujourd'hui converser tous les deux un instant en bonne intelligence ; vous, en vous élevant jusqu'à la sagesse, sans que moi j'aie besoin de descendre jusqu'à la folie. Car, quoique la

distance soit grande entre les actes d'un sage et ceux d'un fou, quand on règle le ton de deux cordes, elles s'accordent ensemble.

LA PENSÉE.

Je suis prête à répondre à toutes vos questions. C'est une conséquence toute naturelle que la pensée satisfasse à ce que veut savoir un prophète.

DANIEL.

Dites-moi, quelle est la fête que vous vous empressez en ce moment de célébrer ?

LA PENSÉE.

Je pense aux noces qui aujourd'hui vont être la grande joie de Babylone.

DANIEL.

Mais qui doit donc se marier ?

LA PENSÉE.

Notre grand roi Balthasar, fils de Nabuchodonosor.

DANIEL.

Quelle est l'heureuse mariée ?

LA PENSÉE.

La jolie impératrice de l'Orient, berceau du jour.

DANIEL.

Est-elle idolâtre ?

LA PENSÉE.

Sans aucun doute, elle est tellement idolâtre que c 'est l'Idolâtrie elle-même.

DANIEL.

N'était-il déjà pas marié à la Vanité humaine, avec laquelle il partage son empire et son trône ?

LA PENSÉE.

Sa loi lui permet d'avoir deux femmes, et même mille ; il avait déjà la Vanité, mais la Vanité et l'Idolâtrie le rendront fier et heureux, ô Daniel, ou jugement de Dieu, car c'est la même chose d'après le texte sacré.

DANIEL.

Hélas !

LA PENSÉE.

Deviez-vous l'épouser, que vous en êtes si affligé ? (*à part*) J'ai mal fait de le lui dire.

DANIEL.

Hélas ! malheureux royaume ! hélas ! peuple de Dieu !

LA PENSÉE.

S'il faut dire la vérité, vous pensez en ce moment qu'il célèbre ses noces, pendant que vous autres vous pleurez dans la captivité, et vous regrettez qu'il n'épouse pas plutôt la synagogue hébraïque, pour obtenir la liberté, et pour... (*on entend le son des instruments*) mais la musique retentit, je passe rapide-

ment à un autre objet. Pendant que Babylone pense à la réception qu'elle va faire à sa reine, cette musique nous annonce qu'il faut nous séparer.

(Ils se séparent, mais sans sortir.)

DANIEL.

Hélas ! malheureux royaume ! hélas ! peuple de Dieu !

SCÈNE II.

(*On entend les instruments*). DANIEL, LA PENSÉE, BALTHASAR, LA VANITÉ, *et d'un autre côté l'*IDOLATRIE, *magnifiquement vêtue, avec sa suite.*

BALTHASAR.

Que votre front se couronne des brillants rayons de l'Orient, si déjà sa pompe n'est pas une assez vive lumière pour former votre diadème, belle Idolâtrie ! Reine de mon royaume et de mon cœur, soyez la bienvenue dans la grande Babylone, où vous allez trouver dans le rang auguste que j'occupe le trône qui est dû à votre royale beauté, où vont être à vos pieds toutes les statues, toutes les images, toutes les idoles d'or, d'argent, de bronze, de marbre, d'argile; elles vont sacrifier à votre majesté souveraine tous les holocaustes, tous les honneurs qu'on leur rend.

L'IDOLATRIE.

Magnanime Balthasar, grand et puissant roi de Babylone, dont le nom sacré (il triomphera de l'oubli et vaincra le temps) signifie dans la langue hébraïque Trésor caché, l'heureuse Idolâtrie, impéra-

trice de la demeure du jour, et reine de l'Orient, où le soleil naissant dans sa splendeur est le plus admiré, où même il commence à l'être, l'Idolâtrie vient aujourd'hui dans votre empire, en vertu du droit qu'elle a sur vos autels. Car, aussitôt que le monde, enseveli dans les abimes du déluge, en sortit comme à la nage, cet empire fut le premier qui, par des mesures politiques rigoureuses, abolissant les lois anciennes et en donnant de nouvelles, introduisit l'idolâtrie humaine des rois, et bientôt l'idolâtrie divine des astres dont elle fit des Dieux. Demandez-le à Nembrod, objet de vos adorations, à Moloch que vous entourâtes de bûchers, car tous les deux obtinrent cet honneur suprême, Nembrod comme législateur, Moloch comme Dieu souverain. De là vinrent toutes les idoles, qui aujourd'hui s'unissent pour protéger ce mariage, dont sont les témoins, au milieu de leurs sacrifices divers, les trente mille divinités étrangères que j'adore, dieux d'argile, de marbre, de bronze, d'argent et d'or.

LA PENSÉE.

C'est ainsi que je comprends la vie ; qu'il y ait trente mille Dieux, à qui l'homme puisse demander ce qui lui plait, pour que l'un accorde ce que l'autre refuse, ce n'est pas pour vous, qui obstinément prétendez en avoir assez avec un seul, ce qui m'étonne quand je l'entends, comment un seul Dieu peut-il suffire à tant de choses qu'il a à faire ?

DANIEL.

Quelque nombreuses qu'elles soient, sa main puissante en embrasse encore davantage.

BALTHASAR.

Adresse la parole à la belle Vanité, qui est mon épouse, et puisque toutes les deux vous êtes nées d'une même pensée, toutes les deux, j'ai l'ambition de vous unir. Quelle beauté ! quels charmes !
(Il les regarde toutes les deux, et se place au milieu d'elles.)

L'IDOLATRIE.

Superbe Vanité, ouvrez-moi vos bras.

LA VANITÉ.

De si doux embrassements doivent être éternels.

L'IDOLATRIE.

Votre beauté me donnerait envie, si l'on pouvait porter envie à ce qui est divin.

LA VANITÉ.

Votre éclat me rendrait jalouse, par le ciel ! mais la Vanité ne peut être jalouse.

BALTHASAR *(à part)*.

Un nouveau jour succède pour moi à un autre jour. Placée entre l'Idolâtrie et la Vanité, mon âme incertaine se demande quelle est la plus belle ; mais quelle que soit la plus belle, quand, dans un applaudissement flatteur, on me donne le nom de roi, et que je me considère comme un Dieu...

L'IDOLATRIE.

A quoi pensez-vous donc ?

LA VANITÉ.

A quoi réfléchissez-vous ?

BALTHASAR.

Ta beauté, ô Idolâtrie, me remplit d'admiration ; ta voix, ô Vanité, me charme. Aussi, pour éloigner ma tristesse, tout ému de vos charmes et de votre beauté, je prétends aujourd'hui m'enorgueillir et être épris de toutes les deux, en faisant à l'Idolâtrie honneur de ma gloire, et à la Vanité honneur de mes victoires.

Ce superbe Nabuchodonosor, dont la valeur et la puissance soumirent le destin et la fortune ; ce foudre de la Chaldée, qui, sorti de son nuage, frappa Jérusalem, pleurant aujourd'hui sur ses ruines embrasées ; ce vainqueur, qui réduisit en captivité la race fidèle d'Israël, captivité qui la retient encore à Babylone ; celui qui enleva du Temple les vases et les trésors précieux, dépouilles sacrées que possède encore ma puissance souveraine ; celui enfin, qui, devenu une brute de couleur verdâtre, moitié homme, moitié bête, monstre couvert de poils et de plumes, paissait l'herbe des prairies ; je suis son fils, belles divinités, et pour me rendre digne de lui succéder, dans son pouvoir, dans sa renommée, dans son ardeur farouche, les puissants Dieux que j'adore m'ont doué d'un caractère tel, que je ne doute pas que dans mon cœur ne respire son esprit, que son âme passée en moi n'anime mon corps, si toutefois une seule âme a pu suffire à deux corps. Mais me voir souverain de tous les pays, que le Tigre baigne, que l'Euphrate arrose, de toutes ces provinces éclai-

rées par le soleil, qui ne se lève le matin que pour les voir, car il les éclaire tant que le jour dure, jusqu'à ce que le soir arrive, ne suffit pas à mon ambition, elle n'en est pas rassasiée. Je ne m'enorgueillis, est-ce valeur, est-ce folie ? que d'être le maitre absolu de ces montagnes. Ce sont celles de Sennaar, âpre désert, situé entre la terre et le ciel, qui vit une lutte épouvantable, quand des hommes audacieux, courageux, mais insensés élevèrent contre les Dieux des tours qui atteignaient jusqu'au soleil. Afin que tu saches, Vanité, l'importance de ton triomphe, et toi, Idolâtrie, celle de l'empire où tu viens commander, écoutez.

Le monde était jouissant dans un âge de paix de son harmonieuse beauté, de son pacifique arrangement. Il considérait que d'une masse confuse, appelée chaos par la poésie, et néant par l'écriture, il était sorti pour contempler l'aspect serein de cette plaine azurée du ciel, en se débarrassant de la lutte cruelle de la lumière et des ténèbres, en formant l'unité qui les assemble, le nœud qui les réunit, en divisant et distribuant les choses, dont chacune était beaucoup par elle-même, quand leur confusion était le néant ; il considérait que la terre inculte et informe auparavant était couverte de fleurs, comme d'une parure, que l'air vagabond était peuplé d'oiseaux qui le traversent, que l'eau limpide était habitée par les poissons qui la sillonnent, que le feu avait allumé deux flambeaux, le soleil et la lune, lampes du jour et de la nuit, enfin que l'homme avait paru, la belle créature que Dieu, par un prodige plus étonnant, avait faite à sa ressemblance. Vain de sa beauté, il

ne reconnut pas de loi qui le soumette, tant il y a longtemps dans le monde que la beauté est pleine de vanité ! Vain et beau, en effet, il se regarde comme un séjour éternel, sans penser qu'il a été réservé pour le châtiment de ses crimes un déluge universel qui pourra le détruire. Dans cette confiance, les hommes ne s'occupent que de satisfaire leurs vices, possédés qu'ils sont d'orgueil, de gourmandise, d'avarice, de colère, de paresse et d'envie. Les Dieux, auxquels rien n'est caché, irrités, résolurent de détruire le monde, de le remettre dans l'état où il était lors de sa création. Ce ne fut pas par une pluie de foudres qu'ils montrèrent leur colère, armée de l'incendie, mais par l'eau ; car la majesté suprême tantôt foudroie avec la neige, tantôt inonde avec le feu. Le ciel se couvrit de nuages épais, sombres et profonds, comme si, dans sa colère, il n'eût pas voulu voir l'effet terrible de sa cruelle vengeance, afin de ne pas révoquer sa juste sentence. Aussi, il se cache dans les ténèbres, il s'enveloppe de nuages; car Dieu lui-même, parce qu'il est Dieu, attend une occasion pour exercer sa rigueur, quand il ne pardonne pas. D'abord, on vit une rosée semblable à celle qu'à l'aurore essuie le soleil avec des tissus d'or ; ensuite une pluie douce, comme celles qui arrosent la terre pour l'enrichir ; peu après ce furent comme des lances d'eau qui unissent les montagnes aux nuages, le bois étant dans les montagnes, et la pointe dans les nuées. Bientôt, les torrents furent déchainés, leur fureur s'accrut ; ils devinrent des fleuves, puis des mers immenses. O souveraine sagesse ! Vous connaissez bien les châtiments que vous employez. L'univers

abreuvé sans avoir soif, changé en mares et en lacs, endura une tempête d'eau ; la terre ouvrant mille bouches et mille crevasses, comme par d'affreux bâillements, soupire par ses grottes béantes. Elles enferment l'air dans une prison obscure et ténébreuse ; celui-ci, cherchant une issue pour sortir de sa prison, mugit ; à ses efforts violents dans l'intérieur, les montagnes tremblent, les rochers se fendent. Le frein de sable qui arrête la furie de la mer, ce cheval emporté, toujours argenté d'écume, lui rend les rênes : le coursier libre de son frein s'élance intrépide et ne s'arrête plus. Les bêtes féroces sont chassées de leurs repaires sauvages ; déjà dans les régions de l'air, ne se risquent plus les oiseaux ; ils nagent, et peu s'en faut qu'ils ne deviennent poissons. Les poissons réfugiés dans les cavernes semblent être des bêtes fauves ; car les espèces sont confondues, de sorte que dans cette catastrophe, on doute si au sein des eaux le poisson, le quadrupède, l'oiseau ne voyagent pas ensemble, et l'on y voit à la fois des peaux, des écailles et des plumes. Dans ce dernier paroxysme, le monde est désespéré ; il se disloque, se sépare en fragments détachés. Semblable à celui qui se noie, il lutte avec effort contre les ondes ; celles-ci tantôt le soulèvent, tantôt le submergent. Ainsi le monde, à l'agonie, cherche à se sauver. Ici un édifice s'écroule, là un sommet apparait, jusqu'à ce que vaincu, au milieu des douleurs et des angoisses, le monde est recouvert de quarante coudées d'eau de toutes parts ; à ce cadavre énorme, toute la mer est une tombe exiguë. Le soleil refuse d'éclairer quarante aurores, pour que

les nuages et la lumière se revêtent de deuil aux funérailles de ce grand corps privé de vie. Seul, le premier vaisseau, à l'abri de tout choc, élevé sur l'eau, flotte de tous les côtés. Il est si voisin des étoiles, si rapproché des astres, qu'il a pour fanal une étoile, un astre pour lanterne. Dans ce vaisseau donc, l'industrie de Noé a sauvé les restes du monde, en y faisant entrer toutes les espèces rassemblées ; jusqu'à ce que la mer, forcée d'obéir à l'autorité de son maitre, laisse apparaitre enfin la terre pâle et fanée, à la chevelure mêlée, pleine de crevasses et de rides. Le flambeau du jour à peine atteint, mais non éteint, montre entre les flots et les vagues son disque hideux ; et dans un silence éloquent, il salue avec bonheur le signal de l'arc qui annonce la paix, jaune, fauve et rouge. Second Adam d'une seconde génération humaine, Noé recommenca à peupler le monde d'animaux et d'hommes. Nembrod, fils de Canaan, héritier de la malédiction de son père, race en effet abhorrée et criminelle, occupe les provinces de la Chaldée avec sa famille et ses fils, dont chacun était d'une stature si difforme, qu'il paraissait une montagne pourvue de membres et de chairs. Ceux-ci, donc, voyant qu'une arche avait sauvé le monde, s'imaginent, à l'aide d'un édifice plus gigantesque, d'un engin plus sûr, de se créer une force contre la colère du ciel, espérant trouver dans sa masse, en cas de déluge, un refuge et un abri. Alors, pour construire une tour élevée, ils entassent les montagnes sur les montagnes ; la terre, accablée sous cette pesante charge, est contrainte de souffrir cette nouvelle douleur, bien qu'elle gémisse sous le poids,

qu'elle craque sous le fardeau ; la construction s'élève, en même temps que l'admiration qui double ses proportions ; car il n'est personne qui n'accoure à cet immense édifice, pour voir l'énorme tour devenir un pilier colossal, une colonne, qui brave les vents et caresse la lune. Déjà de son front altier, elle crève la voute azurée ; de son vaste corps, à mesure qu'il s'accroit, elle embarrasse l'air. Mais au milieu de ces ambitieux efforts, de ces applaudissements, de ce succès, le ciel arrêta leur entreprise. Il lui déplut de voir escalader l'architecture sacrée de ses sphères, et pour que l'homme ne présumât pas l'atteindre par assaut, il voulut que parmi les travailleurs une telle variété de langages s'introduisit, que personne n'entendait plus même ce qu'il disait. On entend retentir à la fois des voix discordantes et confuses, que l'oreille humaine n'avait encore jamais entendues. L'un ne sait pas ce qu'il dit, l'autre ne sait pas ce qu'il entend. Ainsi, le bon ordre est troublé et perdu. Soixante-douze langues sont parlées à la fois par les hommes ; car le ciel voulut les diviser en soixante-douze idiomes. L'écho répète et annonce cet événement, et les hommes désespérés, sans pouvoir en connaitre la cause, se fuient eux-mêmes, si l'on peut se fuir soi-même. L'entreprise est abandonnée, et afin qu'il ne reste aucun souvenir d'un si ambitieux édifice, d'une construction si splendide, une nuée, portant la foudre dans ses flancs, achève de la détruire, en lui faisant une blessure. Son large ventre exhale de la fumée et vomit des flammes: elle devient même la sépulture de son audace, ses ruines sont à la fois son bûcher, son tombeau, son urne sépulcrale.

Moi donc, qui sens que mon grand cœur dérobe à Nembrod sa renommée, je crois, que si tant de cendres sont restées jusqu'ici amoncelées, c'est parce que je dois achever cet édifice ; car en moi sont réunies à la fois la Vanité et l'Idolâtrie, pour me faire briller d'éclatants rayons. Ainsi, toi, si tu me donnes le courage d'oser aspirer à l'empire ; toi, si tu me rends les Dieux propices ; si toi, Vanité, tu viens à mon aide ; si toi, Idolâtrie, tu me protèges ; qui peut hésiter à croire, qu'audacieux et intrépide, je n'accomplisse cette grande œuvre ? Aussi, je veux que toutes les deux vous régniez ensemble sur mon cœur. Idolâtre de ta beauté, orgueilleux de tes charmes ; sacrifiant à tes Dieux, méritant tes félicités ; adorant tes autels, partageant tes destinées, que des inscriptions graveront sur des lames d'or et d'argent, mon nom vivra éternellement dans les âges futurs.

L'IDOLATRIE.

Vous me verrez toujours à vos pieds, fidèle et constante amante.

LA VANITÉ.

Je serai toujours, Balthasar, la lumière qui guidera vos résolutions.

L'IDOLATRIE.

Si vous vous égalez aux Dieux, je dois vous adorer comme un Dieu.

LA VANITÉ.

Afin que vous puissiez prendre votre vol, je donnerai mes ailes à votre ambition.

L'IDOLATRIE.

En vous plaçant au-dessus de la Divinité la plus élevée, je couronnerai votre tête radieuse.

LA VANITÉ.

Et moi, pour vous faire monter jusqu'au soleil, je vous ferai une échelle de plumes.

L'IDOLATRIE.

Je vous façonnerai des statues qui reproduiront vos traits.

LA VANITÉ.

Et moi, j'ajouterai des feuilles au laurier de votre couronne.

BALTHASAR.

Donnez-moi la main toutes les deux. Qui pourra rompre les nœuds de si doux embrassements ?

DANIEL.

La main de Dieu.

BALTHASAR.

Qui est assez hardi pour répondre ainsi à mes paroles ?

LA PENSÉE.

Ce n'est pas moi.

BALTHASAR.

Qui donc ?

DANIEL.

Moi.

BALTHASAR.

Eh bien, hébreu, comment avez-vous cette audace, vous fait prisonnier dans Jérusalem, vous qui vivez à Babylone humilié et fugitif ? Vous pauvre et misérable, vous osez me contredire ? Il en est ainsi ? Qui pourra vous délivrer de ma vengeance ? (*Il va pour tirer son poignard.*)

DANIEL.

La main de Dieu.

BALTHASAR.

Telle est la puissance d'un mot, qu'en l'entendant je recule. Je suis étonné de ma patience ; ma colère m'effraye. Nous sommes tous deux une énigme. Quand ma fureur te menace de la mort, qui te défendra, Daniel ?

DANIEL.

La main de Dieu.

LA PENSÉE.

Il s'opiniâtre avec sa main.

LA VANITÉ.

Laissez-le, son humilité ternit l'éclat de ma vanité.

L'IDOLATRIE.

Et sa foi éclipse mon idolâtrie.

BALTHASAR.

Tu dois la vie à toutes les deux. Il me convient qu'il vive, afin qu'il puisse voir que la main de Dieu est impuissante. (*Ils sortent.*)

LA PENSÉE.

Vous êtes heureux de vous en être tiré ; j'apprécie la leçon, puisque, dans quelque extrémité que je me voie réduite, je sais maintenant comment me délivrer. Car sans rime, ni raison, je dirai La main de Dieu, et je les ferai tous trembler. Et puisque c'est à une main que nous devons cet avantage, allons-nous-en la main dans la main. Vous refusez ; allez à la main de Dieu. (*Elle sort.*)

DANIEL.

Qui pourra souffrir les énormes offenses qu'on te fait, auteur du jour qui nous éclaire ? La Vanité et l'Idolâtrie l'animent à t'offenser. Qui pourra, ma foi m'en fait concevoir l'espérance, qui pourra te venger de cette insulte ?

SCÈNE III.

DANIEL, LA MORT, *armée d'une épée et d'un poignard, vêtue magnifiquement, avec un manteau couvert de têtes de mort.*

LA MORT.

Moi.

DANIEL.

Tu m'as fait bien peur. Que me veux-tu, toi qui, entre ces images fantastiques, m'effrayes et m'épouvantes ? Je ne t'ai jamais vue. Qui es-tu ?

LA MORT.

Moi, divin prophète Daniel, je suis la fin de tout ce qui a pris naissance. Redoutable fille du péché et de l'envie, venue avant terme grâce au serpent d'un jardin, la porte du monde me fut ouverte en Abel, mais celui qui me l'ouvrit fut Caïn. Mon horrible puissance introduite alors dans ce monde est le ministre des colères de Jéhova.

Je suis donc née du péché et de l'envie, pour que j'eusse deux furies dans mon être. Par l'envie, je donne une mort passagère à tous ceux qui voient la lumière de la vie ; par le péché, je suis la mort éternelle de l'âme, car elle aussi peut mourir. Si le dernier soupir est la mort de la vie, le péché est la mort de l'âme.

Si tu portes le nom de jugement de Dieu, si je suis moi l'instrument fatal du jugement de Dieu, si tout ce qui existe, végétaux, animaux, êtres doués de raison, est soumis à ma puissance, pourquoi t'effrayer de moi? Pourquoi la portion mortelle de ton être tremble-t-elle ? Reprends courage, donc, et faisons tous deux notre œuvre ; soyons, toi le jugement de Dieu, moi le pouvoir de Dieu.

Il n'est pas surprenant toutefois que ma vue t'épouvante, non, même quand tu serais Dieu. Car, quand la fleur de Jéricho naîtra dans des champs de lis, dans Dieu même, la partie humaine frissonnera à ma vue, et lorsqu'il se sera soumis à moi, les étoiles perdront leur éclat, la lune éteindra son flambeau, et le soleil voilera sa face.

Toute cette fabrique de l'univers chancellera, ce monde inférieur tremblera, la terre tombera en défail-

lance, le rocher luttera contre le rocher, la fleur contre la fleur; en plein jour, malheureux jeune homme, la splendeur du jour disparaîtra, et la nuit revêtira son voile ténébreux en éteignant le jour.

Mais aujourd'hui, je n'ai qu'à obéir ; à toi, sagesse divine, de tout disposer. Ordonne donc : celui qui ne doit pas mourir ne doit pas craindre de donner la mort. A moi, le bras ; à toi, la puissance ; à moi d'exécuter, à toi d'ordonner. Rassasiée de vies, ma soif est toujours ardente, la mer avec ses fureurs ne saurait l'apaiser.

Le plus superbe palais, l'objet de l'orgueil et des caresses de l'air, la muraille la plus solide qui arrête les bombes, si elle n'en garantit pas, m'offrent des triomphes faciles pour mes mains, des dépouilles que je foule sous mes pieds. Si j'ai nommé le palais et la muraille, que sera la cabane ? Que fera-t-elle ?

La beauté, le génie, la puissance ne peuvent résister à ma voix. Tous ceux qui ont commencé par naître ont contracté envers moi l'obligation de mourir. Voici toutes ces obligations, quelle sera celle, jugement de Dieu,que tu ordonnes de remplir aujourd'hui ? L'esprit le plus prompt à penser n'aura pas le temps d'articuler un mot.

Dans l'intervalle de ce souffle vital, qui va du cœur aux lèvres, le mécanisme qui produit la respiration arrêtera son mouvement et son action. Tu verras le cœur devenir cadavre ; son axe rompu, tomber de lui-même. Le trône, où s'assied celui qui était roi, est changé en sépulcre, par un juste décret d'une loi rigoureuse.

J'embraserai les plaines de Nembrod, je confon-

drai les nations de Babel, je troublerai les songes de Béhémoth, je répandrai les plaies d'Israël, je teindrai de sang les vignes de Naboth, j'humilierai le front de Jézabel, je souillerai la table d'Absalon avec le sang vermeil d'Amnon.

Je renverserai la majesté d'Achab, précipité de son char de rubis, je profanerai les tentes de Zambri avec les filles impudiques de Moab, je dirigerai l'épée de Joab, et si vous me confiez une plus haute entreprise, j'inonderai les plaines de Sennaar du sang du malheureux Balthasar.

DANIEL.

Impitoyable et fidèle ministre des colères de Dieu, dont la verge de justice est une faux cruelle ; puisque nous représentons tous deux le tribunal divin, je ne veux pas que tu exécutes la sentence du livre de vie, sentence prononcée à l'unanimité pour la condamnation, quoiqu'aujourd'hui parmi les hommes ce livre soit le livre de l'oubli, sans faire auparavant d'une voix compatissante les justes sommations qui doivent précéder l'exécution. Balthasar signifie *trésor caché*, et je sais moi que les âmes des hommes sont un trésor caché. Je veux le gagner; ainsi je ne te permets que de donner à Balthasar un avertissement. Rappelle-lui qu'il est mortel, que la plus grande colère saisit l'épée avant de la tirer du fourreau , ainsi je te permets de la saisir, mais non de la dégainer. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LA MORT.

LA MORT.

Hélas ! quel fardeau sur mes épaules ! quelle glace

sur mes mains ! quelles entraves à mes pieds ! Liée par tes ordres, ô jugement souverain de Dieu, la mort est sans valeur, la colère sans raison d'être. Pour lui rappeler seulement qu'il est mortel, il suffit de lui faire entrevoir ma rigueur, de lui dire un mot de mon pouvoir. (*elle appelle*) Pensée !

SCÈNE V.

LA MORT, LA PENSÉE.

LA PENSÉE.

Qui m'appelle ?

LA MORT.

C'est moi.

LA PENSÉE.

Et moi, je ne voudrais pas de toute ma vie être appelée par vous.

LA MORT.

Eh bien ! Qu'as-tu donc ?

LA PENSÉE.

Peur.

LA MORT.

Qu'est-ce que la peur ?

LA PENSÉE.

La peur, c'est la crainte.

LA MORT.

Qu'est-ce que la crainte ?

LA PENSÉE.

La crainte, c'est l'effroi.

LA MORT.

Qu'est-ce que l'effroi ?

LA PENSÉE.

L'effroi, c'est l'horreur.

LA MORT.

Je ne sais rien de tout cela, je ne l'ai jamais éprouvé.

LA PENSÉE.

Vous donnez donc ce que vous n'avez pas?

LA MORT.

Pour ne pas l'avoir, je le donne. Où est Balthasar ?

LA PENSÉE.

Dans un jardin avec les deux divinités qu'il adore.

LA MORT.

Mets-moi en sa présence, promptement.

LA PENSÉE.

Je le ferai, car je n'ai pas le courage de vous refuser.

LA MORT.

Qu'il est bon, ô juste commandement de Dieu, que j'entre dans sa pensée, pour le faire souvenir de moi ! (*elles sortent.*)

SCÈNE VI.

BALTHASAR, L'IDOLATRIE, LA VANITÉ.

L'IDOLATRIE.

Seigneur, quelle sombre tristesse...

LA VANITÉ.

Quel cuisant chagrin, Seigneur...

L'IDOLATRIE.

Envahit votre intelligence ?

LA VANITÉ.

Trouble votre imagination ?

BALTHASAR.

Je ne sais quelle peine je ressens.

SCÈNE VII.

Les précédents, LA PENSÉE, LA MORT.

LA PENSÉE.

Arrivez, il est ici.

BALTHASAR.

Je pense à la menace de cette main de Dieu, qui doit être le châtiment que m'a promis...

LA MORT.

C'est moi.

BALTHASAR.

Que vois-je, ô ciel ? Ombre, fantôme ou vision, qui me parais avoir une voix et un corps, sans que tu aies ni voix, ni corps, comment es-tu entrée ici ?

LA MORT.

Comme le soleil est la lumière, moi, je suis l'ombre ; il est la vie du monde, moi, je suis sa mort. Aussi j'entre comme il entre lui-même ; parce que la lumière et les ténèbres ont des droits égaux.

L'IDOLATRIE.

Qu'est-ce que cet être, dont la vue l'éloigne de nous deux ?

BALTHASAR.

Comme à chacun de tes pas recule ma présomption !

LA MORT.

Parce que tu fais en arrière les pas que je fais en avant.

LA PENSÉE *(à part)*.

J'ai fait une faute de l'amener ; mon introduction est une trahison.

BALTHASAR.

Que me veux-tu ? qui es-tu ? Lumière, ou ombre.

LA MORT.

Je suis ton créancier, et je veux te demander ma créance.

BALTHASAR.

Qu'est-ce que je te dois ?

LA MORT.

Voici ton obligation dans mon livre de comptes.
(*Elle tire un livre de comptes.*)

BALTHASAR.

C'est un mensonge, une trahison ; car ce compte est à moi, je l'ai perdu.

LA MORT.

C'est vrai, mais les comptes que tu perds, je les retrouve.

BALTHASAR (*lisant*).

« Moi, le grand Balthasar, fils de Nabuchodono-
« sor, je confesse que le jour où je fus conçu dans le
« sein de ma mère, j'ai été en état de péché ; que
« j'ai reçu une vie (je suis glacé !) que je dois rendre
« à la Mort (quel destin cruel !) quand elle la deman-
« dera. J'en ai passé écriture devant Moïse, témoins
« Adam, David et Job. » Je l'avoue, c'est la vérité ; mais ne m'exécute pas, oh non ! Donne-moi du délai.

LA MORT.

Je suis généreuse envers toi, parce que la justice de Dieu ne s'est pas encore déclarée ; mais pour que tu te souviennes, Balthasar, que tu es mon débiteur, je te donne cet écrit tracé par la Souveraine Sagesse.
(*Elle s'en va en lui donnant un papier.*)

**

SCÈNE VIII.

Les précédents, moins LA MORT.

BALTHASAR *(ouvrant le papier et lisant.)*

« Ainsi parle la voix de l'Esprit dans un proverbe : « Tu as été poussière, tu es poussière, et tu seras « poussière. » — Moi, j'ai été poussière, moi qui suis immortel ? je suis poussière, moi qui suis éternel ? je serai poussière, moi qui suis infini ? C'est une fourberie, c'est une illusion.

(LA PENSÉE *tourne autour de* BALTHASAR.)

LA PENSÉE.

Je suis comme les fous, en effet, je donne des tours et détours.

BALTHASAR.

L'Idolâtrie n'est-elle pas une divinité ?

LA PENSÉE.

Je viens ici près de vous.

BALTHASAR.

La Vanité n'est-elle pas une divinité ?

(LA PENSÉE *tourne autour des deux femmes.*)

LA PENSÉE.

C'est maintenant avec vous que je suis.

BALTHASAR.

Comme ma pensée voyage, hésitant entre les deux !

L'IDOLATRIE.

Que peut contenir ce papier qui l'a tant éloigné de nous ?

(LA VANITÉ *lui enlève l'écrit.*)

LA VANITÉ.

Maintenant nous allons le voir.

LA PENSÉE.

Belle action ! Le souvenir de la Mort, la Vanité le lui enlève.

BALTHASAR.

Qu'est-ce que j'éprouve ?

LA VANITÉ.

Ce sont des feuilles inutiles, que le vent en fasse son jouet !

(*Elle le met en morceaux et le jette.*)

BALTHASAR.

Vous étiez ici toutes les deux ?

L'IDOLATRIE.

Que s'est-il passé ?

BALTHASAR.

Je ne sais, une ombre, une illusion, qui s'est emparée de mon imagination, qui a occupé mon esprit. Mais cette ombre a disparu ; son horreur s'est dissipée. Quoi d'étonnant que la nuit craintive ait pris la fuite, si elle a vu dans vos yeux divins se lever le brillant soleil ! Non, ce n'est pas seulement pour

moi, semble-t-il, qu'a apparu cette lumière qui m'éclaire, cette splendeur qui m'éblouit, mais aussi pour ce jardin, car le disque du soleil demeurait rougeâtre et obscur, jusqu'à ce qu'il vous ait vues ; mais dès qu'il vous a aperçues, il s'est levé une seconde fois. Comme vous êtes deux aurores et deux soleils, il n'a pas osé se montrer sans la permission de toutes les deux.

LA VANITÉ.

Si nous sommes des aurores et des soleils, c'est l'Idolâtrie qui, à cause de son culte ancien, est le soleil ; moi je suis l'aurore, car mes rayons sont moins brillants. Ainsi, c'est à elle que cette vallée doit l'éclat dont elle jouit ; car quand elle dormait dans les ténèbres, l'aurore ne put la tirer du sommeil, c'est un autre soleil qui l'a éveillée.

L'IDOLATRIE.

Je vous accorde que vous soyez l'aurore ; je vous accorde aussi que moi je sois le soleil, mais je vous suis inférieure. Car, c'est à la gracieuse candeur de l'aurore, que le soleil doit ses premières lueurs. Ainsi, la lumière de l'aurore étant la première à l'éclairer, doit l'emporter sur celle du soleil ; la première, en effet, elle a paru dans cette vallée, et s'est levée avant lui.

LA PENSÉE.

Vous luttez toutes les deux de beauté et d'esprit. Puisque ce jardin, par le doux appel des fleurs et des fontaines, vous invite au repos, asseyez-vous sur ce lit de gazon qu'a tissé pour vous le printemps. Vous

y recevrez les caresses des oiseaux et du feuillage, qui font entendre un doux bruissement, au souffle du zéphir qui se joue dans les branches ; les fontaines roucoulantes font jaillir des gouttes de cristal, des pastilles d'ambre ; la prairie y exhale des parfums.

(*Tous s'asseyent*, BALTHASAR *au milieu*. L'IDOLATRIE *lui prend son chapeau, et l'évente avec le panache.*)

L'IDOLATRIE.

Eh bien, moi, avec le beau panache de plumes qu'a arrangé la Vanité, en les choisissant sur la queue d'un paon, je vais vous éventer.

LA PENSÉE.

Ne serait-ce pas plutôt à moi de le faire, moi qui suis la Pensée, léger éventail ? Cependant non, car à mon visage je ressemble plutôt à un éventail du Japon.

LA VANITÉ.

Et moi je chanterai, accompagnée par la musique, et le vent s'arrêtera à ma voix.

BALTHASAR.

La musique de l'aurore ne me paraitra jamais plus douce, lorsqu'amenant le jour entre deux nuages lumineux, elle reçoit la bienvenue des perles de la rosée, des fleurs du jardin, ses sœurs.

LA VANITÉ (*chantant*).

Balthasar est une divinité,
Puisqu'il reçoit dans sa patrie
Un culte de l'Idolâtrie,
Des temples de la Vanité.

SCÈNE IX.

Les précédents, LA MORT.

LA MORT.

Ici une voix agréable résonne ; ici, où un mortel crocodile va verser des larmes, une gracieuse syrène chante. Mon souvenir n'a rien pu, la Vanité l'a effacé. Puisque ma sombre apparition l'épouvante, voyons si elle sera plus puissante que ma voix qui n'a rien gagné. Engourdissons l'homme heureux avec l'opium et la jusquiame. Que ma vue répande en même temps sur lui son profond sommeil ; qu'il devienne maître de ses sens. Il s'y souviendra de moi, s'il est saisi par cette léthargie, ce délire, cette ombre, ce poison, cet assemblage de toutes les horreurs.

LA VANITÉ.

Ne semble-t-il pas qu'il s'endort ?

L'IDOLATRIE.

Oui. (*Balthasar est endormi.*)

LA VANITÉ.

Eh bien, je veux dans son sommeil le bercer d'applaudissements flatteurs, afin qu'à son réveil il s'en trouve heureux et fier.(*Elle sort.*)

L'IDOLATRIE.

Moi, je veux lui faire comprendre jusqu'où peut atteindre le vol de ma puissante divinité. (*Elle sort.*)

LA PENSÉE.

Et moi, je vais me reposer de mes fatigues, car je ne respire que quand Balthasar dort. (*Elle se couche pour dormir.*)

SCÈNE X.

BALTHASAR *endormi*, LA MORT.

LA MORT.

L'homme fait du sommeil un repos, hélas! il ne pense pas que chaque fois qu'il s'endort et qu'il s'éveille, il meurt et revient à la vie. Il se couche tous les jours, cadavre vivant ; car, sa vie vaincue par un meurtrier d'un moment, qui est son sommeil, il ne s'aperçoit pas de la leçon que lui donne la Mort, pour lui apprendre à vivre. Le sommeil, c'est un poison agréable, qui, plein d'enchantements, appesantit, captive et engourdit ; et il y a des hommes pour boire ce poison? C'est l'oubli, qui éteint la lumière, qui tient enchaîné chacun des sens ; car on n'entend plus, on ne touche plus, on ne voit plus; tous perdent le sentiment ; et il y en a qui ne pensent pas à cet oubli ? C'est un délire, qui saisit tous les êtres, dont il triomphe, sans qu'on s'en aperçoive ; et il y en a qui aiment ce délire ? C'est une léthargie, à laquelle j'ai confié tous mes droits ; en suspendant fréquemment et l'action et la réflexion, elle apprend à l'homme à mourir ; et il y en a qui cherchent cette léthargie? C'est une ombre qui stupéfie sans éclairer, qui, dans son obscurité peuplée de fantômes, est la funèbre ennemie du jour ; et il y en a qui se reposent sous cette ombre ? C'est une image,

enfin, qu'on appelle image de la mort ; on ne la dédaigne pas, on ne la repousse pas, on ne lui refuse pas son adoration, et pourtant ce n'est qu'une illusion ; et il y en a qui adorent cette image ?

Allons, Balthasar dort, maintenant qu'il a bu ce poison, perdu la pensée de cet oubli, éprouvé ce délire, ressenti cette léthargie, et, rempli d'horreur et d'épouvante, vu cette image, que l'horreur envahisse son esprit ; il est en proie à l'illusion, à la léthargie, à l'ombre, au délire, à l'oubli, au poison. Enfin Balthasar s'est endormi, qu'il dorme, sans se réveiller, l'éternel sommeil du corps et de l'âme ! (*Elle tire son épée, et va le frapper.*)

SCÈNE XI.

Les précédents, DANIEL.

DANIEL.

Non.

LA MORT.

Qui retient mon bras ?

DANIEL.

Moi ; le délai n'est pas accompli ; le péché, et la vie ont un nombre déterminé de jours, et ce nombre doit être rempli pour l'un et l'autre.

LA MORT.

Elles s'accompliront donc (destin cruel !) vos semaines, ô Daniel, pour qu'un juste meure, et non un pécheur ? O fidèle juge de la sentence que j'exé-

cute, qu'attendez-vous ? que ce jour amène un forfait audacieux ; entendez la Vanité, voyez l'Idolâtrie.

(Le décor s'ouvre ; on aperçoit d'un côté une statue de bronze, sur un cheval, dont l'IDOLATRIE tient la bride, et de l'autre côté une tour, sur le sommet de laquelle se tient la VANITÉ, ornée de plumes variées, un instrument de musique à la main).

SCÈNE XII.

*Les précédents, l'*IDOLATRIE, *la* VANITÉ, BALTHASAR *est toujours endormi.*

L'IDOLATRIE.

Balthasar de Babylone, qui, dans les douceurs du sommeil, sépulcre de toi-même, meurs vivant, et vis quoique mort...

LA VANITÉ.

Balthasar de Babylone, qui, sur ce tombeau de gazon, parais le squelette animé du printemps...

BALTHASAR.

Qui m'appelle ? (*il rêve.*) Mais si j'en crois les fantômes qui m'apparaissent, Vanité, je te vois, Idolâtrie, je te regarde.

L'IDOLATRIE.

C'est moi, l'Idolâtrie, divinité sacrée,qui descends du soleil ; je viens du palais suprême pour te dédier cette statue, afin que ton image reçoive aujourd'hui les adorations de la terre.

LA VANITÉ.

C'est moi, la Vanité humaine, qui, engendrée dans les enfers, suis née parmi les hommes, et qui habite la sphère céleste ; je viens, pour placer ta statue, te dédier ce temple, que j'ai construit de plumes dans les airs.

BALTHASAR.

Quels triomphes superbes ! quels applaudissements flatteurs ! Offre-moi, Idolâtrie, des autels, de l'encens, qu'on adore mes statues, comme des idoles souveraines. Toi, Vanité, monte, monte à l'Empire, prends la couronne ; que l'une se distingue, en prenant son essor ; l'autre, en descendant vers la terre.

(*La statue descend et la tour monte; les deux divinités chantent.*)

L'IDOLATRIE.

Descends, statue, descends ; va au devant des adorations.

LA VANITÉ.

Monte, et sois éternel, temple de la vanité.

L'IDOLATRIE.

Hâte-toi, descends.

LA VANITÉ.

Prends ton vol, monte.

LES DEUX.

Puisqu'aujourd'hui je confie à l'air...

L'IDOLATRIE.

Une statue, moi l'Idolâtrie.

LA VANITÉ.

Un temple, moi la Vanité.

LA MORT.

Lâche mon bras, Daniel; tu verras, comment intrépide et triomphante, j'en finirai, comme Samson, avec la statue et le temple.

DANIEL.

Je te laisserai libre, rapide trait de feu, et, quand le moment sera venu, cruel bourreau. Mais, jusqu'alors, que cette statue de bronze réveille un souvenir dans son esprit ; car cette trompette de métal, sonnant par mon ordre, sera la trompette du jugement.

LA MORT.

Il est bon pour tous les deux, qu'au son de la trompette l'univers rende son dernier soupir. Ainsi, ô toi, qui es dur comme le roc et l'acier, quel esprit horrible t'anime et te sert d'âme ! divinité qui parais de bronze, désavoue-toi toi-même. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

Les précédents, moins LA MORT.

LA STATUE.

Balthasar !

BALTHASAR.

Que me veux-tu, illusion ou mensonge ? Pourquoi me tourmenter ? pourquoi me tuer ?

LA STATUE.

Écoute, et que, pendant que je parle, les facultés de ton âme s'éveillent, quand celles de ton corps sont endormies. C'est l'Idolâtrie que j'attaque, moi serpent de métal, jusqu'à ce que, pareille au serpent, je meure de mon propre venin. Mais tant que ces lèvres de bronze feront entendre leurs accents, que se taisent ces voix qui sont autant de flatteries jetées au vent. Je suis la Statue que vit Nabuchodonosor, composée de métaux divers avec des pieds d'argile, et qu'une pierre détachée de la montagne du testament, mit en pièces. N'usurpe pas l'adoration qui n'est due qu'au Dieu du ciel, car moi, pour me voir adorer par trois jeunes hébreux, j'allumai la fournaise de Babylone, dans laquelle leur courage fut éprouvé par le feu et ne fut pas vaincu par les flammes. Sidrac, Misach et Abdenago en sont les témoins vivants. Les Dieux que tu adores sont faits de matériaux terrestres ; tu adores le bronze dans Moloch, l'or dans Astaroth, le bois dans Baal, l'argile dans Dagon, la pierre dans Baalin, le fer dans Moab. Vous voyez dans moi le jugement du Dieu suprême, soumettez-vous toutes les deux à ma voix sortie du métal ; brisez votre temple de plumes et de statues.

(La statue monte, et la tour descend.)

LA VANITÉ.

Je brûle.

L'IDOLATRIE.

Et moi, je gèle.

LA VANITÉ.

Devant les rayons d'un autre soleil, s'est arrêté mon essor.

L'IDOLATRIE.

A la lumière d'une autre foi, je disparais dans les ténèbres. (*Elles se cachent toutes deux.*)

SCÈNE XIV.

BALTHASAR *éveillé*, LA PENSÉE.

BALTHASAR.

Écoutez, arrêtez, attendez ; ne m'enlevez pas si rapidement une telle vanité, une telle jouissance !

(LA PENSÉE s'éveille.)

LA PENSÉE.

Qui parle ? qu'est ceci ?

BALTHASAR.

Ah! Pensée, je l'ignore ; mais quand je m'imagine être un Dieu, quand je me proclame souverain seigneur, et que je m'aperçois de mon illusion, je ne trouve, je ne vois plus que tes folles idées.

LA PENSÉE.

Mais que t'est-il donc arrivé ?

BALTHASAR.

J'ai vu, dans un pâle songe, pendant que j'étais endormi, toute la gloire dont j'étais revêtu. Ma Vanité montait, montait jusqu'à toucher le Ciel de son front ; mon Idolâtrie descendait de son trône doré. L'une me donnait un temple, l'autre une statue; et au moment que l'une et l'autre me présentaient la statue et le temple, une voix de bronze, une trompette s'est fait entendre, j'en tremble encore, qui a fait évanouir les plumes de l'une, et a brisé la statue de l'autre ; le temple et la statue sont devenus le jouet des vents, hélas ! la Vanité ressemble à la fleur éphémère de l'amandier, l'Idolâtrie au disque du tournesol ; celle-ci, au premier souffle, cède aux colères de la bise ; celui-là, dès que le jour disparaît, laisse tomber ses pétales gracieuses, fleur fragile, flétrie par les injures du temps.

SCÈNE XV.

Les précédents, L'IDOLATRIE.

L'IDOLATRIE.

Une parole ne doit pas triompher de ma gloire, ni un mensonge faire oublier mes victoires. Que dans cette nuit ma splendeur brille de la lumière du jour ! Balthasar, prince suprême, roi divin, plus qu'humain, pendant qu'un profond sommeil donnait le silence à vos sens, faisait trêve à votre pensée, mon amour, toujours attentif à votre gloire, veillait pour vous élever, car l'affection ne sait pas s'endormir. Un opulent festin régal plein de délices, que la gourman-

dise a ignorés jusqu'ici, est préparé par mes soins. Tous les sens y trouveront leurs jouissances : sur les buffets brilleront l'or et l'argent, et par la vue de leurs riches joyaux rassasieront la convoitise du regard. Les parfums caressants des fleurs s'exhalant de cassolettes ornées de vertes émeraudes, aromates que l'Arabie heureuse produit dans ses montagnes, seront pour vous seul un mets qui satisfera votre odorat. Une musique symphonique, ni trop rapprochée de vous, ni trop éloignée, par ses accents mesurés, caressera votre oreille. Les blanches nappes, brodés de lis et d'œillets formant de gracieux dessins, qui font ressortir leur blancheur, feront éprouver au toucher une sensation d'élégante suavité dont vous serez enchanté, le nectar, l'ambroisie, les boissons glacées (il suffit de les nommer) distillées de la rose et de la fleur d'oranger, vous seront servies à leur temps entre les plats, et l'essai et la distribution des breuvages et des mets alternera pour le plaisir du goût. Mais pour que les coupes témoignent de votre triomphe, il faut vous servir des vases consacrés au grand Dieu d'Israël, que Nabuchodonosor enleva à la belle Jérusalem, le jour qu'il étendit sa puissance dans l'Orient. Ordonnez, seigneur, de les apporter. Vous boirez dans ces vases à la santé des Dieux, en profanant ce trésor dans le temple des Idoles que j'adore. Le dessert sera dans mes bras ; j'imaginerai des embrassements, j'inventerai des entrelacements, dignes de votre grandeur, de votre magnificence, de vos victoires, de vos richesses. Ce sera le mets de l'amour, dans un festin où se rassasieront à la fois l'odorat, la vue, l'oreille, le goût et le toucher.

BALTHASAR.

En te voyant, j'oublie les songes que j'ai faits ; je m'éveille à ta gracieuse lumière, et je crois plutôt ce que je vois que ce que j'ai rêvé. Seule, ta lumière pouvait me distraire de la simple mélancolie qui occupait mon esprit.

LA PENSÉE.

Oui, vive le Ciel ! je m'attendais, tant tu es peu sensé, à te voir dédaigner un pareil festin. Mais faisons la fête, divertissons-nous ; que cette nuit fasse oublier les larmes ! ma folie peut conduire à l'ivresse, mais tout se passe dans l'intérieur de la maison.

BALTHASAR.

Esclave, ces vases qui servaient dans le Temple (merveille sans égale), aux prêtres d'Israël, je veux qu'ils me servent aujourd'hui.

LA PENSÉE.

Je te félicite de ton bon goût.

BALTHASAR.

Qu'on aille les chercher !

SCÈNE XVI.

Les précédents, LA VANITÉ, *grands et serviteurs.*

LA VANITÉ.

C'est inutile, la Vanité les a apportés.

L'IDOLATRIE.

Dressez la table promptement à ce soupeur.

LA PENSÉE.

A moi ? Que veut dire ?

LA VANITÉ.

Qui te parle ?

LA PENSÉE.

Qui dit soupeur, ne parle-t-il pas de moi ? Car si je dois souper, madame, il est certain que je suis le soupeur ; et je pense maintenant que c'est pour moi qu'a été fait ce couplet : (*Elle chante.*)

Pour moi se firent les repas,
Car j'adore, moi, les bons plats;
Je trouverai tout délectable,
Oui ma foi !
C'est pour moi qu'on dresse la table,
C'est pour moi.

(On dresse la table couverte de vases d'argent. Le festin commence ; on apporte les plats successivement.)

BALTHASAR.

Asseyez-vous toutes les deux, et vous mes sujets et mes serviteurs, asseyez-vous sur les côtés ; un festin où se trouvent ainsi les vases du temple, est un festin pour tout le monde. Les grâces que nous allons réciter, en célébrant les Dieux, vont être chantées.

*

LES MUSICIENS.

Cette table, est, en vérité,
Dans ce beau jour de folie,
L'autel de la Vanité,
L'autel de l'Idolâtrie.
Car on voit, heureux hasard !
Par un luxe sans exemple,
Orné des vases du Temple,
Le festin de Balthasar,

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LA MORT *déguisée*.

(Elle parle pendant que tous mangent.)

LA MORT.

Au festin solennel du roi, je viens en ce momen déguisée, et puisque je suis cachée et méconnaissable, j'espère pouvoir me mêler à ses serviteurs. Je vois que Balthasar ne s'occupe plus de mon souvenir, entouré qu'il est de ses femmes et des grands de son royaume. Les vases que Salomon consacra au vrai Dieu, dans lesquels ses prêtres célébrèrent leurs sacrifices, couvrent ses buffets. O jugement d'un Dieu éternel ! retire ta main, lâche la mienne, car le poids de ses crimes est rempli par un si grand sacrilège.

BALHASAR.

Donnez-moi à boire.

LA PENSÉE.

(Prenant aux plats et mangeant.)

Holà ! oh, camarade ! n'entends-tu pas ? (*s'adres-*

sant à LA MORT) Donne à boire au roi, pendant que je suis occupée à manger.

LA MORT *(à part).*

On m'a prise pour un serviteur; je veux lui présenter la coupe ; il ne pourra me reconnaitre, car il a perdu la mémoire et la vue. Ce vase de l'Autel renferme la vie, cela est certain, puisqu'il sert au breuvage et à l'aliment pour procurer la vie ; mais il renferme la mort aussi bien que la vie, c'est un instrument de mort et de vie. Sa liqueur peut être à la fois nectar ou ciguë, thériaque ou poison. (*A Balthasar.*) Voici à boire. (*Elle s'approche pour lui présenter le vase.*)

BALTHASAR.

Je le prends de ta main. Quel vase magnifique !

LA MORT *(à part).*

Malheur ! Tu ne sais pas ce qu'il contient.

L'IDOLATRIE.

Le Roi boit, levez-vous tous.

BALTHASAR.

Glorieux soutiens de mon empire, dans ce vase du Dieu d'Israël, je bois à nos Dieux. Moloch, Dieu des Assyriens, à ta santé. (*Il boit lentement.*)

LA PENSÉE.

Nous vous ferons raison, seulement, il me semble que trente mille Dieux, c'est peu ; et je veux faire raison à tous.

L'IDOLATRIE.

Chantez, pendant qu'il boit.

LES MUSICIENS.

Cette table est, en vérité,
Dans ce beau jour de folie,
L'autel de la Vanité,
L'autel de l'Idolatrie.
Chantons cet heureux hasard ;
Par un luxe sans exemple,
C'est dans le vase du Temple,
Que va boire Balthasar.

(On entend un grand coup de tonnerre.)

BALTHASAR.

Quel bruit étrange ! Quelle épouvante me saisit à ce fracas ? On dirait que les nuages appellent aux armes, que les vents se mettent en campagne.

L'IDOLATRIE.

C'est la salve d'honneur que vous a faite le ciel pendant que vous buviez, au bruit de son horrible artillerie.

LA VANITÉ.

En se couvrant d'ombre et d'horreur, il nous cache les étoiles.

LA MORT.

Que j'aime les ténèbres, moi qui les produis !

BALTHASAR.

Des comètes, fuligineuses et sombres, parcourent l'air comme des oiseaux de feu. La nue qui porte

en ses flancs la foudre pousse des gémissements, des cris de douleur ; on dirait qu'elle va enfanter ; et c'est la vérité, puisque de son sein est sorti un éclair, embryon ardent, qui y était enfermé. L'éclair est le fruit de ses entrailles, et le tonnerre son cri de douleur.

(Grand coup de tonnerre ; comme d'une fusée rapide, sort une main, qui vient s'arrêter sur un endroit où sont écrits ces mots : *Mane*, *Thecel*, *Phares*.)

BALTHASAR.

Ne vois-tu pas, hélas ! ne vois-tu pas cette chose, qui déchirant, traversant l'air tremblant, est suspendue par un fil sur ma tête ? elle touche la muraille, je distingue sa forme, c'est une main, une main, que la nuée a détachée de son corps monstrueux. Qui vit jamais un éclair animé ? Je ne sais ce qu'elle a écrit avec son doigt ; car, après avoir tracé trois courtes phrases, elle remonte pour se rejoindre à son corps. Je pâlis, mes cheveux se hérissent, mon cœur palpite, ma respiration s'arrête. Ces caractères écrits, je ne puis ni les lire, ni les comprendre. C'est une Babel de lettres, comme il y eut autrefois une Babel de langues.

LA VANITÉ.

Je suis comme une montagne de feu.

L'IDOLATRIE.

Et moi, une statue de glace.

LA PENSÉE.

Moi, je ne suis ni montagne, ni statue, mais j'ai une jolie peur.

BALTHASAR.

Idolâtrie, tu connais les secrets des Dieux ; que signifient ces mots ?

L'IDOLATRIE.

Je n'en comprends aucun, je ne connais pas même les caractères.

BALTHASAR.

Toi, Vanité, dont l'esprit pénètre les sciences profondes des magiciens et des devins, que lis-tu, dis, que lis-tu ?

LA VANITÉ.

Mon esprit n'en saisit pas une lettre, je les ignore toutes, oui toutes.

BALTHASAR.

Et toi, Pensée, que devines-tu ?

LA PENSÉE.

Tu t'adresses à bonne enseigne ; je suis folle, je ne comprends rien.

L'IDOLATRIE.

Daniel, cet hébreu, qui a interprété les songes de l'arbre et de la statue, pourra le dire.

SCÈNE XVIII.

Les précédents, DANIEL.

DANIEL.

Écoutez donc avec attention. *Mane*, signifie que Dieu a compté les jours de ton règne ; *Thecel*, que tu en as rempli le nombre, et que dans la balance il n'y a plus de place pour un seul crime ; *Phares*, que ton royaume sera ravagé et deviendra la proie des Perses et des Médes. C'est ainsi que la main de Dieu a écrit ta sentence de son doigt, et sa justice va, comme c'est le droit, en remettre l'exécution au bras séculier ; car Dieu t'a condamné parce que tu as profané les vases de son autel, en les livrant aux outrages et au mépris. Aucun mortel ne doit abuser des vases du temple, qui sont réservés au sacrement de la loi de grâce, quand la loi écrite sera effacée par la main du temps. Oui, profaner les vases du temple est un crime énorme ; écoutez, mortels, écoutez : ils renferment la vie et la mort ; car qui communie en état de péché, profane le vase du temple.

BALTHASAR.

Ils renferment la mort ?

LA MORT.

Oui, quand moi, fille impitoyable du péché, je les présente ; tu as bu leur poison mortel, tu vas mourir.

BALTHASAR.

Je te crois, je te crois, malgré la résistance de mes

sens. Mais engourdis et défaillants, ils laissent entrer par mes yeux et mes oreilles ta vue épouvantable, ta voix sinistre ; j'en ai l'âme navrée, le cœur transpercé. Secours-moi, Idolâtrie, dans cette cruelle angoisse.

L'IDOLATRIE.

Je ne le puis ; car, à la voix redoutable de ce mystère futur, que tu as profané dans les vases du temple, qui en sont la figure, j'ai perdu toute ma force, je sens défaillir ma vie.

BALTHASAR.

Secours-moi, Vanité !

LA VANITÉ.

Je ne suis plus que la soumission au Ciel.

BALTHASAR.

Et toi, Pensée !

LA PENSÉE.

Ton plus grand ennemi est ta pensée, puisque tu n'as pas voulu la croire dans tant d'avertissements de mort.

BALTHASAR.

Daniel !

DANIEL.

Je suis le jugement de Dieu ; le décret est rendu, la mesure est remplie, Balthasar.

LA PENSÉE.

Il n'y a plus de remède.

BALTHASAR.

Tous, tous, vous m'abandonnez dans ce péril extrême ; qui pourra me défendre contre ce sort horrible, monstrueux ?

LA MORT.

Personne ; tu ne serais pas en sûreté dans un abîme, fût-ce au centre de la terre.

BALTHASAR.

Ah ! je brûle !

(*La Mort tire son épée et le frappe ; aussitôt elle le saisit, ils luttent ensemble.*)

LA MORT.

Meurs, ingrat.

BALTHASAR.

Ah, oui, je me meurs ! n'était-ce pas assez d'avoir bu du poison ?

LA MORT.

Non, le poison a donné la mort à l'âme, cette épée la donne au corps.

BALTHASAR.

Dans les angoisses de la mort, triste, éperdu, défaillant, je lutte avec effort, l'âme et le corps blessés à mort. Écoutez, mortels, écoutez la rigoureuse sen-

tence, *Mane, Thecel, Phares,* du jugement du Dieu suprême. Il condamne inexorable celui qui profane les vases divins, et celui qui communie en état de péché profane le vase du temple.

(*Ils sortent tous les deux, tout en luttant.*)

L'IDOLATRIE.

Endormie du sommeil de l'oubli, je m'éveille. Puisque Dieu n'exclut pas l'idolâtrie, comme je le vois par le drap rempli d'animaux de toute espèce, quand le Christ ordonnera à Pierre de les tuer et de les manger, qui pourra voir la claire lumière de la loi de grâce, ô ciel, qui aujourd'hui est la loi écrite ?

LA MORT *revenant avec une épée et une dague, vêtue magnifiquement, couverte de son manteau à têtes de mort.*

Oui, tu peux la voir figurée dans la toison de Gédéon, dans la manne du désert, dans le miel sorti de la gueule du lion, dans l'agneau pascal, dans le pain sacré de Proposition.

DANIEL.

Et si ces figures ne te la font pas reconnaitre, reconnais cet heureux temps par le miracle prophétique de cette table couverte de pain et de vin ; merveille admirable, par laquelle Dieu représente le sacrement le plus auguste !

(*Parait une table, semblable à un autel ; au milieu est un calice et une hostie entre deux cierges.*)

L'IDOLATRIE.

Moi, qui fus l'Idolâtrie, qui adorai des idoles fausses et stupides, j'abolis aujourd'hui mon nom et le leur. Je serai désormais la Lâtrie, ou adoration de cet auguste sacrement. Puisque Madrid célèbre aujourd'hui sa fête, veuillez oublier les nombreux défauts de l'humble génie de Pierre Calderon, pardonner nos fautes et les siennes, vous souvenant que jamais l'exécution n'atteint à la hauteur du désir.

TABLE

	Pages.
La vie est un songe	5
Le festin de Balthazar	113

N. 64. — Bruxelles, Imp. A. VROMANT.

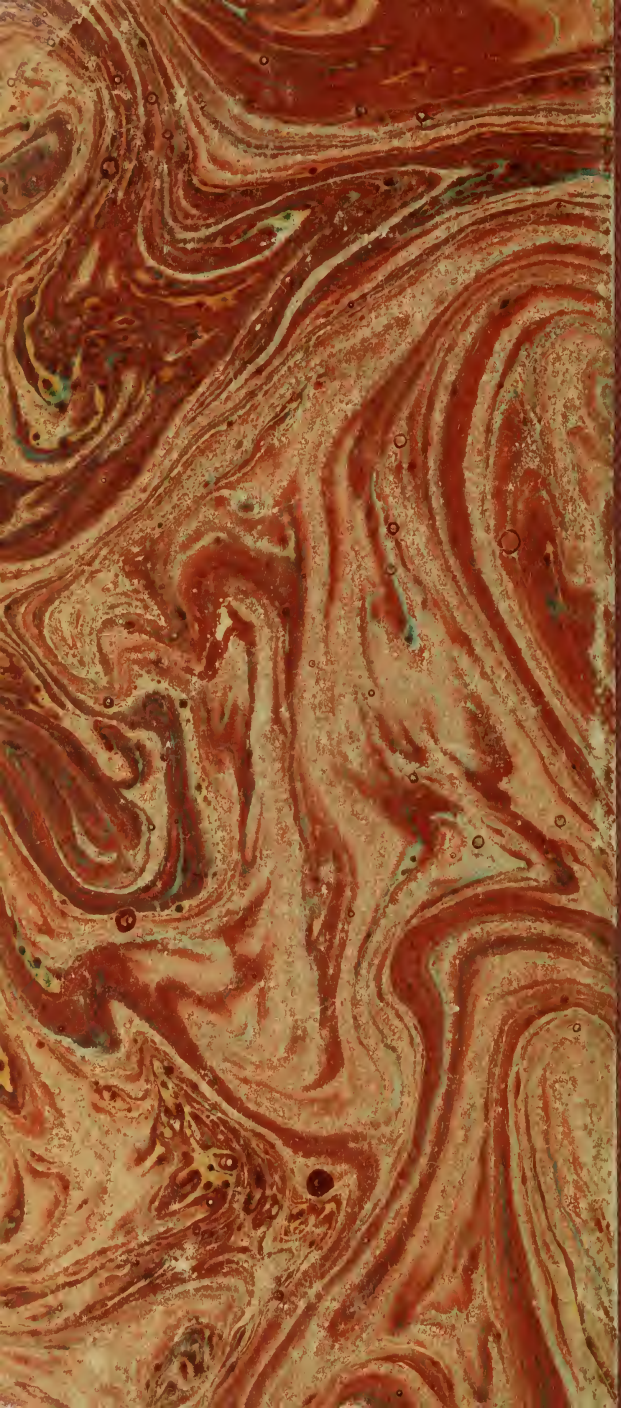
LS
C1465the

335892

Author Calderón de la Barca, Pedro

Title Théatre choisi; tr. par L. Sandret.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED